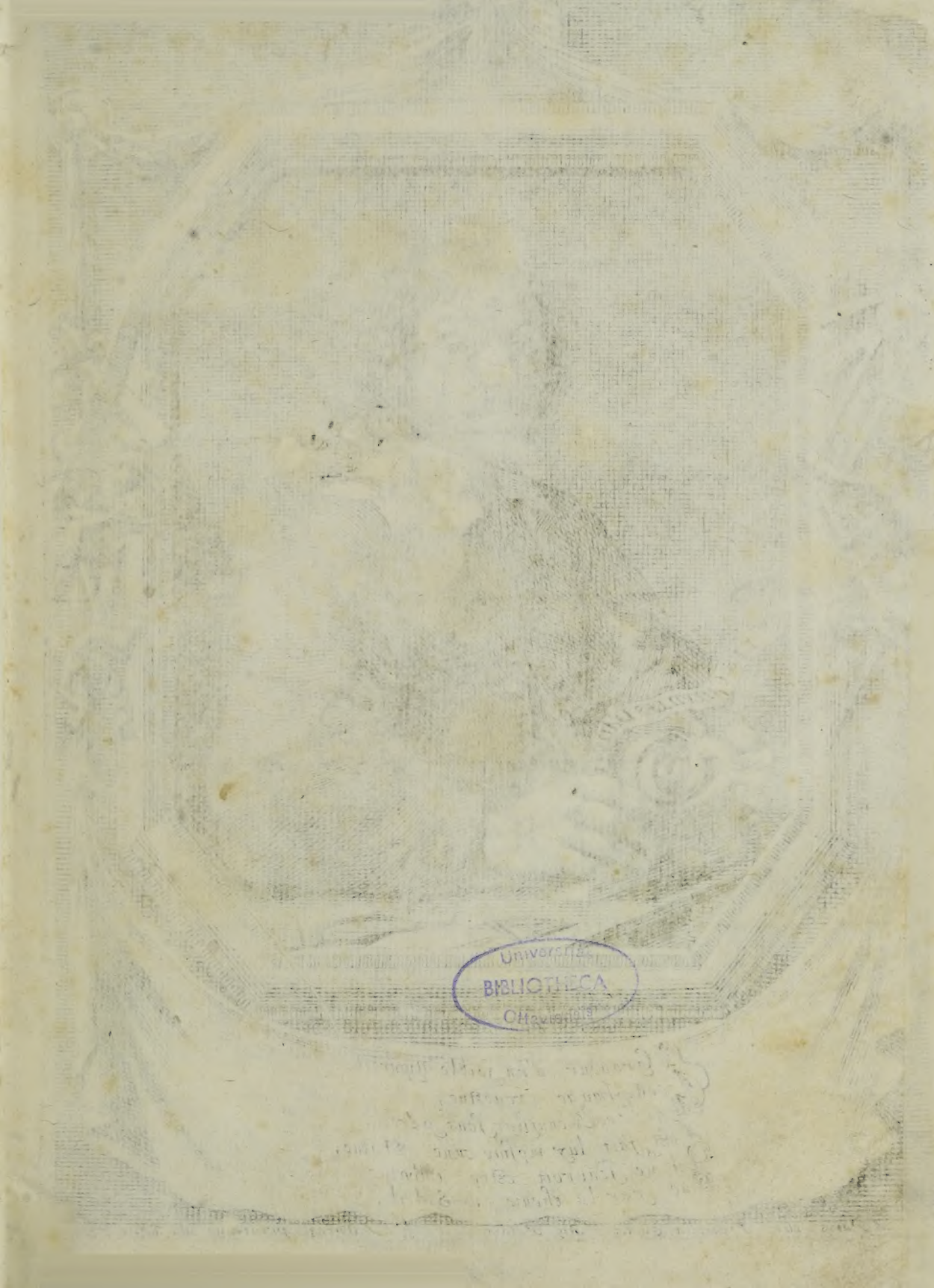
CHANOT, RELIEUR
TONNERRE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis


Universität
BIBLIOTHECA
Ottaviana

Le Graueur, d'vn foible Apareil,
A cette Image reuestue,
Mais ce Menuisier sans pareil
S'est fait luy mesme vne Statue,
Qui ne Scauroit estre abatue
Que par la cheute du Soleil.

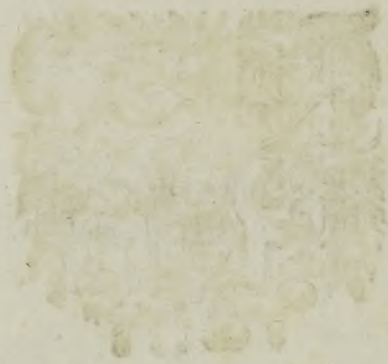
A Paris chez Boussaint Quinet Au Palais Auecq priuilege du Roy

LES CHEVILLES DE Me ADAM MENVISIER DE NEVERS.

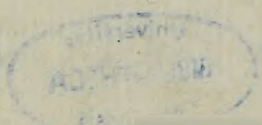
A PARIS,
Chez TOVSSAINCT QVINET,
au Palais, ſous la montée de la
Cour des Aydes.
M. DC. XLIV.

Auec Priuilege du Roy.

Universitas
BIBLIOTHECA
ensis



PQ
1716
.B6C3
1644
Coll. spec.



A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR LE VICOMTE D'ARPAION,

MARQVIS DE SEVIRAC,

CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS, Cheualier de ſes Ordres, Lieutenant general en ſes Armées, & en la Prouince de Languedoc, &c.

COMTE ie t'offre ces Cheuilles,
Que ſans le ſecours des neuf Filles
Par vn prodige tout nouueau
I'ay fait naiſtre de mon cerueau.

Si le Ciel m'eût fait cette grace,
Que de m'auoir fait de la race
De ceux qui tiennent en leurs mains
Le gouuernement des humains.
Que par vne heureuſe aduanture,
Le caprice de la Nature
En me donnant l'eſtre m'euſt fait,
Au lieu d'vn faiſeur de Bufet,
De ces porteurs de Diadeſmes,
Qui font aux vaſſaux plus ſupreſmes
Sur la terre & deſſus les eaux
Ce qu'Aquilon fait aux roſeaux.
Si i'auois, diſ-ie, la puiſſance
Par la grandeur de la naiſſance
De recompenſer la vertu
Dont t'on eſprit eſt reueſtu,
Au lieu d'vn preſent ſi peu digne,
Ie iure la valeur inſigne

Qui te fait dans les champs de Mars
Ternir le luſtre des Ceſars,
Lors que d'vne Auguſte aſſeurance
Tu crois des ennemis de France
Le triſte Empire de Pluton,
Qué ie t'offrirois vn baſton:
Mais comme toutes les perſonnes
N'ont pas des teſtes à Couronnes,
Que l'Vniuers eſt trop petit
Pour contenter cét apetit;
Ie ne puis t'offrir dauantage
Que ce que le Ciel me partage:
Les Holocauſtes qu'en ces lieux
On met ſur les Autels des Dieux
Ne ſont pas de valeur égale.
Mais bien ſouuent vne Cigale
Qui part des mains du Laboureur,
Vaut bien l'Aigle d'vn Empereur:

Car cette nompareille eſſence
Qui la plus illuſtre naiſſance
A la plus baſſe égalera,
Quand l'œil du monde tombera
Dans l'inuiſible ſepulture
Qui doit engloutir la Nature,
D'vn meſme amour regarde & prend
L'offre du petit & du grand.
Ce grand Moteur, qui tout contemple,
Reçoit de meſme main au Temple,
Quand l'ame pure luy fait don,
Et la tulipe & le chardon.
Ainſi ſa bonté nompareille
Si-toſt que le Soleil s'éueille
Veut que l'éclat de ſes rayons
Illuſtrant ce que nous voyons
D'vne meſme ſplendeur éclate
Sur la bure & ſur l'écarlate:

C'eſt

C'eſt ce que i'eſpere de toy,
Que ſuiuant ſa Diuine Loy,
D'vn noble & genereux courage
Tu prendras ce petit Ouurage
Auec le meſme aggréement
Que ſi le fameux Saint Amant
T'auoit fait preſent de ce Liure
Où ſa gloire doit touſiours viure.
Sont les marques de mon deuoir,
Mais lors que tu le voudras voir,
Fais-moy cette faueur inſigne,
Que ſi dés la premiere ligne
Tu iuges que ſon entretien
Ne ſoit pas capable du tien,
De le donner en ſacrifice
Aux marmitons de ton office;
Peut eſtre lors qu'ils le liront
Parlant de ma verue ils diront

En dialogue de cuiſine,
Que le roman de Melluſine
Ne ſurpaſſe point en eſprit
L'eloquence de mon eſcrit :
Par ainſi ie feray connoiſtre,
Si ie n'ay contenté le Maiſtre,
Que du moins i'ay charmé l'ennuy
Des ſeruiteurs qui ſont à luy.
Par là fais iuger à ton ame,
Si ie ſuis capable de blâme,
Puiſque, dans l'eſtat ou ie ſuis,
Ie te donne ce que ie puis.
Ie ſçay qu'vn peu de violence
T'a fait condamner mon ſilence,
Et que ta cenſure a cent fois
Blaſmé l'vſage de mes dois,
De ne t'auoir pas voulu mettre
Cinq ou ſix mots dans vne lettre :

Mais tu ſçauras que le pouuoir
D'vn iuſte & modeſte deuoir
M'eſt venu touſiours interdire
Cette liberté de t'eſcrire.
L'ingratitude ne m'a point
Fait broncher encore à ce point,
Que d'auoir eu l'ame inſenſee,
Iuſqu'à bannir de ma penſee
La ſouuenance des bien-faits
Qu'en ma miſere tu m'as faits.
Ma plume ne fut oncqu'auare;
Mais d'autant que celle d'Icare,
Pour auoir pris vn vol trop haut,
Luy fit faire vn funeſte ſaut :
Ie crains que pour trop entreprendre
Son deſtin ne me vienne prendre.
Pourtant, quoy qu'il puiſſe arriuer,
Ces Cheuilles t'iront trouuer.

La meſme main qui te les offre
Te peut encore offrir vn coffre
Car quand ie Rabote ou i'eſcris,
Ma raiſon met à meſme pris,
Et meſme boutique enuelope
Mon Apollon & ma Varlope.
Ce Phœbus n'eſt pas ce Soleil,
Qui dans vn ſuperbe appareil
Aporte du milieu de l'onde,
L'eſclat qui r'anime le monde.
Iamais ie n'vſay des douceurs
Ny de luy, ny de ſes neuf ſœurs,
Ce double mont innacceſſible
Où la faute eſt irremiſſible,
A quiconque s'y veut jucher
Comme vn Cocq deſſus le clocher,
Ne m'a iamais paru propice,
Car de crainte du precipice

Dont il eſpouuante celuy
Qui n'eſt pas capable de luy,
I'ay touſiours ſuiuy L'auanture
Que m'a preſenté la Nature,
L'Apollon que i'ay pour objet
C'eſt l'incomparable ſujet
De peindre au front de la memoire
L'Illuſtre portraict de ta gloire,
Et monſtrer ſans feinte & ſans fart
Ce que peut au deſſus de l'Art
Vn Menuiſier ſauuage & rude,
Qui ne s'eſt point acquis d'eſtude,
Encore qu'il ſe ſoit ſoûmis
D'en Raboter à ſes amis.
Pour ébauſcher ce grand Ouurage
Ou la temerité m'engage,
Il faut vn autre Cabinet
Que celuy de Touſſainct Quinet,

Le Boüillant deſir qui l'oppreſſe,
De faire rouler ſous la preſſe
Ce bon ou ce mauuais recueil
Qui fait mon port ou mon eſcueil;
A peine me veut il permettre
L'acheuement de cette lettre.
Si iamais vn peu de raiſon
Me fait reprendre ma maiſon;
Que dedans cette ſolitude,
Où iamais nulle inquietude,
Ny mille ſoings embaraſſans
Ne troublent l'empire des ſens;
Ie puiſſe ioindre cette flame
Qui donne vne lumiere à l'ame,
Et qui par des diuins tranſports,
Sans la deſtacher de ſon corps,
Par vne route peu connuë
L'eſleue au deſſus de la nuë;

Ie feray ton portrait ſi beau,
Que les parques, ny le tombeau,
Le cours du temps, ny la nature,
N'en pourront ternir la peinture.
On y verra tous ces exploits
Dont tu ſçais affermir nos lois;
Quand à la teſte d'vne armee,
La victoire & la renommee,
Ton bras, ta gloire, & le trépas,
Font vne ouuerture à tes pas.
Ie feray voir mille Batailles,
Où ſur des monts de funerailles
D'hommes morts, de murs demolis,
Ta main a cultiué nos lis;
Et fait bruïre comme vn tonnerre
Chez tous les peuples de la Terre,
Que Mars changeroit de couleur
Soubs les efforts de ta valleur.

Mais ſur tout, l'endroit le plus rare
De ce portrait que ie prepare,
Sera de montrer le plaiſir
Dont tu ſatisfais ton deſir,
Loin de cette fatale pompe
Pour qui la Fortune nous trompe:
Par vne éclatante raiſon
Ie montreray qu'en ta maiſon,
Ton ame peut eſtre aſſouuie
De tous les plaiſirs de la vie,
Sans chercher l'épineux ſeiour
Des trompeurs appas de la Cour;
Où, quelque bien qu'on s'y propoſe,
L'épine ſuit touſiours la roſe,
Où l'heur n'eſt pas épanouyt
Qu'auſſi-toſt il s'éuanouyt,
Et ne laiſſe à noſtre memoire
Qu'vne foible vapeur de gloire,

Vn peu de fumée & de bruit
Qu'vn ſouffle du temps nous deſtruit.
Tu le ſçais mieux qu'homme du monde,
Et que toute ame qui ſe fonde
Deſſus cet appas deceuant,
Baſtit ſur vn ſable mouuant.
Depuis dix ans ie la pratique
Au detriment de ma Boutique,
Mes outils en ſont tous rouïllez,
Et tous mes ſentimens brouïllez
Ont preſque abandonné l'vſage
Par qui i'entretiens mon meſnage.
Il eſt vray, que la paſſion
De toucher vne penſion
Qu'vn genereux Prince me donne,
Fait que mon ame s'abandonne,
A rendre hommage à la Candeur
De ſa tres auguſte grandeur.

Mais mon mal'heur en ce rencontre ;
Eſt que d'ordinaire ma monſtre
Ne me produit aucuns effets,
Qu'à payer les frais que i'ay faits:
Ainſi ie trouue apres la feſte
Que ie n'ay que l'honneur de reſte,
D'auoir ſalüé le ſouuerain,
Et retournant en Pelerin,
Faut a ma premiere ſoupee ,
Pour vn bourdon, quitter l'eſpee.
Ie ne trouue rien de ſi doux
Que la demeure de chez nous ,
Mon champeſtre & ſimple village
N'a pas ce nuiſible aduantage ,
De voir tous ces Pallais dorez
Ou des mortels ſont adorez ,
Ou l'art & la magnificence
Font idolatrer leur puiſſance ,

Tous ces vains coloſſes d'orgueil
Que le temps doit mettre au Cercueïl,
Ces fameux monuments antiques,
Ces tours, ces ſuperbes portiques,
Qui ſemblent menaſſer les Cieux
De leurs ſommets audacieux,
Ne nous ont iamais fait d'encombres
Ny de leurs corps, ny de leurs ombres.
Tous ces lambris eſtincelans,
Ou les peintres plus excellans
Ont mis tous leurs ſoings & leurs veilles
faire eſclater leurs merueilles,
N'ont point encore dans ces lieux
Esblouy les ſens, ny les yeux.
Vn vieux bois de qui la verdure
N'aſquit auecque la nature,
My preſente des proumenoirs
Qui ne ſont lumineux ny noirs;

Et dont les demeures ſecrettes
Ont de ſi charmantes retraites,
Que c'eſt le Printemps ſeulement
Qui peut en peindre l'ornement.
Tant l'incomparable Cibelle
Deſſous ces rameaux paroiſt belle.
Iamais la rigueur des Hiuers,
Ne chocqua ſes ombrages vers,
Et ſa teſte eſt touſiours couuerte
D'vne eſpeſſe perruque verte,
Où mille & mille Oyſeaux nichez
Ont touſiours leurs ſoins attachez,
A faire eſclatter à toute heure
Dans cette paiſible demeure,
Vn bruit ſi doux & ſi charmant,
Que le ſilence meſmement
Eſt raui de leur voir deſtruire
La liberté de ſon Empire.

Le celeſte accent de leurs airs
Chaſſant la nuë & les eſclairs,
Sauue leur innocentes teſtes
De la colere des tempeſtes.
Parmy ces cabinets toufus
Ie ne me trouue point confus,
Comme au ſot vſage de viure
Que chés le grand monde il faut ſuiure.
En ce lieu la grandeur des Roys
N'y fait point eſclater ſes loys,
Le diuin Moteur de la terre
Qui forme & brandit le tonnerre,
Eſt le ſeul de tous les puiſſans
A qui l'on y donne l'encens.
L'ambition n'a point de flâme
Que n'y ſçache eſteindre mon ame;
Car voyant qu'il nous faut mourir,
Et qu'en vain pour nous ſecourir,

Toutes ces puiſſances ſupreſmes.
Ces Couronnes, ces Diadeſmes,
Qui nous font fleſchir les genoux
Deuant des mortels comme nous,
N'auront qu'vne freſle puiſſance,
Contre la fatalle ordonnance,
Qui porte generallement
Toutes choſes au Monument;
Qu'il faut que toſt ou tard l'on tombe
Soubs l'affreux enclos d'vne tombe,
Que noſtre orgueil n'eſt que du vent,
Et que tel, qui n'eſt plus viuant,
Laiſſant les Reſnes d'vn Empire
Aux bords de l'Acheron ſouſpire,
De voir qu'il ne luy reſte rien
Qu'vn ſeul denier de tout ſon bien:
Encore vn vieux Nocher l'en priue
Pour le paſſer a l'autre riue,

Que le cercueil deſtruit l'Autel
Du plus redoutable mortel,
Que Cæſar, Pompée, Alexandre
Ne ſont plus que terre & que cendre;
Et qu'auecque tous les explois
Dont ils affermirent leurs lois,
Ils ſont maintenant plus a plaindre
Qu'ils ne furent iadis a craindre.
Que le temps par ſes changements
Boulleuerſe des monuments,
Ou l'on ne cognoiſt plus les marques
Ny des grandeurs, ny des Monarques
Bref que le foible, & le fort,
Sont ſuiets aux loix de la mort:
Ces decadances aſſeurées
Bien meurement conſiderées,
Font que i'eſtime mille fois,
Les Louures moindres que les bois

Et que tout me reſſemble rude
A l'eſgal de la ſolitude.
C'eſt parmy ces antres diuers,
Que reſuant au meſtier des vers
I'eſpere de faire connoiſtre,
Que le Ciel n'a iamais fait naiſtre
Vn Heros qui merite mieux
Que toy, le rang des demi-Dieux;
Quand meſme l'ombre d'Alexandre
Voudroit contre moy l'entreprendre.
Cependant cher Conte reçois
Ce que ie t'offre à cette fois;
Tu trouueras dans ce volume,
Outre le trauail de ma plume,
Plus d'honneur, que ie n'en pretends
De trente peinceaux eſclatans;
Qui par des tranſpors tous de flâme,
Ont voulu donner à mon ame

Des éloges & des appas
Que mes bois ne meritent pas.
Ils vont pour combattre l'enuie
Qui pourroit trauerſer la vie
De ces Cheuillus auortons
Qui paſſent pour les rejetons
D'vne ſouche mal animée,
Ou pour le mieux dire vne armée
Dont les ſoldats tous éperdus
Marchent ſous ſes enfans perdus.
En voulant dire des merueilles
De mes trauaux & de mes veilles,
Pour en parler trop dignemènt
Leur oſteront leur ornement.
Ainſi ces enfans de la gloire
Penſant éclairer ma memoirè
Ils abaiſſeront ma couleur
Par le grand éclat de la leur.

L'excez de leur amour extreme,
Pour me trop teſmoigner qu'il m'aime,
Fera par ces chants triomphans
Comme le ſinge a ſes enfans,
Qui les embraſſant par trop d'ayſe
Les eſtouffe quand il les baiſe.
Ainſi le bel Aſtre du iour
Quand il fait ſon oblique tour,
Son œil deueloppe & deſſerre
Dans le vif eſmail d'vn parterre,
Mille boutons en mille fleurs,
Dont l'Aurore auecque des pleurs
A fait vne viue peinture
Sur les habits de la nature.
Les traits de ſes diuins rayons
Sont autant de diuers crayons
Qui peignent & qui font eſclore
Ce ſuperbe ornement de Flore.

Mais comme ce diuin flambeau
Prez de luy ne voit rien de beau ;
D'vn meſpris digne de ſon eſtre
Son meſme œil qui les a fait naiſtre
A peine les voit-il fleurir,
Qu'auſſi toſt il les fait mourir :
De meſme ces diuins genies,
Qui de leurs ſaintes harmonies
Ont voulu flatter mes eſcris,
Auront droit d'en faire vn meſpris.
Et comme il les croiront indignes
D'eſtre comparés a leurs lignes,
Ils les verront d'vn œil pareil
Que les fleurs le ſont du Soleil.
Mais grand apuy de la Couronne,
Braue Conteie te les donne
Comme des enfans qui n'ont rien,
Mais qui n'auront que trop de bien

Pourueu que tu leur sois prospere
Comme tu le fus à leur pere,
Qui sera tousiours de bon cœur
Ton tres-obligé seruiteur.

ADAM BILLAVT,
Menuisier de Neuers.

APPROBATION
DV
PARNASSE.

Sur les Cheuilles de Maiſtre Adam Billaut, Menuiſier de Neuers.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ON peut dire en tout l'Vniuers,
Voyant les beaux écrits que Maiſtre Adam nous offre,
Qu'il s'entend à faire des vers,
Comme il s'entend à faire vn coffre.

SAINCT AMANT.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ADroit Menuiſier de Neuers,
Mais plus adroit tourneur de vers,
Va trauailler en Catalogne,
Ou vers le Rhin, pour nos Guerriers,
Ne mets plus de Bois en beſogne,
Si ce n'eſt du Bois de Lauriers.

BOIS-ROBERT, Abbé de Chaſtillon.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

ODE.

QVel Dieu t'a rendu ſon Oracle?
Quel Demon t'inſpire ces vers?
Dois-tu paſſer dans l'vniuers
Pour vn Monſtre, ou pour vn Miracle?
O prodige entre les Eſprits,
Qui ſçais tout, & n'as rien apris!
Merueille du ſiecle où nous ſommes!
Eſtonnement de tous les yeux!
A peine as-tu connu des hommes,
Et tu parles comme les Dieux.

Docte ignorant, puiſſant Genie,
Qui parmy le bruit & le bois,
As ſceu trouuer plus d'vne fois,
Et la cadence, & l'harmonie.
Ta main eſt ſçauante au Compas,
La Regle ne te manque pas,
Et tu ne fais rien ſans Meſure:
Mais en ce Labeur immortel,
Ce n'eſt point l'Art, c'eſt la Nature,
Qui t'enſeigne à le rendre tel.

Quitte, quitte le Mont Parnaſſe,
Illuſtre & fameux Menuiſier;
Laurier, Mirthe, Palme & Roſier,
Pour toy n'ont rien qui ſatisfaſſe.
Va, malgré l'orgueil du Turban,
Sur le ſommet du Mont Liban,
Te ſeruir d'vn moyen qu'il t'offre:
Là, comme tes Vers ſont ſans prix,
Pren du Cedre & t'en fais vn coffre,
Pour y conſeruer tes Eſcrits.

Sans les flatter, ils en ſont dignes;
Et tout le monde eſt eſtonné,
De voir vn Rabot couronné,
Faire taire & chanter des Cygnes.
O Neuers, ſejour glorieux,
Cache ton émail curieux,
Ne le fay plus voir à l Europe:
Mais fay voir à tous les paſſans,
L'immortelle & grande Varlope,
Sur l'Autel où fume l'encens.

Fay voir ſur les riues de Loire,
Des arcs de triomphe eſleuez,
Où ſoient doctement engrauez,
& le Rabot, & l'Eſcritoire.
Fais y pendre de toutes parts,
Comme marques de ces deux arts,
Des Cheuilles & des Couronnes.
Et pour affliger l'Eridan,
Fais lire au deſſus des Colomnes,
A LA GLOIRE DE MAISTRE ADAM.

DE SCVDERY.

A Maistre Adam, Menuisier de Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.

IE n'ose proferer vn mot,
Quand i'admire ton beau volume,
Adam Billaut dont le Rabot
Fait bien moins de bruit que la plume.
Ie ne puis assez te priser,
Tu dois seul t'immortaliser,
Et mieux que cet Autheur qui fut chery d'Auguste:
Deuant que ton trépas ait mis la Muse en deüil,
Tu peux d'vn esprit fort & d'vne main robuste,
Faire ton Epitaphe auecque ton cercueil.

Quel Bon Demon t'a conſeillé,
De faire des Vers de la ſorte,
Toy qui n'auois iamais veillé
Qu'au milieu d'vne foreſt morte.
Le rude bruit de ton marteau,
T'a il excité le cerueau?
Non ie croïrois pluſtoſt voyant tant de miracles,
Qui paſſent de beaucoup tous les efforts humains,
Qu'vn morceau de ce Bois qui rendoit des oracles,
Fut vn iour par hazard Raboté de tes mains.

Ton bras par vn vif mouuement,
En fit ſortir vne etincelle
Qui t'anima dans ce moment
Au bel art où ton ame excelle:
Ie m'imagine que deſlors,
L'eſprit ſe dégageant du corps,
Fut comme illuminé d'vne flâme ſubtile,
Qu'il ietta des rayons qui luy furent infus,
Et que charmé du Dieu qui rauit la Sibile,
Il enfanta des vers qu'il n'auoit pas conçûs.

Mais les feüilles dont tu te ſers,
Surpaſſeront ces anciennes,
On n'y trouuerra point de vers,
Qui ſoient confondus comme aux ſiennes.
Quoy que ſouflent tes enuieux,
Le temps, au marbre injurieux,
S'coulera touſiours ſans les voir effacées,
Chacun apres mille ans les lira mille fois,
Et verra ce papier où brillent tes pensées
Durer plus que le fer dont tu coupes le Bois.

BEYS.

A Maiſtre

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

ODE.

TOY qui d'vn pied chauſſe-ſabot,
As pû monter deſſus Parnaſſe,
Et dont la main pouſſe-Rabot
Carmes deſſus Carmes entaſſe.
Rare Menuiſier de Neuers,
Qui fais bien pluſtoſt mille Vers
Qu'vne douzaine d'eſcabelles,
Tes Vers qui courent l'vniuers,
Sont leus dans les fines rüelles
En dépit de l'Enuie au regard de trauers.

Ils ſont ventre Apollon ſi beaux,
Qu'ils dureront, choſe certaine,
Plus long-temps que tes eſcabeaux,
Fuſſent-ils de Buis, ou Debene.
Quitte dont ton meſtier de Bois,
Vien voir les Princes & les Roys,
Dis leur tes chanſons immortelles,
Par mon chef ie n'en voy pas trois,
Qui puiſſent en dire de telles,
Et ne croy pas en voir de plus de quatre mois.

Vn quidan venu l'autre iour
Des bords de la ſaincte Fontaine,
Dit qu'on a battu le tambour
Aux enuirons de l'Hipocrene.
Que pour ton Rabot exalter
Des Rimeurs le grand Magiſter,
Par tous les lieux de ſon Empire,
Entendoit que ſans reſiſter,
Et ſans y trouuer à redire,
On ne dit plus limer vn Vers, mais rabotter.

Par Mr. l'ABBE' SCARON.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

LE Dieu de Pythagore, & ſa Metempſycoſe,
Iettans l'ame d'Orphée en vn Poëte François,
Par quel crime, dit-elle, ay-je offencé vos loix,
Digne du triſte ſort que leur rigueur m'impoſe?

Les Vers font bruit en France, on les louë, on en cauſe,
Les miens en vn moment auront toutes les voix,
Mais i'y verray mon homme à toute heure aux abois,
Si pour gaigner du pain il ne ſçait autre choſe.

Nous ſçauons, dirent-ils, le pouruoir d'vn meſtier,
Il ſera fameux Poëte, & fameux Menuiſier,
Afin qu'vn peu de bien ſuiue beaucoup d'eſtime:

A ce nouueau party l'ame les prit au mot,
Et s'aſſeurant bien plus au Rabot qu'à la Rime.
Elle entra dans le corps de Maiſtre Adam Billot.

CORNEILLE.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ENnemy du repos, & de l'oiſiueté,
Maiſtre Adam fait des Vers, & non pas des Chenilles,
Pour atacher les noms à la Poſterité,
Des Lauriers du Parnace il a fait des Cheuilles.

COLLETET.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

ADam premier Homme du Monde,
Vray Poëte & vray Menuiſier,
Dont le Rabot n'eſt point altier,
Quoy que la plume en ſoit feconde.

De ta Princeſſe ſans ſeconde,
Graue le beau nom ſur l'acier,
Qui peut mieux que toy publier
Les merites dont elle abonde?

Que tu mettras ta gloire haut,
Si tu trauailles comme il faut,
Pour tant de qualitez illuſtres;

Tu dois bien eſtre vtile aux Roys,
Puiſque tu peux faire à la fois
Leurs Eſloges & leurs Baluſtres.

DE BENCERADE.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

SI tu reçois des Vers d'vn & d'autre coſté,
De ceux qui trouueront leur immortalité,
A tenir quelque place en tes diuins ouurages,
Sçais-tu bien, cher Adam, le mal que ie preuoy,
C'eſt qu'ils s'en vont remplir iuſqu'aux dernieres pages,
Et n'en laiſſeront pas vne ſeule pour toy.

D'ALIBRAY.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

DAns vn ouurage ſi parfait,
Ie conſidere Caliope
T'arracher des mains le bufet,
Et t'en faire choir la Varlope;
Et puis en te monſtrant ſes ſœurs,
A qui tu fis mille careſſes,
Tu fus rauy de leurs douceurs,
Et les pris alors pour Maiſtreſſes:
Mais ſi tu voulois éprouuer,
L'amour de ces diuines filles,
Ceſt là que tu pourrois trouuer
Autant de trous que de cheuilles.

DE GERARD.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

ADam, ie ſuis raui, ma Muſe me tranſporte;
C'eſt pour ton grãd renom que ie deuiẽs Rimeur;
Le bruit de ton Rabot m'a mis en cette humeur,
Et m'a chez Apollon ouuert la grande porte.

I'y fus tres-bien receu, ſçache de quelle ſorte,
L'on m'y donna de l'eau que boit ton Imprimeur,
I'en pris, dont les Sçauans firent quelque rumeur,
Si bien qu'il me fallut y demander eſcorte.

Apollon connoiſſant que i'eſtois en danger,
Enuoya ſes neuf ſœurs afin de me vanger,
Ie receus tant d'honneur de ces diuines Filles,

Que ie reſtay muet dans le remerciement,
Mon Luth pour cet effet fut vn foible inſtrument,
Adam i'auois beſoin de tes belles Cheuilles.

IANVIER.

Du meſme

Du meſme.

EPIGRAMME.

IL faut eſtre pis qu'vn Cyclope,
Pour n'admirer pas la Verlope
De cet illuſtre Raboteur,
Ses beaux Vers ont tant d'energie,
Qu'on y croiroit de la magie,
Si l'on n'en connoiſſoit l'Autheur.

AVTRE EPIGRAMME.

A luy-meſme.

ADam, tu n'as pas aſſez fait,
Il te reſte à faire vn buffet,
Pour mettre les preſens que chaque Grand te donne.
Princes, Seigneurs, ſçauans Eſprits,
Vous apprendrez par ſes eſcrits
Qu'il a de la vertu; mais payez ſa perſonne.

IANVIER.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

STANCES.

ARtiſan illuſtre & fameux,
A qui tant de Heros rendent vne iuſte hommage,
Apres auoir veu ton ouurage,
Ie viens t'en rendre auſſi comme eux;
Car d'abord ie ne pouuois croire,
Que tu meritaſſes la gloire,
Que te donnoient par tout ces Chantres immortels;
Mais en fin i'ay connu que tu n'as point d'exemple,
Et qu'il te faut dreſſer vn Temple,
Qui ſoit fait du débris de nos propres Autels.

Nos Escrits sont des fruits de l'Art,
Que pollit tous les iours l'estude & la science;
Mais les tiens ont vne eloquence,
Qui fuit l'artifice & le fart;
Tu triomphes de nous sans armes,
Sans sçauoir charmer tu nous charmes;
Tu fais tout par Nature, & tu n'as rien apris;
Ton caprice te sert de reigle & de pratique,
Et le plus souuent ta Boutique,
Fait honte aux Cabinets des plus fameux Esprits.

Sans courir au sacré sommet,
Tu trouues le chemin du Temple de Memoire;
Et tu possedes plus de gloire,
Qu'Apollon ne nous en promet:
Pousse par vne audace extreme,
Tu vas dérober au Ciel mesme,
Ce feu dont il forma les esprits des humains,
Et couuert de Lauriers que te produit la terre,
L'on te voit brauer son Tonnerre,
La Couronne à la teste, & le Rabot aux mains.

GILLET.

A Maiſtre Adam le Menuiſier, Par Ragueneau le Patiſsier.

SONNET.

IE Croyois eſtre ſeul de tous les Artiſans,
Qui fut fauorisé des dons de Caliope;
Mais ie me range, Adam, parmy tes Partiſans,
Et veux que mon Rouleau le cede à ta Varlope.

Ie commence à conneſtre apres plus de dix ans,
Que deſſous moy Pegaſe eſt vn Cheual qui chope,
Ie vay donc mettre en paſte & Perdrix & faiſans,
Et contre le fourgon me noircir en Cyclope.

Puiſque c'eſt ton metier de frequenter la Cour,
Donne-moy tes outils pour eſchaufer mon four;
Car tes Muſes ont mis les miennes en déroute.

Tu ſoufriras pourtant que ie me flate vn peu,
Auecque plus de bruit tu trauailles, ſans doute;
Mais pour moy ie trauaille auecque plus de feu.

RAGVENEAV.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

QVittant ſon Rabot à Neuers,
Maiſtre Adam épuiſe ſa bourſe;
Mais icy debitant ſes Vers,
Il treuue vne heureuſe reſource:
Noſtre Maiſtre Adam n'eſt pas ſot,
Sa Plume vaut bien ſon Rabot.

MONGLAS.

A Maistre Adam, Menuisier de Neuers, sur ses Cheuilles.

SONNET.

MAistre Adam donne nous au net
Les œuures de ton Escritoire,
Tire-les de ton Cabinet,
Ou, si tu veux, de ton armoire.

Tu n'as ny Stance, ny Sonnet,
Qui ne meritte que la Gloire,
Par les mains de Touſſaint Quinet
L'Imprime au Temple de Mememoire.

Pluſieurs flattent par vanité
Leurs Escrits d'vne Eternité,
Qui meurent auant leurs perſonnes:

Mais les tiens y ſont enchaſſez
Auec des Cheuilles trop bonnes,
Pour s'en voir iamais déplaſſez.

F. MATHVRIN.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SIXAIN.

ADam, les neuf ſçauantes Filles
Trouueront mauuais qu'à tes Vers
Tu donnes le nom de Cheuilles,
Parce que l'œil de l'Vniuers,
Leur frere le Dieu de la Rime,
Veut qu'on les loüe & les eſtime.

SALLART.

A Maistre Adam, Menuisier de Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.

RAre Ouurier, dont la main a tracé des Escrits,
Qui surpassent sans art l'Art des meilleurs Esprits,
Tes Vers que tout le monde estime,
De tes propres outils tirent leur plus beau jour,
Ils sont si bien tournez, qu'ils semblent faits au Tour,
Et sentent le Compas, le Rabot, & la Lime.

Ainsi les instrumens de ton Art Mechanique,
T'esleuent sur Parnasse au fond de ta Boutique,
Par eux tu fais des Vers si charmans & si beaux,
Que chacun les trouue admirables,
Et ie les crois bien plus durables,
Que tes Bancs, ny tes Escabeaux.

RAMPALLES.

A Maistre

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

ADam, n'accuſe point ny ton ſang, ny ta race;
La vertu reluit mieux parmy la pauureté;
Souuent d'vn fonds ruſtique & plein d'obſcurité,
Iallit vne onde pure auecques plus de grace.

Apollon ayme ceux dont la naiſſance eſt baſſe,
Et leur fait reſſentir ſa liberalité;
Ainſi dans les vallons ſon ardeur ſe ramaſſe,
Ainſi ſont-ils brillants de plus viue clarté.

Celuy qui deſcriuit la colere d'Achille,
Celuy qui pour Enée a conſtruit vne ville,
Eurent-ils en naiſſant les Deſtins plus heureux?

Puiſque tu deuois donc arriuer à leur gloire,
Et conſacrer, comme eux, tes vers à la Memoire,
Ne deuois-tu pas naiſtre & commencer comme Eux?

D'ALIBRAY.

Du meſme.

EPIGRAMME.

L'Autre iour vn noble Guerrier
Eſtant preſt d'epouſer ſa Dame,
Enuoya vers Adam, afin de le prier
De luy dreſſer ſa Couche & ſon Epithalame.

AVTRE EPIGRAMME.

A luy-meſme.

LIſant les Vers qu'Adam nous offre,
Dont il a, dit-il, plein vn coffre
Dedans ſa maiſon de Neuers;
Ie ſuis ſi ſurpris de ces Vers,
Que ie ne ſçay ſi ie dors où ie veille;
Mais ce que de plus de Merueille
Rend mon eſprit comme tranſy,
C'eſt qu'il a fait le coffre auſſi.

DALIBRAY.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

MADRICAL.

POur faire en ta faueur vn ouurage aſſez beau,
Qui comme ta Varlope illuſtrât mon Enclume,
Il faudroit maintenant meſcrimer de la plume,
Auſſi bien que ie ſçais m'eſcrimer du Marteau.

Pour toy ma Veine touſiours preſte
T'offriroit chaque iour vn Eloge nouueau,
Et l'on verroit ſortir plus de feu de ma teſte,
Qu'il n'en entre dans mon fourneau.

Pour n'eſtre pas pourtant blâmé d'ingratitude,
Ie crois qu'il vaut bien mieux ſans art & ſans eſtude,
Dire peu par mes vers que de ne dire mot.
Et que s'il ont pour toy quelque choſe de rude,
Tu peux y paſſer le Rabot.

DE REAVLT.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ADam que iuſtement tu te nommes ainſi,
Car du premier viuant l'heureux reſſouuenir,
En tes mœurs, en tes vers, a voulu raieunir,
Et rendre ſon ſçauoir par le tien eſclairſy.
Tu n'as pas moins que luy les ſciences infuſes,
Ton ſçauoir ſans eſtude eſtonne les Sçauans,
Et tes eſcrits ſeront iuſqu au dernier des ans,
Le Phare d'Apollon & celuy de nos Muſes.

MAVGIRON.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

MVſes vous allez par tout dire
Que Phebus eſt vn vray falot,
De quitter l'Archet & la Lyre
Pour prendre en ſa main vn Rabot:
Tout beau, troupe ſçauante & belle,
Le Rabot vaut bien la truelle,
Pour ce diuin faiſeur de Vers,
Il veut que tout le monde croye,
S'il fut jadis Maçon à Troye,
Qu'il eſt MENVISIER à NEVERS.

DELISLE.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

STANCES.

ILluſtre Menuiſier dont le noble tranſport
Execute ſans ceſſe auec ſi peu défort
Ce que d'autres en vain cherchent partant de veilles;
Miraculeux objet de tout noſtre entretien,
Quel eſprit aſſez haut peut vanter tes merueilles,
Sans en dire trop peu, s'il n'eſt égal au tien?

Veux-tu point employer ces precieux Eſcrits,
Qui nous font voir des tiens le merite & le prix,
A te donner vn bruit dont ta plume diſpoſe?
Faut-il en ta faueur exercer tant d'Autheurs,
Si te voir & t'aymer n'eſt qu'vne meſme choſe,
Et ſi tes enuieux ſont tes admirateurs?

Ie ſçay bien que leurs noms ſont ſacrez à la Cour,
Et qu'vn Liure ſans doute eſt indigne du iour,
Quand on ne le rend pas digne de leurs ſuffrages;
Que leur authorité nous doit eſtre vne loy,
Que par leurs ſentimens on iuge des Ouurages,
Et qu'on a tout enfin quand on les a pour ſoy.

Mais il eſt des beautez dont les propres apas
Nous ſurprennent d'abord, & ne nous trompent pas,
Et qui de noſtre amour ſont touſiours la matiere;
Alors qu'on les regarde on cognoiſt leur pouuoir,
Et l'on ſent qu'il en eſt comme de la lumiere,
Qu'on voit par elle-meſme, & qui nous fait tout voir.

Pour moy ie ne croy pas en ce poinct t'obliger,
Puis qu'il n'eſt pas beſoin qu'vn ſecours eſtranger
Preuue des veritez que tout le monde aduoüe:
I'illuſtre beaucoup moins tes Eſcrits que mon Nom,
Ie trauaille à ma gloire alors que ie te loüe,
Et me fais vne debte en te faiſans vn Don.

Athenes autrefois eut bien moins que Neuers,
Et la gloire des Grecs dans celle de tes Vers,
Quoy qu'on puiſſe opoſer, doit eſtre enſeuelie;
Tu leur peux diſputer au moins le premier lieu;
Et ſi l'on eut treuué dans la vieille Italie
Vn homme comme toy, Rome en eut fait vn Dieu.

Tes ouurages fameux n'ont rien que de charmant,
Ils cauſent noſtre honte & noſtre eſtonnement,
Plus on les conſidere & plus on les admire;
Tout y paroiſt ſi beau iuſques au moindre mot,
Qu'il ſemble qu'Apollon ait meprisé la Lyre,
Pour prendre tous les iours l'vſage du Rabot.

Par quel ſort inoüy, par quel heureux hazard
Voyons nous aujourd'huy la Nature ſans art
Confondre des Sçauans la plus belle arrogance?
Et par quelle aduanture, ô merueilleux Eſprits!
Ce Siecle a-t'il donné pour l'honneur de la France,
Vn homme qui ſçait tout, & qui n'a rien apris?

Pourſuy, diuin Genie, & ne te laſſe pas,
Pour t'immortaliſer meſme dans ton trépas,
Entretiens ce beau feu dont ta veine s'allume,
Et fais-nous confeſſer deſormais par tes vers,
Que ce n'eſtoit pas tant au Rabot qu'à ta plume
A te faire vn cercueil de Lauriers touſiours verds.

CHEVREAV.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

CEs nobles ſentimẽs, que Maiſtre Adam exprime
Auec tant de douceur & tant de majeſté,
Ce tour qu'il donne aux Vers ſi plein de netteté,
Font bien voir ſa naiſſance au meſtier de la Rime.

Sa maniere d'eſcrire eſt facile & ſublime,
Il ſçait ioindre la force à la naïfueté,
Meſler la raillerie auec l'honneſteté,
Et mieux que du Rabot s'eſcrimer de la Lime,

Si pour faire vn Mercure, on a dit autrefois,
Que l'on n'employoit pas toute ſorte de bois,
Tant on faiſoit d'honneur à ce pipeur-de filles:

Ie puis dire auſſi bien, & peut-eſtre encor mieux,
Que le bois dont l'on fait de ſemblables Cheuilles,
N'eſt pas vn bois commun, ny qui croiſſe en tous lieux.

MALOISEL.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers.

ELEGIE.

PVisqu'on eſtime plus le mortel qui s'amuſe
A charmer les humains, en courtiſant la Muſe;
Que le Docte aujourd'huy ne paſſe que pour ſot,
Sers toy, ſi tu me crois ſeulement du Rabot:
On connoiſſoit iadis le merite des hommes,
Mais depuis, cher Adam, qu'en ce ſiecle où nous ſommes,
Le ſiecle a corrompu l'ordre de l'vniuers,
C'eſt vn pauure meſtier que de faire des Vers;
Que le docte trauail iamais ne t'importune,
Auſſi bien tu ne peux y faire ta fortune,
Et crois que ſans railler Pegaſſe eſt Cheual,
Qui meine les rimeurs en poſte à l'hoſpital:
I'honore ton ſçauoir, ta pauureté m'irrite,
Sçais-tu ce qu'on dira parlant de ton merite,
Alors qu'on te verra, ie dis meſme plus nu,
Encore mille fois qu'on ne peint la Vertu;

Conſiderez Adam, n'eſt-ce pas grand dommage,
De voir ce malheureux en vn tel équipage,
Son Genie eſt puiſſant, i'admire ſes eſcrits,
S'il euſt eſtudié qu'il euſt beaucoup apris;
I'ay pitié de luy voir faire le pied de gruë,
Et faute de logis coucher dans vne ruë;
Apprens en ce temps-cy que pour eſtre adoré,
Il faut eſtre veau d'or, ou bien aſne doré;
Vn ieune impertinent, dont la ſotte poſture,
Sera de rajuſter touſiours ſa cheuelure,
Et de prendre conſeil ſur chacun des cheueux,
Qui ſouriant vn peu, puis parlant comme deux,
Apres auoir ſongé quelque meſchante Phraſe,
Adjouſtera morbieu, pour donner de l'amphaſe,
Et de mauuaiſe grace, en faiſant le cenſeur,
Mépriſera le frere, & gauſera la ſœur,
Perdra dans vn diſcours cent fois la contenance,
Fera rire les meurs de ſon impertinence,
Cherchera tout confus par vn diſcours nouueau,
Le fil de ſon diſcours autour de ſon chapeau,
Et ne le trouuant point finira ſa harangue,
Par vn peſte du ſort, maugré-bieu de la langue,
Faut-il eſtre geſné dans la ſuitte des mots,
Paſſera pour habille au jugement des ſots,
Et s'en faiſant acroire, il voudra qu'on le priſe,
Et qu'on donne le mot d'éloquence à ſottiſe;
Le vulgaire croira qu'il eſt beaucoup ſçauant,
Pour auoir oſé mettre vn diſcours en auant,

Et ſe fera vanter par toute la contrée,
Dautant qu'il ſçait par cœur vn compliment d'Aſtrée.
Vn autre moins hardy, mais auſsi ſot que luy,
Taſchera, corrigeant les ouurages d'autruy,
D'acquerir du renom, et tout bouffy de gloire,
Pour monſtrer qu'il a leu, vous mettra ſur l'Hiſtoire,
Accuſera Duplex, blâmera Coiffeteau,
Dira que le diſcours n'eſt ny coulant, ny beau,
Et paſſant tout d'vn coup aux œuures de Plutarque,
Que cet homme doit eſtre affranchy de la Parque,
Mais qu'il n'apporte pas d'aſſez fortes raiſons,
Et qu'il trouue à redire à ſes comparaiſons,
Que Ciceron eſtoit plus grand que Demoſtenes,
Bien qu'il euſt derobé l'eloquence d'Athenes,
Apres pour aſsieger Renault de Montauban,
Que Charlemagne fit ſonner l'arriere-ban,
Et puis recommençant vn autre Coq-à-l'aſne,
Qu'il a leu quelquefois dedans Ariſtophane,
Mais que tous les Romans à ſon gré ſont camus,
Aupres de ſon Maugis, ou de Noſtradamus;
Enfin il vous rompra tout vn iour les oreilles,
S'imaginant auoir raconté des merueilles,
Et ſous ombre qu'on ſçait qu'il a vn peu d'argent,
Il eſt plus glorieux qu'vn Recors de Sergent;
Ainſi les ignorans ont touſiours l'aduantage,
Celuy qui pour tout bien a l'eſprit en partage,
N'épreuue deſormais qu'vn deſtin rigourex;
On dit en le voyant dans le nombre des gueux,

Il eſt braue garçon, & de bonne famille,
Et s'il auoit du bien il ſeroit pour ma fille;
Car on eſtime plus ces riches libertez
Ainſi comme l'on tient ſept ſuperbes Citez,
Voyant que l'on vantoit par tout les vers d'Homere,
Diſputerent iadis ce beau tiltre de Mere;
Toutes vouloient ſon Corps; ſa beſace, dit-on,
Demeura ſans maiſtreſſe auecque ſon baſton;
Car il ne peut iamais auec ſa réuerie
Euiter ce facheux monſtre de gueuſerie;
On laiſſe le Poëte, & l'on croit en effet
L'auoir recompensé, diſant, Il a bien fait.
Car s'il donne du vent à celuy qui l'employe,
Il le paye ſouuent de la meſme monnoye,
Ou ſi, peut-eſtre, il eſt en ſa mauuaiſe humeur;
Il ne ſongera pas ſeulement au Rimeur;
Enfin pour auoir mis des lauriers ſur la teſte
D'vn poltron qui n'oſa iamais leuer la creſte,
Et de qui l'ignorance auroit pluſtoſt beſoin
Qu'on luy fit vn preſent d'vne bote de foin:
On dira de tes Vers, pour toute recompenſe,
Vrayment ils tombent tous d'vne belle cadance;
Icy les mediſans ſont contraints d'auoüer,
Que l'Autheur a des trait qu'on ne peut trop loüer,
Et qu'il a bonne grace à compoſer vn Liure,
Les Muſes cependant ne donnent pas à viure,
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, car aux ſiecles paſſez,
Leurs trauaux ont eſté fort mal recompenſez;

Et ſçais-tu bien pourquoy ces neuf ſœurs ſont pucelles,
C'eſt qu'aucun des mortels n'ont iamais voulu d'elles,
Qu'elles n'ont rien vaillant, & que leur pauureté
A conſerué l'honneur de leur virginité,
En vn mot qu'elles ſont dedans vne campagne,
N'ayant pour ſe loger qu'vne pauure montagne,
Et peuuent bien loüer la valeur de Maugis,
Qu'elles n'ont pas moyen de loüer vn logis.
Quittes donc Apollon dont tu prônes la gloire,
Puis qu'auſſi bien ce Dieu n'a que de leau pour boire;
Car ie connois fort bien à ton rouge muſeau,
Qu'vn homme comme toy ne ſçauroit boire d'eau;
Ou ſi tu veux encor faire des vers ſans ceſſe,
Que ce ne ſoit au moins que pour noſtre Princeſſe;
Tu ſçais qu'elle a deſſein de te recompenſer;
C'eſt à toy, cher Adam, maintenant d'y penſer;
Pour moy qui ne vis point dans l'eſpoir du ſalaire,
Et qui ne pretends rien que l'honneur de luy plaire,
Ie iure par celuy qui preſide à Neuers,
De ne faire iamais que pour elle des Vers,
Et quand i'auray finy ma Tragi-Comedie,
Que ie me gueriray de cette maladie;
Ie veux bien eſtre apres priué de iugement,
Si ie ſonge iamais à Rimer ſeulement,
Si ce n'eſt quelquefois pour faire vne Satyre.
Adieu lis bien ces Vers que ie te viens d'eſcrire,
Apres auoir reſué ſur mon Luth ce matin,
Et maudit mille fois la Muſe & le Deſtin.

CARPENTIER DE MARIGNY.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

IE ne veux plus reſuer deſſous ces Lauriers verds,
Qui chargent l'Helicon, & qui parent ſa cime;
Qu'on ne me parle plus d'Hemiſtiche, ou de Rime,
Ie berne deſormais tous les faiſſeurs de Vers.

Le plus ſage Poëte a l'eſprit de trauers,
Quoy qu'on diſe qu'vn Dieu le tranſporte & l'anime,
Ce feu qui rend l'eſprit & perçant & ſublime,
Eſt cauſe qu'on ſe perd dans le vague des airs.

Tu ſçais que le Rimeur eſt touſiours miſerable,
Et toy-meſme enuers nous n'eſt-tu pas inſoluable
Pour les vers que pour toy nous voyons ſi bien faits?

Tu n'en ſçaurois douter, quoy que le ſort ordonne,
Tu ne feras iamais ny Coffres, ny Buffets
Pour mettre en ſeureté les treſors qu'on nous donne.

DV PELLETIER.

A Maiſtre

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ON void bien que ton Bois, Menuiſier de Neuers,
A ſenty la coignée au croiſſant de la Lunne,
Quand tu viens ioindre icy ta gloire à ta fortune,
Ainſi l'abandonnant à la mercy des Vers.

Autant qu'en ta Maiſon tu ſçais que la Nature,
Sous vn lambry doré loge la pourriture,
Et que contre le Temps rien ne demeure entier.
Mais iugeant que tes Vers à ce Temps fait la nique,
Hardy, tu viens icy nous ouurant ta Boutique,
Te faire renommer ſeul Maiſtre en ce Métier.

DE VILLENES.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

STANCES.

TOY que la Scie & la Varlope
Ont ſi long-temps entretenu,
Dis-moy, comme es-tu deuenu
L'vn des mignons de Calliope?
Cette Nimphe & toutes ſes ſœurs
Ne tirent leurs ſainctes douceurs
Que du repos & du ſilence,
Et ton ordinaire meſtier
Plain de bruit & de turbulance
Vouloit ſon homme tout entier.

C'eſt vn prodige veritable,
Et connu par tout l'Vniuers,
Que tu fais mieux les pieds d'vn Vers,
Que ceux d'vn lit, ou d'vne table;
Bien que celebre Menuiſier,
Tu t'es tant laué le goſier
Des eaux qui coulent d'Hypocrene,
Que les Poëtes plus fameux
N'ont plus rien à cette Fontaine,
Si tu n'y partages comme eux.

Auſſi tous ces hommes d'élite
Font tant de cas de tes Eſcrits,
Qu'ils ont à l'enuie entrepris
D'en faire éclater le merite:
Moy qui ne les ſuis que de loin,
Ie laiſſois vn ſi noble ſoin
A cette bande venerable;
Mais ma Muſe ne pût celer
Qu'elle ſe rendroit plus coulpable
De ſe taire que de parler.

Auſſi ta rare ſuffiſance,
A tant de reputation,
Qu'elle ſert d'occupation
A toutes les plumes de France:
Qui manqueroit à ce deuoir,
Celuy-là ne ſçauroit auoir
D'aſſez legitimes excuſes,
L'on te connoiſt où que tu ſois,
Qui n'a iamais connu tes Muſes,
N'a iamais parlé bon François.

Enfin ſi quelqu'vn s'en exempte,
C'eſt qu'il n'en a pas le loiſir,
Ou qui ne prend point de plaiſir
Quand la gloire d'autruy s'augmente,
C'eſt qu'il a peu d'honneſteté,
Ou peu de bonne volonté,
Ou trop d'autres ſolicitudes,
Sans pluſieurs autres que ie voy,
Honteux d'auoir fait leurs eſtudes,
Et n'en ſçauoir pas tant que toy.

En effect on ſçait que les Muſes
T'ont ſi parfaitement chery,
Qu'elles n'ont point de fauory
Où ſoient tant de graces infuſes:
La Nature t'auoit caché,
Mais l'on ſçait qu'elles t'ont cherché
Pour t'apprendre l'Art Poëtique;
L'on ſçait qu'elles ont annobly
Toy, ta Famille, ta Boutique,
Tes Outils, & ton Eſtably.

Auant vn ſi bel aduantage,
Toy-meſme oſerois-tu nier,
Qu'à peine auois-tu le denier
Pour entretenir ton ménage,
Et depuis tout le monde ſçait,
Que tu nages à tel ſouhait
Dedans les ondes du Pactole,
Qu'à tous moments on te peut voir
Aux mains vne double piſtole,
Ou lettres pour en receuoir.

Ces Muſes, contre leur coûtume,
Te voulurent perſuader,
Et par miracle accommoder
Ton Rabot auec vne plume:
Au moins ſi tu n'as pas eſté
Cét Adam de l'antiquité, (..)
L'aiſné de tout tant que nous ſommẽs,
Comme elles y remediront,
Tu ſeras le premier des hommes
Que leurs bien-faits enrichiront.

Cette route eſt ſi peu commune,
Qu'vn autre s'y fouruoyeroit,
Tout le monde s'appauuriroit
Par où tu baſtis ta fortune,
Et ſi tes deſſeins ſont heureux,
Ils ne ſont pas moins genereux, (..)
Pour te rendre digne d'enuie,
I'en voy mille à s'inquieter
De la conduite de ta vie,
Et pas vn ſeul à t'imiter.

Quand tu chemines par la ville,
Tout le peuple qui t'aperçoit,
S'entr'aſſemble, te monſtre au doit,
Et te remarque entre dix mille,
Voyez-vous bien, ce diſent-ils, (∴)
Voila l'eſprit des plus gentils
D'entre ceux qu'on nomme Poëtes,
C'eſt luy qui de ſimple Artiſan.
Par des entremiſes ſecretes,
Eſt deuenu grand Courtiſan.

Son renom force le ſilence,
Il eſt connu comme le iour,
C'eſt luy qu'on appelle à la Cour,
Le Menuiſier par excellence, (∴)
Tout le monde le veut auoir,
Et chacun accourt pour le voir,
Comme à quelque nouueau miracle,
Ses admirateurs infinis,
Le regardent comme vn ſpectacle,
Auſſi rare que le Phenis.

Outre cet honneur legitime,
Que noſtre vulgaire luy rend,
Toute la Cour n'a point de Grand
Qui ne l'ayme & qui ne l'eſtime ;
Les plus éloignez du commun
Ne chargerent iamais quelqu'vn
De plus fauorables careſſes,
Et ſur tout cet homme charmant
Plaiſt à l'eſprit de ſes Princeſſes,
Comme il plut à celuy d'Armand.

De vray ces Dames vertueuſes,
Ces merueilles de l'Vniuers,
Obligent bien ſouuent tes Vers
A des courſes impetueuſes,
Auſſi par les puiſſans attraits,
De leurs magnifiques bien-faits,
Ta franchiſe eſt-elle aſſeruie,
Auſſi n'as-tu pas entrepris
D'employer pour elles ta vie,
Et la laiſſer où tu la pris.

Et cet

Et cet autre objet de ta Muſe
Que l'on reuere en tant d'endroits,
Dont tu peux eſperer des droits
Que la Nature te refuſe;
Ton Heros ce gand Cardinal,
Eſt ſi bon & ſi liberal
Aux équitables recompenſes,
Qu'il s'en va te faire arriuer
Où tes plus hautes eſperances
N'auoient osé te releuer.

Dans vne ſi bonne poſture
Où t'a déja mis la vertu,
Adam, que deſirerois-tu
Pour embellir ton aduenture,
Qu'aurois-tu plus à demander,
Rien ne te peut incommoder
Sous ces fauorables Auſpices,
Les plus rudes aduerſitez
N'ont pas aſſez de precipices
Pour perdre tes felicitez.

Va, mon cher Amy, ie ſouhaitte,
Que Le Ciel te tienne en ce point,
Sur tout ne t'enorgueillis point
D'vne fortune ſi parfaite;
Et comme vn tas de libertins,
N'en rends pas graces aux Deſtins,
Non plus qu'à l'humaine Prudence;
Mais rends-en la gloire & l'honneur
A la Diuine Prouidence
De qui te vient tout ce bon-heur.

DE LA CHAIRNAIS.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers.

EPIGRAMME.

ADam, je ſçay mieux l'aduantage
Que tu as à faire des Vers,
Que tous ceux qui t'en font hommage,
Puis qu'il eſt vray qu'en ton bas âge,
Tu vins m'apporter à Neuers
Les premices de ton Ouurage,
Et qu'en t'augmentant le courage
En plusieurs rencontres diuers,
I'exerçay ton apprentiſſage,
Et formay dés-là mon preſage,
Que tu ſerois dans l'Vniuers
Vn iour vn rare perſonnage.
N'en deſire pas dauantage
D'vn Poëte à tors & à trauers,
Qui de rimer n'entend l'vſage:
Et veut ſi cet eſcrit t'outrage
Que tu le colloque à l'enuers
Derriere ton Liure au Bagage.

DV PVY.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuïlles.

STANCES.

ADam, par quel eſtrange effet,
Sans auoir courtiſé les Muſes,
As-tu l'aſſemblage parfait
De tant de ſciences infuſes?
Aurois-tu tout ſeul herité
Du nom & de la qualité
Que poſſeda le premier Homme,
Qui dés le meſme inſtant que Dieu l'eût mis debout,
Auant qu'il eût gouté de la fatale pomme,
Sans auoir rien apris, comme toy, conneut tout.

Oüy ſans doute, & quelques merueilles
Que l'on puiſſe dire de luy,
Ie les treuue en toy ſi pareilles,
Qu'il ſemble renaiſtre aujourd'huy.
Non en te loüant ie t'offence,
Car malgré tant de connoiſſance
Il fut par la femme ſeduit;
Mais non plus que le ſien ton cœur n'eſt pas de marbre,
Et comme il fut tenté d'en accepter le fruit,
Tu le ſerois auſſi de te ſeruir de l'arbre.

En ce point i'eſtime ton ſort
Plus que le ſien digne d'enuie,
Que le fruit luy donna la mort,
Et l'arbre te donne la vie,
Meſme par vn effet plus beau
Tu peux affranchir du tombeau
Ton Nom ſi cher à la memoire,
Et ton diuin Eſprit qui charme les humains,
Peut icy batiſſant le trône de ta gloire
Eſpargner noblement cet office à tes mains.

DESFONTAINES.

Du meſme.

EPIGRAMME.

REtirez-vous laſches Critiques,
Eſprits bourus & frenetiques,
On ne ſçauroit icy vous voir qu'à voſtre dam;
Loin de ce Liure, ames prophanes,
Les Cheuilles de Maiſtre Adam,
Ne ſont pas en ce lieu pour attacher des Aſnes.

AVTRE EPIGRAMME.

A luy-meſme.

MAiſtre Adam, il faut aduoüer,
Qu'on ne te ſçauroit trop loüer,
Veu qu'Apollon & les neuf Filles,
Confeſſent icy hautement,
Que tout leur diuertiſſement
Eſt deſormais en tes Cheuilles.

DESFONTAINES.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

STANCES.

CEs beaux Vers ſurprennent mes ſens,
Ils me paroiſſent des merueilles,
Ils ſont ſi doux & ſi puiſſans,
Qu'ils charment toutes les Oreilles,
Et les plus diſerts d'aujourd'huy,
Se doiuent taire deuant luy.

Tout ce qu'il penſe, ou qu'il eſcrit,
A tant de force & d'elegance,
Que déja ſon diuin Eſprit
A fait confeſſer à la France,
Que le Menuiſier de Neuers
Polit moins le Bois que les Vers.

Le Marquis D. P. de B.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

STANCES.

ADam en qui les chaſtes ſœurs
Ont diſtillé tant de douceurs,
Qu'aujourd'huy l'on ne ſçauroit dire,
Quels de leurs plus chers nourriçons
Sçauent mieux que toy les façons
D'entonner vn Vers ſur la Lyre.

Ces Carmes ſi beaux & diuers,
Faits pour l'Eſprit de l'Vniuers,
Et le plus fort & le plus rare,
Font voir aſſez éuidemment,
Que Phœbus veritablement
Te ſert de Lumiere & de Phare.

Que

Que l'Eſtude iointe auec l'Art
Acheue vn portraict à l'Eſcart
De quelque parlante Peinture,
Quant à moy ie ne penſe pas
Qu'ils preualent ſur les appas
Que va produiſant ta Nature.

Si mon Eſprit ne ſe confond,
Les Orateurs du temps ſe font
Par vne longueur indicible,
Au contraire, ce qui m'en plaiſt,
C'eſt que le vraye Poëte naiſt
Auec vne Verue inuincible.

Rien n'eſt impoſſible à celuy
Dont l'œil du iour ſouſcrit l'appuy,
Et la protection entiere,
Aduoüant ſes inuentions
Sur les naifues productions
Qu'il produit & met en lumiere.

L'on void parmy cet Vniuers
Tant de forcez & rudes Vers
Sortir d'vne vaine moiſie,
Qu'ils dégouſtent tous les Lecteurs
Parce que leurs mauuais Autheurs
Forcent touſiours la Poëſie.

Encore qu'ils parlent Latin,
Ils n'ont pas pourtant le Deſtin,
Ny meſme la bonne Fortune
De reuſſir dans leurs Eſcrits
Comme font ces diuins Eſprits
A qui la Verue eſt opportune.

Qu'ils faſſent comme Sainct Amant,
Qui brille ainſi qu'vn diamant
Dans le ſiecle ingrat où nous ſommes,
Void-on d'eux quelque mouuemens
Aboutir dans les ornemens
Qu'eſtale ce Miroir des Hommes.

Il ſe ſurmonte inceſſamment,
Il encheriſt iournellement
Sur le bien faire & le bien dire,
De ſorte qu'il faut aduoüer
Qu'on ne ſçauroit aſſez loüer
Ce que ſa plume vient d'eſcrire.

L'Enuie en dépit de ſa dent,
Dit que ſon venin plus ardent
Ne peut auoir ſur luy de priſe,
Tant il eſt vray qu'il fait ſi bien
Qu'apres ſes Vers on ne void rien
Qui ſoit pur & de bonne miſe.

Soit qu'il parle des Matelots
Qui combattent contre les flots
D'vne mer remplie d'orage,
Ou qu'il peigne l'hoſtilité
De Mars dans la Trace irrité,
C'eſt où luit ſon maſle langage.

S'il fait ſouſpirer vn Amant
Sur la rigueur & le tourment
Que luy donne vne belle Dame,
N'exprime-il point le malheur
De ſa rage & de ſa douleur,
Par des traits de feu & de flâme?

Si parfois pour ſe diuertir,
Il prend plaiſir à conſentir
De declamer contre le vice,
Ne le Satyriſe-t'il pas
Si viuement, qu'il met à bas
Les inſtrumens de la Malice.

Enfin il emporte l'honneur
D'eſtre meilleur Chantre & Sonneur
De tous ceux dont on fait du conte,
Apollon l'ayme tellement,
Qu'il prend plaiſir aſſeurement
Qu'aucun ne le paſſe & ſurmonte.

Apres luy, qui fait mieux que toy?
Perſonne ne te fait la loy,
Chacun admire tes Ouurages,
En ce qu'ils ſont ſi dextrement
Tournez dans l'adouciſſement,
Qu'ils reueillent tous les Courages.

Moy-meſme qui ſents que l Hyuer
Me contraint meſme d'arriuer
A ſubir l'Arreſt de la Parque,
Ne puis m'empeſcher chaque iour
De les relire tour à tour,
Attendant la fatale Barque.

Il n'y a point de médiſant,
Qui ne confeſſe en les liſant,
Qu'ils ſont enrichis de la grace
De tout ce qu'on void en effet
Et de polly et de parfait,
Sur le double mont de Parnaſſe.

SALLARD.

Plainte Contre Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers.

STANCES.

SVperbes Deïtez du Temple de Memoire,
Muſes à qui tous les mortels
Offrent des vœux & des Autels,
A qui confiez-vous voſtre plus chere gloire?
Vous que les plus Sçauans implorent à genoux,
Pourquoy vous proſtituez-vous
A ceux dont icy bas la Fortune ſe ioüe?
Et pourquoy verſez-vous vos eaux deſſus la boüe,
Pour en faueur d'vn ſeul faire mille jaloux?

Donc en vain noſtre vie en destrauaux ſe paſſe,
En vain nous-nous chargeons de ſoins,
Si celuy qui vous ſert le moins
Paroiſt pour noſtre honte au faiſte du Parnaſſe:
Apres auoir perdu le plus beau de nos ans,
Au milieu de vos Courtiſans,
Vn ſimple Menuiſier aujourd'huy nous deuance,
Et nous fait aduoüer, à l'honneur de la France,
Qu'il y a des Heros parmy ſes Artiſans.

DE CHARPY.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

EXcellent & noble Billaut,
Dont la plus docte des neuf Filles
Empoignant en vain le Rabot,
Sans te diminuer a fait tant de Cheuilles:
Honneur du ſejour de Neuers,
Bien que tu ſois tout plein de Vers,
Tu n'en es pas moins eſtimable;
Car ſur tout autre bois ton aduantage eſt tel
Quau lieu que par les vers il deuient periſſable,
Les tiens te rendront immortel.

P. RICHER.

Maiſtre

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

PViſque ce docte Menuiſier,
Lors qu'il veut tourner vn Laurier,
Fait des choſes digne d'enuie:
La liberalité des Roys,
Pouroit defendre qu'en ſa vie
Il trauaillaſt ſur d'autre Bois.

TRISTAN L'HERMITE.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ORphée auec ſon Lut attiroit autrefois
Par des Airs rauiſſans les foreſts & les bois,
Mais ton art, Menuiſier, fait bien d'autres miracles,
Car le Bois par tes mains forme de ſi beaux ſons,
Morphée eſtant rauy de tes belles Chanſons,
Se tait pour mieux pouuoir entendre ces Oracles.

GRENAILLE.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

RONDEAV.

DE Maiſtre Adam voicy l'apprentiſſage,
Qui pourtant eſt vn tres-parfait Ouurage,
Et qui fait voir en cent moyens diuers,
Que les neuf ſœurs ont fait maiſtrise à Neuers,
Vn qui gaignoit leur Art au Robotage:

Si d'vn Heros vous voulez voir l'image,
De Mars, d'Amour, du Printemps, des Hyuers,
Ou des vertus, ou d'vn Siecle peruers,
Il le faut voir icy dans le langage
De Maiſtre Adam.

Or Apollon dés la premiere page,
Sur mon honneur, en creuera de rage,
Et regardant ce Liure de trauers
Il briſera ſon outil chante-Vers,
Pour en auoir vn fait du façonnage
De Maiſtre Adam.

LE CADET.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

RONDEAV.

D'Vn Menuiſier les Ouurages diuers,
Sont eſtimez par tout comme à Neuers,
Mille fois plus que tout l'or de l'Aſie.
Il les baſtit ſuiuant ſa fantaiſie,
D'vn Bois choiſy d'entre tous les plus verds.

C'eſt d'vn Laurier qui ne crains les Hyuers,
Et qui ne peut eſtre percé des Vers:
Bien qu'il ſoit cru dedans la Poëſie
D'vn Menuiſier.

Le Cardinal, Honneur de l'Vniuers,
Cherry des bons, enuié des peruers,
D'vn doux plaiſir a ſon ame ſaiſie:
Quand ſous des traicts d'vne grace choiſie,
Il voit ſon nom eſcrit dedans les Vers
D'vn menuiſier.

BEAV-SONNET.

A Meſsieurs nos Poëtes.

EPIGRAMME.

ACcordez le tout net, & n'ayons point de noiſe,
L'excellent Menuiſier fait tout ſi reiglement,
Qu'encor qu'vn de ſes Vers n'eut qu'vn pied ſeulement.
Il vaudroit vos meilleurs fuſſent-ils d'vne toiſe.

MARTIAL.

LE LIBRAIRE,

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

INcomparable & grand Rimeur,
Ie croirois auoir fait vn crime,
Si paſſant pour ton Imprimeur,
Ie ne teſcriuois pas en rime;
Priant le bon Pere Bacus,
Qui vaut bien mieux que les neuf Filles.
Qu'il me procure autant d'écus,
Que tu mas donné de Cheuilles,
Afin de traiter les Autheurs
Dont tu fais tes Approbateurs.

TOVSSAINT QVINET.

AVTRE EPIGRAMME.
A luy-meſme.

MAiſtre Adam ruminoit des Vers,
Tenant en ſa main ſa Varlope,
Quand il apperceut Caliope
Qui le vint trouuer à Neuers ;
Cette genereuſe Pucelle
Luy fit faire vne grande échelle,
Et puis en luy diſant, Suis-moy,
Luy fit conceuoir tant d'audace,
Qu'il en monta ſur le Parnaſſe,
Puis tira l'eſchelle apres ſoy.

TOVSSAINT QVINET.

Al gentiliſsimo, ed vnico Maeſtro Adamo.

MADRIGALE.

ADamo, ne' tuoi dotti,
Ne' tuoi rari concetti,
Ne' tuoi Cauicchi reiſci tanto deſtro,
Ch' appunto noi penſiamo
Tu ſia quel primo Adamo,
Che ſappiam dotto fù ſenza Maeſtro:
Fúllo con peggior ſorte,
Diélli Scienza la Morte,
Scienza tu riceueſti,
Perche poi, quanto 'l Tempo, tu viueſti.

BENSE-DVPVIS.

Caſamiento

Casamiento del Cepillo de Maestro Adamo, Con la Lyra de Apolo.

Dezimas Castellañas.

Apolo. *OYga Señor Trobador*
Escuche Señor Adamo?
Adamo. *Maestro Adamo me llamo,*
Que mal se calça vn Señor
Con vn Acepillador.
Apolo. *Sin duda en Helicon fuystes,*
Y en Hipocrene beuistes?
Adamo. *En tiendas de Baco sì,*
Que muchas vezes beuì,
No me entiendo dessos chistes.

Me haze voſte ſinrazon,
A fè que me burla, à fè
Señor galan que no sè
Si Hipocrene y Helicon
Es taberna o bodegon.
Apolo. *Y tanto Adamo, ſabeys?*
Tan brauos Verſos hazeys,
Que amis mayores priuados
Dexays todos aſſombrados,
Y itro Apolo pareceys.

Adamo. *Por Dios que no sè dezillo,*
Solo sè que hize clauijas,
Que alabanſe por hijas
De mi humilde Cepillo,
Apolo. *Hijas de Padre alentado,*
Cepillo de inſigne brio,
Pues ſabe haZer deſafio
Con ſu eſtile eſtremado
Al ingenio mas confiado.

Vna Merced pues os pido,
Adamo, ſi ſoys ſeruido,
Que mi Lira pueda ſer
Deſde agora ſu muger,
Y honrarle como a marido.
Picaranſe de limadas
S'us obras, por cepilladas;
En todo ſi a de acertar
Si le conſentis lleuar
Clauijas tan acertadas.

BENSE-DVPVIS.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

EN vain quelque faiſeurs de Vers,
Viendront d'vn regard de trauers,
Blaſonner tes œuures gentilles;
Car ces Critiques Lougarous,
N'y ſçauroient trouuer tant de trous,
Qu'on n'y trouue autant de Cheuilles.

LA POIREE.

A Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

APollon depité de ſa Lyre rompuë,
Par quelques ignorans, qui vouloient l'accorder;
Tes Cheuilles alors pareſſant à ſa veuë,
S'offrirent à propos pour la racommoder.

P. MESMYN

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

QVand ie contemple mon vaiſſeau
Du tillac iuſques à la quille,
Ie n'y trouue point de Cheuille,
Qui ne puiſſe perir dans l'eau;
Les Cheuilles de ton ouurage,
Adam, l'exemptent du naufrage,
Malgré les flots imperieux;
Et font que ſa force animée,
Du ſouffle de la Renommée
L'éleue auſſi haut que les Cieux.

VIEVX-MARCHE'.

A Maistre Adam, Menuisier de Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

SI tu veux rejoüir Daguerre,
Ne rime plus que sur la Guerre,
D'où Triomphans nous reuenons:
Chante la valeur Heroïque,
Et mets le Bois de ta Boutique
A faire des fusts de Canons.

DAGVERRE.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

SI i'auois de telles Cheuilles
Pour placer les Armes du Roy,
Mille curieuſes familles,
Adam, s'adreſſeroient à moy,
Pour voir les admirables charmes
Des Cheuilles comme des Armes.

SAINCT MALO.

A Maistre Adam, Menuisier de Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

AMY pour qui le Ciel épuisa ses merueilles,
Et ce qu'il auoit de plus beau,
Toy qui par tes labeurs & par tes doctes veilles,
Mets ton nom pour iamais à couuert du tombeau.
Cher Adam, ne croy pas qu'en ce lieu ie pretende
Ioindre vne si petite offrande
A ce que t'ont voüé tant de rares Esprits;
Ie sçay trop de combien ie cede à leur merite,
Mais, comme eux en public, ſorffre que ie m'aquite
En mon particulier de ce qu'a iuſte prix,
Toute la terre doit à tes nobles Escrits,
Que chacun voit, & que pas vn n'imite.

LE MARQVIS D'ARIMANT.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

SONNET.

QVand ie me fis Comedien,
I'eſtois vn pauure perſonnage,
Et ie vous iure qu'vn beau-rien
Eſtoit mon vnique bagage.

Maiſtre Adam, vous ſçauez tres-bien,
Quoy que ie n'aye point de Page,
Que i'ay pourtant trouué moyen
De dreſſer vn bel équipage;

Mais il n'a point de logement,
Pour qu'il en ait vn promptement,
Ce petit Sonnet ie vous offre,

Mon cher Menuiſier de Neuers,
Obligez-moy d'y faire vn coffre
Qui ne ſoit point ſujet aux vers.

D'ARGIS.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

I'AY fait ces vers d'auſſi bon cœur,
Que iamais tu fis Eſcabelle,
Grand Menuiſier, grand Raboteur,
Mais ma Rime n'eſt pas trop belle.

Tu ne dois pourtant refuſer
Mon ouurage, bien qu'vn peu rude,
Et tu peux vn ſexe excuſer,
Qui non plus que toy n'a d'eſtude.

Si ie pouuois, ie ferois mieux,
Pour te monſtrer ma bienueillance;
Mais ſçaches qu'auſſi ie ne veux,
Ny grand-mercy, ny recompenſe.

Mlle. DE BEAVPRE'.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ADam, vn fol de Serurier,
Qui voudroit tes Vers décrier,
Et ne peut ſoufrir ton eſtime,
Tous les iours contre moy s'eſcrime,
Il me ſoûtient, le pauure ſot,
Que pour bien polir vne Rime,
Il ſe faut ſeruir de la Lime,
Et ie tiens que c'eſt d'vn Rabot.

S^t. GERMAIN.

ΕΙΣ ΤΕΚΤΟΝΑ ΜΟΥΣΟΦΙΛΟΝ ΚΑΙ Δαφνηφάγον Κελτικόν.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ.

ΕΚΤΟΝΙ μὴ ἐπέων φθονέης ὡς Τέκτονι Τέκτων
Φοῖβε Πάτερ Μουσῶν ὃς καλὰ μᾶλλον ἔπει.
Μηδὲ μελιχρυσόεντα λόγον θαυμάζετε Κέλται,
Κλεπτέμεν οὐ δυνάται παῦρ' ὃ δέδωκε Φύσις.
Ἑλλῶες ἦ σιγᾶτε θεῶν Ϲ Τέκτονος υἱὸν,
Ἡμῖν γὰρ Τέκτων φοῖβος Ἀπόλλων ἔφη.

ΙΟΑΝΝΗΣ ΙΑΚΧΟΤΕΤΙΟΣ Ρητορικῆς, Φιλοσοφίας καὶ ἑλληνικῶν, γλωττῶν διδάσκαλος Ἰατρός.

De Fabro lignario non ignobili Poetâ.

EPIGRAMMA.

AVdijt Iſmarius modulantem vt carmina Fabrum,
Ingemit, atque ſuam credit habere Lyram:
Ignoto dubitat quæ ſors commiſit habendam,
Reſtituique ſibi litigat ante Deos.
Olli at ſubridens, non eſt tua, dixit Apollo,
Runcinâ fecit nam Faber ipſe ſuâ.

Aliud eiuſdem.

LAudare meritò ſi quis hos velit verſus
Sar dicat eſſe prorſus affabrè factos.

FRANCISCVS DE MEZERAY,
Rerum Francicarum Scriptor Hiſtoricus.

Adamo Fabro Lignario.

MIror Adame tuum Genium, qui rauca laboris
Murmura non fugiens, carmina tanta canit.

Ioannes Aquilius, 8. ann. natus.

CVrrite Pierides iam iam quatit icta securi
Sylua, nemus totum concidet ipse faber,
Pegaseis satiatus aquis, & Apolline plenus
Contentus Lauro Cætera ligna stabunt.

COVRADE.

A Maistre Adam Menuisier de Neuers, sur les Cheuilles.

EPIGRAMME.

ADam, chacun dit par la ville,
Qu'vn Charpentier qui rime bien,
Est allé trouuer Sommauille,
Pour vn Labeur comme le tien:
Ie preuoy que femmes & filles,
Trouuans plus grosses ces Cheuilles:
Que celles qu'Imprime Quinet,
Leur feront vn meilleur visage,
Et pour attacher leur bagage
Les mettront dans leur Cabinet.

B. dit LA MICHE.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

TV m'as promis, cher Menuiſier,
Plus de quinze iours de ta peine,
Pour racommoder noſtre Scene,
Sans en vouloir vn ſeul denier;
Mais quitte vn ſoin ſi difficille,
Diuin Raboteur de Neuers,
Tu nous ſeras bien plus vtille,
Si tu nous donne de tes Vers;
Bien que pour Raboter tu ſois en grande eſtime,
Croy-moy, mon cher Adam Billot,
Que ta Scie & que ton Rabot,
Feront bien moins pour nous, que ne fera ta Rime.

FLORIDOR.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

MEnuiſier vos Rimes ſont belles,
Plus cent fois que vos Eſcabelles,
Tout ce que voſtre plume a fait
Sont des chef-d'œuures en effet,
Vous auez la vertu profonde
Qu'auoit l'Adam du premier monde,
Car vous eſtes ſçauant ſans art,
Et voſtre ſçauoir beau ſans fard:
Mais à propos de ce vieux Pere,
Vous ne direz pas le contraire,
Que le bon-homme n'eut grand tort,
Maiſtre Adam, qu'elle eſt voſtre enuie,
L'imprudent nous donna la mort,
Et vous luy redonnez la vie.

Mlle. DORGEMONT.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

VOus Reigle, & vous Compas, qu'Adam transforme en plume,
Qu'vn fiel de vain orgueil contre vos Vers ne fume:
Eſt-il dit qu'Apollon, Dieu qui ſe fit Bouuier,
N'oſe ſur vn Poëte enter vn Menuiſier?

Mlle. DE GOVRNAY.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

EPIGRAMME.

ADam ſeparé du vulguaire,
N'a pas ce Deſtin ordinaire,
Qui du Temps redoute la loy ;
Et la meſme Vertu ſecrette
Qui d'vn Potier a fait vn Roy,
D'vn Menuiſier fait vn Poëte.

GOMBAVLD.

AVTRE EPIGRAMME, A luy-meſme.

CE fameux Artiſan, ſi cher à la memoire,
D'effet, comme de nom, le premier des humains,
Entre autre ouurage de ſes mains,
S'eſt dreſſé des Autels au Temple de la Gloire.

ROTROV.

A Maiſtre Adam, Menuiſier de Neuers, ſur ſes Cheuilles.

STANCES.

TOY qui ſans auoir rien apris,
Fais des Vers à charmer les Muſes,
Eſprit merueille des Eſprits,
As-tu des ſciences infuſes.

Tu prouues mieux que cent raiſons,
Qu'on eſt ſçauant dés la naiſſance,
Et que tout ce que nous diſons,
N'eſt rien qu'vne reminiſſence.

Seruiette en teſte & verre en main,
Entre le froumage & la poire,
En réuant tu remets ſoudain
Quelque belle œuure en ta memoire.

Quels termes ont iamais tant plu,
Quelles conceptions meilleures,
Cependant tu n'as gueres lu
Que ton Alphabet & tes Heures.

Mais ce qui prend inſtruction
Dans l'Eſcolle de la Nature,
Vn iour de meditation
Vaut-t'il pas vn an de lecture.

Les Cieux, les Terres, & les Mers,
Se peuuent nommer de grands Liures,
Où ton eſprit puiſe des vers
Dignes des bronzes & des cuiures.

Tout ce qu'ils ont de plus diuin
Tu ſçais le prendre auecque adreſſe,
Et vendre au pris d'vn muy de vin
Vne goute d'eau de Permeſſe.

Le Poëte le plus ſtudieux
A t'il le plus de recompence,
Et ſon ſçauoir luy vaut-il mieux,
Que ne te vaut ton ignorance.

Les vers que le Taſſe eſcriuoit,
Voloient par toutes les Prouinces,
Et tous les iours il receuoit
Lettres de Seigneurs & de Princes.

Enfin il fut comblé d'honneur;
Mais ſans le bien, que ſert la gloire?
Iamais ny Prince, ny Seigneur
Ne luy fit don d'vne eſcritoire.

Tu n'eſt pas en vain, comme luy,
Loüé iuſqu'aux terres eſtranges,
Et pour toy les Grands aujourd'huy,
Ioignent les preſens aux loüanges.

Donc, ô Menuiſier d'Apollon,
Coupe vn gros Laurier de Parnaſſe,
Afin d'en faire vn Violon
Pour leur ſonner tres-humble grace.

Les Muſes t'ayment cherement,
Et filleront leur treſſe blonde,
Pour monter ce docte inſtrument
Des plus belles cordes du monde.

A l'entour de toy danceront
Ces jeunes & ſçauantes filles,
Tes riuaux en arrageront,
Et ſe pendront à tes Cheuilles.

DE L'ESTOILLE.

AVANT

AVANT-PROPOS,
AV LECTEVR.

C'EST vne choſe auerée par l'experience de tous les ſiecles, que la Poëſie, quoy qu'elle ſe compte entre les Arts, neantmoins elle a cette condition particuliere par deſſus les autres, qu'elle ne ſ'apprend point, & que pour pretendre d'y eſtre Maiſtre, il ne ſuffit pas d'en ſçauoir les regles. De là les anciens nous ont dit, qu'on pouuoit faire des Orateurs, mais qu'il falloit naiſtre Poëte. Et de meſme ils ont touſiours crû que la Poëſie eſtoit diuine, & qu'il falloit qu'il y euſt quelque choſe qui paſſant la portée des hommes, ſe deuoit attribuer à l'inſpiration des Dieux. De façon que la choſe eſtant comme elle eſt, il n'eſt pas bien merueilleux que dans vne perſonne d'vne naiſsãce infortunée, ce feu diuin y faſſe éclater ſes rayons, & qu'il vienne illuminer vne matiere, qui pour eſtre meſpriſée de la Fortune,

le Ciel n'a pas voulu pour cela moins fauoriſer. Ainſi quand Maiſtre Adam, de quelque condition qu'ait eſté ſa naiſſance, ſ'eſt treuué auec la puiſſance & la diſpoſition naturelle qui rend les hommes Poëtes, il n'y a rien eu en cela qui ait eſté capable de dõner de l'admiration; mais bien que ſans l'aide de l'exercice, qui eſt abſolument neceſſaire pour mettre les puiſſances dans l'action, tout d'vn coup il ait fait paroiſtre des effets d'vne puiſſance qui deuoit toûjours demeurer enſeuelie à faute d'auoir eſté dans ſon temps miſe en acte, & deuëment exercée: Car ſi les choſes auſquelles la Nature nous a dõnné le plus de puiſſance, comme de marcher & de courre, demandent qu'on s'en aquiere l'abitude par des actions reïterées, ſans leſquelles elles s'aneantiſſent preſque entierement, que peut-on dire de celles qui n'eſtans point attachées par neceſſité à noſtre eſtre, ne ſe remarquent en quelques particuliers, que comme des productions plus égayées, où la Nature a voulu monſtrer, iuſqu'où elle pouuoit pouſſer ſes ouurages les plus acheuez. Certes il faut aduoüer que c'eſt pour ſes habitudes, qui ont tant d'extraordinaire, que l'exercice y eſt dauantage requis, il faut qu'il ſupplée à vne diſpoſition qui n'a pas tant de liaiſon auec noſtre nature, & qu'il fortifie par vne longue continuë, ce qui pour n'eſtre point de l'vſage de la vie, paroiſt en quelque façon eſtranger. Partant ce n'eſt pas vne petite merueille que

Maiſtre Adam eſtant né, & ayant paſſé le meilleur de ſon âge ſous cette dure neceſſité, qui abaiſſe ce qui eſt de plus releué dans le monde, il ait neantmoins ſurmonté. Et que nonobſtant qu'il fuſt accablé ſous la matiere, il ait pû de luy-meſme s'en démeſler. Au lieu de trauailler à polir ſon eſprit, & à perfectionner cette puiſſance ſi belle & ſi noble, il ne ſ'éuertuoit qu'à acquerir l'induſtrie d'ajuſter du aiſtre ou du cheſne, & ſa plus grande ſuffiſance ſe terminoit à connoiſtre lequel eſtoit le plus propre pour ſa beſongne. Eſtrange apprentiſſage, pour deuenir vn iour Maiſtre d'vn Art, qui ſe vante de ne tenir rien que des Dieux. Et cependant ſans tous les ſoins & les veilles neceſſaires pour rendre l'ame capable de déployer cette puiſſance plus qu'humaine, au contraire attaché à vn penible & vil meſtier, qui deuoit eſtoufer ce qu'il pouuoit auoir de plus noble, il fait paroiſtre à la veuë de tout le monde des ouurages auſſi accomplis, que s'il auoit paſſé par tous les degrez, par leſquels ont monté ceux qui ont acquis la gloire de bons Maiſtres. La diuerſité de ſes pieces eſt auſſi grande que ſ'il auoit employé toute ſa vie à cueillir les diuerſes fleurs des riuages de la Grece, & de l'ancienne & de la moderne Italie. Elles ſont auſſi pleines de feu & de luſtre, que celles que l'eſtude & la doctrine de ceux, qui ont acquis iuſqu'icy tant de reputation & de credit, a rendu ſi éclatantes. Ainſi on peut dire, qu'il ne c'eſt veu par

le passé rien de si illustre que nostre Poëte, dans lequel la Nature a voulu monstrer que veritablement elle est Maistresse de toutes choses, & que toute nostre laborieuse industrie, n'est qu'vne foible imitation de ce qu'elle peut tres-aisément : Il est en elle de faire tout à vn coup, ce que nous ne faisons que petit à petit, & auec peine. Et ie pense mesme, que sans brauer l'Escole des Stoïciens, on peut dire, que si elle vouloit, il ne luy cousteroit pas dauantage à faire le Sage, dont ils ont tant trauaillé à bastir la seule idée, qu'il luy a cousté à faire nostre Poëte. De son exẽple asseurons-nous que les siecles ne la vicilliſſent point, & qu'elle a autant de vigueur au nostre, qu'elle auoit dans ceux dont nous respectons la memoire. Et au lieu de nous plaindre du malheur de nostre temps, croyons que s'il est fertille en vices, il l'est aussi en vertu, & souuenons-nous, que de l'Egypte anciennement si renommée par son abondance de biens & de delices, se tiroient aussi les plus subtils poisons. Mais sans m'escarter dauantage, ie finiray, ayant voulu t'aduertir, que les ouurages que tu tiens en main, ont de leur naissance des conditions qui les doiuent releuer au delà de leur propre valeur.

DE S^t. LAVRENT.

TABLE

NOMS DES AVTHEVRS

DE L'APPROBATION DV PARNASSE.

PReface de Monsieur de Marolle Abbé de Villeloin.

Monsieur de S. Amant Epigrame, page 1.
De Bois Robert Epigrame, 2.
De Scudery Ode, 3.
Beys Stances, 6.
L'Abbé Scaron Ode, 9.
De Corneille Sonnet, 11.
Colletet Epigrame, 12.
De Bencerade Sonnet, 13.
D'Alibray Epigrame, 14.
De Gerard Epigrame, 15.
Ianuier Sonnet, 16.
Du mesme Epigrame, *la mesme.*
Du mesme Epigrame, 17.
Gillet Stances, 18.
Ragueneau Sonnet, 20.
Monglas Epigrame, 21.
F. Mathurin Sonnet, 22.
Sallart Sixain, 23.
Rampalle Stances, 24.
Dalibray Sonnet, 25.
Du mesme Epigrame, *la mesme.*
Du mesme Epigrame, 26.
De Reault Madrical, 27.
Maugiron Epigrame, 28.
Delisle Epigrame. 29.
Chevreau Stances, 32.
Maloisel Sonnet, 34.
Du Pelletier Elegie, 40.
De Vilennes Epigrame, 41.
De la Charnays Stances, 42.
Du Puis Epigrame, 51.
Desfontaine Stances, 52.
Du mesme, *la mesme.*
Du mesme Epigrame, 54.

Le Marquis D. B. de B. Stances, 55.
Sallart Stances, 56.
De Charpy Stances, 62.
P. Richer Epigrame, 64.
Triſtan Epigrame, 65.
Grenaille Epigrame, 66.
Le Cadet Rondeau, 67.
Beauſſonet Rondeau, 68.
Martial Epigrame, 69.
Quinet Epigrame, 70.
Du meſme Epigrame, 71.
Madrical Italien, 72.
Du meſme en Eſpagnol, 73.
La Poirée Epigrame, 76.
P Meſmyn Epigrame, 77.
Vieux Marché Epigrame, 78.
Daguerre Epigrame, 79.
St Malo Epigrame, 80.
Le M. Darimant, Epigrame, 81.
Dargis Sonnet, 82.
Mademoiſelle de Beaupré Epigrame, 83.
S. Germain Epigrame, 84.
Epigrame Grecque, 85.
Demezeray Epigrame latine, 86.
Deux autres Epigrame latine, 87.
B. dit la Miche Epigrame, 88.
Floridor Epigrame, 89.
Mademoiſelle Dorgemont Epigrame, 92.
Gombaut, *la meſme.*
Rotrou Epigrame, 92.
Mademoiſelle de Gournay Epigrame.
De Leſtoile Stances, 93.
Auant-propos de M. de S. Laurent.

TABLE
DES PIECES CONTENVËS
AVX CHEVILLES
DE MAISTRE ADAM,
Menuisier de Neuers.

EPISTRE à Madame la Princesse Marie pour auoir vn habit aux estrennes. *Page* 1.
Stãnces sur les veux de Madame la Princesse Anne. 10.
A vne vieille Dame qui pria Maistre Adam de luy faire des vers. 15.
A la mesme iouant à la Prime. 16.
Epigrame sur le portrait de Madame la Princesse Marie. 18.
Autres sur le mesme sujet. 19.
Epigrame au sieur de Marolle, pour auoir vn habit de dueil. 20.
Stances à Madame la Princesse Marie sur son parc. 21.
Stances à Madame la Princesse Anne, representant vne Bouquetiere à vn Balet. 27.
A Madame la Princesse Marie contre son coiffeur, nommé Champagne. 31.
Epitaphe pour vn Beneficier qui fut tué à la guerre. 33.
Stances à Madame la Princesse Marie comme elle estoit aux eaux de Pougues. 34.
Epigrame à Madame la Princesse Anne. 38.
Stances sur le portrait de Madame la Princesse Marie. 39.
Consolation à vne Dame sur la mort d'vne Biche. 42.
Requeste de Lutempicanor Menuisier de la Princesse Roxelane. 47.

Epigrame pour vn portrait offert à vne Dame. 149.
A vne belle Dame ſur la mort de ſon Pere. 150.
Vn Gaſcon prie l'Autheur de luy faire vn Rondeau contre vn Riual. 150.
Reſponſe de l'Autheur à vn meſchant Eſcriuain qui luy enuoya vne Epigrame. 152.
Remerciement de l'Autheur à vn Chanoine de Neuers qui luy enuoya de ſon vin. 152.
Stance à Monſieur Courrade Medecin, ſur ſon Liure de l'Hidre Feminine. 153.
Chanſon à boire. 155.
Reſponſe à la Chanſon de l'Autheur par Monſieur de Maugiron. 157.
Quadrain contre vn auaricieux. 157.
Sonnet contre vn fou amoureux. 158.
Sonnet à Clorinde ſur l'inconſtance de ſon Amant. 159.
Sonnet à vn Riual. 160.
Elegie pour G.A.C.O.B.I.A.L. 161.
Sonnet. 165.
Autre. 166.
Autre ſur vne abſence pour Monſieur le Comte de A.P. 167.
Sonnet ſur la mort de Louis XIII. 168.
Stance ſur le cercueil du Roy Louis XIII. qui eſt à S. Denys. 169.
Sonnet proſopopée fait apres la mort de Monſeigneur le Cardinal. 173.
Sonnet ſur la maladie de Monſieur de Langeron. 174.
Epiſtre à Monſieur des Noyers, Secretaire de Madame la Princeſſe Marie. 175.
Stances ſur la naiſſance du Roy Louis XIIII. 188.
Ode à Monſeigneur le Cardinal Mazarin. 194.
Stances commencées pour Monſeigneur le Cardinal de Richelieu deux iours auparauant ſa mort ſur la maladie de ſon bras. 205.
Elegie à ſon Alteſſe Royale. 206.
Sonnet à Monſeigneur le Chancelier. 212.
Sonnet ſur le Chaſteau de Neuers. 213.
Stances ſur ce qu'vn homme de condition dit à l'Autheur qu'il mour-

roit dans huict iours. 214.
Sonnet à Monſieur du Puy Medecin du Roy & de Madame la Princeſſe Anne. 217.
Vne belle Dame prie l'Autheur de luy faire des vers ſur ſa beauté. 218.
Sonnet ſur ce qu'vn nommé Deſchamps apporta des vers Latins à Monſieur de Langeron pour eſtrennes. 219.
Sonnet à vn Seigneur qui demanda des vers à l'Autheur deuant Monſeigneur le Cardinal de Richelieu. 220.
Epitaphe pour Monſieur Paullet Chanoine de S. Cire de Neuers. 221.
Epitaphe de Madame Claude de Saulx de Tauane. 225.
Reſponſe à vne lettre que Monſieur le Comte de Langeron eſcriuit à l'Autheur. 229.
Imprecation de Lutempicanor contre Luſtubron. 238.
Epigrame pour deux bouteilles de vin. 242.
Rondeau. 245.
Sonnet à Madame la Princeſſe Anne le iour des eſtrennes. 246.
Stances & Reſponſe à vn Grand qui ſolicite l'Autheur d'aller à la Cour. 247.
Stances contre vne vieille Dame. 251.
Caprice contre les Muſes. 253.
Caprice ſur ce que Monſieur le Baron de la Hunaudaye logea Maiſtre Adam chez luy. 255.
Chanſon. 257.
Sonnet à Madame la Princeſſe Marie. 258.
Elegie à Madame la Princeſſe Marie, ſur ce qu'elle diſt à Maiſtre Adam qu'il ne faiſoit plus de vers. 259.
Elegie à Monſieur de B. 265.
Epiſtre de l'Autheur à vn ſien amy qui luy conſeilloit de ne plus faire de Vers, & de ne point abandonner l'vſage de Rabot. 270.
Stances à Madame la Princeſſe Marie ſur les Eaux de Pougue. 274.
Epiſtre à vn Preſident. 278.
Sonnet à ſon Alteſſe Royale eſtant aux Eaux de Bourbon. 286.
Epitaphe ſur le Tombeau de Monſieur Boulacre. 281.
Epiſtre à Monſieur Gerard. 285.
Sonnet à Monſieur de Beauſonnet ſur la Naiſſance de Monſeigneur

Stances à Monſeigneur le Cardinal de Richelieu, dont il donna penſion à Maiſtre Adam. 57.
Rondeau ſur le nom de Richelieu. 61.
Sonnet à Monſieur le Mareſchal de la Meilleraye. 62.
Tombeau du Duc de VVimar. 63.
Sonnet acroſtiche ſur le nom d'Armant de Richelieu. 64.
Epigrame à Monſieur l'Abbé de Boiſrober. 65.
Stances ſur vne main. 66.
Epiſtre à vn fol amoureux. 69.
Stances à vn Seigneur qui blaſmoit le cabaret. 72.
Stances pour vn Seigneur peu liberal. 74.
Epiſtre à Damon pour l'inciter aux plaiſirs de la campagne. 77.
Stances pour excuſe à vne grande Dame qui demandoit des vers. 81.
Plainte de l'Autheur ſur le Tombeau de ſa mere, 83.
Autre plainte ſur le meſme ſujet. 86.
Sonnet à Monſieur le Comte D. A. P. 89.
Autre Sonnet pour vn autre Seigneur. 90.
Eſtrenes à vn Seigneur amoureux. 91.
Epigrame à Monſieur des Noyers. 94.
Sonnet à vn Riual. 95.
Sonnet pour le Reuerand Pere le Moyne ſur la gueriſon du Roy. 96.
Stances à Monſieur de Monteclair. 97.
Au meſme ſur du vin que luy enuoyoit l'Autheur. 99.
Sonnet pour vn inconſtant. 100.
Anagrame ſur le nom de Monſieur l'Abbé de S. Martin de Neuers. 101.
Epigrame pour Eſtrene au parrin du Fils de l'Autheur. 102.
Epigrame miſe ſur les Heures d'vne belle Dame. 103.
Epigrame à Monſieur le Surintendant. 104.
Epigrame ſur la mort d'Alcandre 105.
Reſponſe à vn Rondeau de Monſieur Beauſſonnet par vn autre Rondeau. 106.
Sonnet à Monſeigneur le Duc d'Anguien. 107.

Reſponſe à la lettre d'vn Seigneur. 108.
Epigrame à vn amy qui demandoit le portrait de l'Autheur. 109.
Epigrame à Monſieur le Baron de Canillac. 110.
Rondeau pour guerir de la Siatique. 111.
Rondeau à vne Dame pour auoir du vin. 112.
Ode à Monſeigneur le Cardinal Duc de Richelieu. 113.
Epiſtre que l'Autheur eſcrit à Daphenis pour ſe faire payer de ſa penſion. 121.
Sonnet contre le portier d'vne grande Dame. 132.
A Monſeigneur Mollé, premier Preſident. 133.
Sonnet à Madame la P. A. 134.
Epigrame ſur les Oeuures de Monſieur du Vair. 135.
Autre Epigrame à Monſieur de Monmor. 135.
Epigrame pour vne Dame que l'on diſoit qui ſe fardoit. 136
Autre pour vn Magiſtrat. 136.
Autre à Monſieur le Comte Darpajon, par laquelle l'Autheur luy demande ſa penſion. 137.
Autre pour Monſieur de Langeron repreſentant l'Europe au Ballet de Madamoiſelle. 137.
Autre pour le meſme, repreſentant l'air au meſme Ballet. 138.
Autre pour Monſieur le Comte de Brion. 138.
Autre d'vn Bouquet que l'Autheur enuoya à vne Dame. 139.
L'Autheur enuoye ſon fils aux Eſtrenes vers Madame la Princeſſe Anne, ayant des ſabots aux pieds. 140.
Stances ſur vne diſgrace arriuée à l'Autheur. 141.
Epigrame à Monſieur de la Vigne Apotiquaire de Madame la Princeſſe Marie, ſur ce qu'il a guery l'Autheur d'vne maladie. 142.
Stances ſur du vin qu'il enuoya querir chez de ſes amis. 143.
Rondeau ſur les amours de Diane & d'Emdimion. 144.
Remerciment à Madame la Princeſſe Marie d'vn eſtuy qu'elle achepta à l'Autheur à la Foire S. Germain. 145.
Epigrame à vn Poëte qui cenſuroit les vers de l'Autheur. 146.
Rondeau ſur vn habit que Monſieur le Comte Darpajon donna à l'Autheur. 147.
Epigrame ſur la mort de Monſeigneur le Cardinal. 148.

le Dauphin, & ſur la ſaincte Ampoule. 288.
Sonnet Acroſtiche à Monſieur de Marolle Abbé de Villeloin. 289.
A vne grãde Dame pour vn plancher que l'Auteur luy auoit fait. 290.
Epigrame à vn Comte qui auoit promis recompenſe à l'Auteur pour les Vers d'vn Balet. 293
Conſeil à vn certain Vicomte amoureux d'vne grande Dame, Elegie. 294.
Epigrame contre vn Peintre. 297.
Chanſon Bachique. 298.
Autre. 301.
Vers pour vn Balet aux dances. 302.
Autre. 303.
Autre. 304.
Autre. 305.
Autre. 306.
Autre. 307.
Autre. 308.
Epiſtre à Monſieur Ianuier.
Epigrame à Monſeigneur le Cardinal Mazarin ſur la mort de Madame ſa Mere. 315.

Fin de la Table des Cheuilles de M. Adam Menuiſier de Neuers.

Fautes ſurcuenuës en l'Impreſſion.

PAge 14. ligne 1. *liſez* imperieux, *pour* imperieurs: p. 15. l. 10. *liſez* de fer *pour* du fer p. 50. l. 6. *liſez* Suiſſe *pour* Eſleus: p. 128 l. 16. *liſez* Chantre *pour* Preſtre: p. 141. l. 19. *liſez* Parnaſſe *pour* Pernaſſe: p. 152. l. 13. *liſez* du Prioré Dinfit *pour* le Prince d'infinit: p. 180. l. 7. *liſez* l'on ne verra, *pour* l'on reuerera: p. 187. l. 6 *liſez* qui puiſſe, *pour* qu'il puiſſe. p. 19. l. 1. *liſez* Chants *pour* champs: p. 22. l. 13. *liſez* en mettant *pour* en maintenant: p. 236. l. 1 *liſez* L'eſpargne: p. 150. l. 1. *liſez*: reuolutions *pour* reuolations: p. 252 l 7. *liſez* en vn mot *pour* & vn mot: p. 253. l. 18. *liſez*. vous ne rompiſte, *pour* vous me: p. 256. l. 17. *liſez* rien m'importune, *pour* m'importune: p. 262. l. 16. *liſez* ineuitable: p. 285. l. 11. *liſez* en ce lieu *pour* & ce lieu: p. 288. l. 2. *liſez* Argoniſte *pour* Argauniſte.

LES

CHEVILLES DV MENVISIER DE NEVERS.

EPISTRE.

Madame la Princesse Marie estant à Neuers l'année mil six cens trente-cinq, Maistre Adam le Menuisier luy demandant vn habit aux Estrennes, luy escriuit cette Epistre.

DANS cette importune saison
Que chacun garde la maison,
Que sans vos atrais la Nature
Ne paroistroit qu'en sa peinture;

Que les Iardins ſont deſolez
De voir leurs parterres gelez,
Et que leurs fleurs n'ont point d'vſage
Si ce n'eſt ſur voſtre viſage;
Que d'vn changement ſans pareil
L'Hiuer a chaſſé le Soleil;
Qu'il a meſme ce priuilege
De faire le iour de la neige;
Que les oyſeaux n'ont plus de chants,
Et que les plus fertiles champs
Sont ſteriles comme des marbres;
Que les buiſſons & que les arbres,
Paroiſſent moins beaux & moins verds,
Qu'ils n'eſtoient lors que l'Vniuers
Apres la vengeance des crimes
Vit des tombeaux deſſus leurs cimes,
Quand vn Deluge en ces deberts
Leur fit des branches de corps morts:
Que tous les fleuues ſont de roche,
Que le moindre tourneur de broche
Eſt plus heureux cent mille fois
Que ces Heros, qui pour les Rois
Sont maintenant dans vne plaine
A s'échauffer de leur haleine.
Bref que dans ce dereglement
Chacun cherit cét Element,

De qui la flâme vagabonde
Doit faire le tombeau du monde.
PRINCESSE, l'vnique ornement
De ce que l'œil du firmament
Voit de plus beau deſſus la terre,
Faut-il que cette injuſte Guerre
De l'inſolence des frimas,
Me morfonde dans ſon amas,
Et que ie face penitence
Par faute de voſtre aſſiſtance;
L'ardeur qui boüillonne en mon ſein
M'inuite a ce fameux deſſein
De peindre au front de la Memoire
Le Saint portrait de voſtre Gloire.
Mais lors que ie penſe couler
Sur ce grand ſujet de parler,
Quelque lumiere qui m'enflame,
Ie perds le mouuement de l'ame
Aupres d'vn miſerable feu
Qui paroiſt & luit auſſi peu
Que l'œil d'vne vieille ridée
Dont la mort déteſte l'idée;
Si ie mets la plume à la main
Le froid ride mon parchemin,
Et mon ancre montre à ma Muſe
Qu'elle a veu le chef de Meduſe;

Ie ne trouue dans ma maiſon
Rien qui ſerue à cette ſaiſon.
Si ie deualle dans ma caue,
Ie n'y trouue que de la baue
Qui moiſit deſſus vn poinſſon,
De qui le lamentable ſon
*Lors que ie le touche me bleſſe**
Comme vn tambour, cette Nobleſſe
Dont la pluſpart auec effroy,
A ſans congé quitté le Roy.
Si dedans mon grenier ie monte,
Vn chat me fait rougir de honte,
Qui trouue de bon heur comblé,
Plus de rats que de grains de blé;
Si bien qu'en ce ſenſible outrage,
Ie n'ay ny vigueur ny courage,
De voir que mes prouiſions,
Ne ſont que dans des viſions,
Que ie rencontre dans le ſomme
Lors que le ſommeil nous aſſomme:
Ie ſuis vn Creſus en reſuant;
Mais le matin en me leuant
Ce qui met mon ame à la geſne,
C'eſt que ie ſuis vn Diogene,
Mes habits vſez & mal faits
Comme ceux d'vn vieux portefaits,

* Nobles qui s'en venoient de l'arriereban ſans dire adieu.

Ne ſçauroient plus faire merueilles
Qu'à faire peur à des Corneilles;
Si bien qu'en les voulant vêtir,
On me prendroit pour vn Martyr,
Ou pour vn qui ſe deſeſpere
Prenant vn habit de galere.
Si ie penſe prendre vn manteau,
Ie n'en trouue point de plus beau
Qu'vn qui dés la premiere année
Sert de manteau de cheminée,
Où le temps auide & goulu
A tant puiſé de vermoulu,
Qu'il a des antres ſans pouſſiere
Qui cacheroient vne Sorciere.
Ainſi tout pauure & mal vêtu
Ie dis parlant à la Vertu,
Ce que Brutus brauant l'Enuie
Luy dit à la fin de ſa vie,
Qu'elle eſtoit ſeulement de nom;
Que ce chimerique renom
Deſſus qui ſa gloire ſe fonde,
Ne peut rien aux choſes du monde.
C'eſt la Fortune qui regit,
Et qui ſi puiſſamment agit,
Qu'au moindre reuers qu'elle donne
Elle diſſipe vne Couronne.

C'eſt ſon caprice qui peut tout,
Et qui de l'vn à l'autre bout
Se traiſnant deſſus vne roüe,
Peut former vn Sceptre de boüe;
Faiſant, inconſtante qu'elle eſt,
Des Deſtins tout ce qu'il luy plaiſt.
Or moy qui n'ay point de querelle
Que lors qu'il faut parler à elle,
Pour faire ceſſer ſon courroux
Il faut que ie m'adreſſe à vous.
Pour vous ſon amitié ſoûpire,
Et vous faites dans ſon Empire
Auecque mille attraits vainqueurs,
Ce que voſtre œil fait ſur les cœurs.
Le iour que le Ciel vous fit naiſtre
Pour nous faire icy bas paraiſtre
La merueille de ſes treſors
Dans la beauté de voſtre corps;
D'vne merueilleuſe aduanture,
Fortune, Amour, & la Nature,
Se trouuerent dans le ſejour
Où le Ciel vous verſa le iour,
Où par vn celeſte aduantage
Leurs dons vous vinrent en partage;
La Nature premierement
Pour faire vn embelliſſement

Au delà de toutes les choſes,
Prit au Printemps toutes les roſes,
Tous les œillets & tous les lys
Dont les jardins ſont embellis;
Puis imitant dans ce meſlange
Dieu, quand il fit le premier Ange,
En moins d'vn moment elle eut peint
Les merueilles de voſtre teint,
Pour faire vos yeux qu'on adore
Bien mieux que les yeux de l'Aurore.
Elle inuenta plus d'apareil
Que lors qu'elle fit le Soleil;
Et puis vous ayant fait ſi belle,
Elle alla rompre ſon modelle,
Toute orgueilleuſe d'auoir fait
Les traits d'vn œuure ſi parfait.
Amour qui parmy ſes merueilles
Ne contentoit que ces oreilles,
Rompit les nœuds de ſon bandeau
Pour voir vn miracle ſi beau,
Et d'abord qu'il vous eût connuë
Il ſe jetta dans voſtre veuë,
Où depuis il bleſſe les cœurs
Des plus indomptables vainqueurs:
Ce fut dans cette heure opportune
Que ſans eſpargner la Fortune,

Il la bleſſa d'vn trait ſi doux,
Qu'elle bruſle d'amour pour vous.
Lors cette ingrate à moy farouche,
Vous baiſant mille fois la bouche
Comme à ſon vnique ſoucy,
Sa parole vous dit ainſi;
Adorable & Belle Princeſſe,
Que la Terre aura pour Maiſtreſſe,
A qui les Dieux & les Mortels
Doiuent eriger des Autels,
Sçache que ce que ie ſçay faire
N'eſt rien que pour te ſatisfaire,
Et que tous tes Predeceſſeurs
N'ont pas eu toutes mes douceurs:
Ie ſçay bien que leur gloire eſt peinte
Sur le Mont de la Terre Sainte,
Et qu'ils ont foulé le Turban
Deſſous les Palmiers du Liban:
I'ay fait naiſtre leur deſtinée
Vne heure apres que ie fus née;
I'ay veu leurs belliqueux exploits
A la Terre impoſer des Loix,
Et ſi dans leur Pompe Royale
Ie n'ay rien trouué qui t'eſgale.
Sçache que ie veux deſormais
Que ta Grandeur dure à iamais;

Et qu'il ſe trouue dans ta race
Vne ſi belliqueuſe trace,
Que l'Hiſtoire qui chantera
Les merueilles qu'elle ſera,
Metite pour détruire Alexandre
Sa memoire dedans ſa cendre,
Et ruine ce que les Ceſars
Ont acquis dans les champs de Mars.
Elle euſt continué ſon dire
Quand elle ſe print à vous rire,
Voyant que pour plaire à ces vœux
Voſtre main luy prit les cheueux.
Depuis elle vous accompagne
Comme ſon vnique compagne,
Et ſuit l'ordre de vos accords
Mieux que l'ombre ne ſuit le corps.
C'eſt pourquoy ie vous importune
De commander à la Fortune
Qu'elle me donne ſeulement
Quelque meſchant habillement.

STANCES
SVR LES YEVX
DE MADAME
LA PRINCESSE ANNE.

IE ne t'inuoque plus lumineuſe puiſſance,
Dont la courſe embellit la Nature & les
Cieux,
Soleil, dont la vertu m'inſpira la Science
Qui m'aprend à parler le langage des Dieux;
Demeure ſi tu veux à iamais dedans l'onde,
Les yeux d'Amarillis, les plus beaux yeux du monde,
Vont paroiſſant aux miens ſi brillans & ſi beaux,
Que pour les bien vanter à ta honte on peut dire,
Que deſſus tes rayons ils ont le meſme empire,
Que celuy que tu tiens ſur les autres flambeaux.

Depuis que le Chaos enfanta ta lumiere,
Pour montrer aux viuans ces miracles diuers,
Iusques à maintenant, que suiuant ta carriere
Tu fais obliquement le tour de l'Vniuers
Dans ta course, où Dieu mesme admirãt ses merueilles
Compasse les saisons par l'ordre de tes veilles.
Bel Astre, qu'as-tu veu qui se puisse égaler
Au sujet que ie tiens du tout incomparable,
Et n'accorde-tu pas, que tu n'as rien d'aimable
Au pris de ces Soleils dont ie t'ose parler.

Quand le calme a vaincu la force de l'orage,
Que les flots de la mer ont cessé leur courroux
Ayant veu ces beaux yeux, peux-tu voir ton visage
Dans ce miroir flotant & n'estre point jaloux.
Cét émail animé dont tu fais la peinture,
Ces fleurs dont ton Amour Caresse la Nature
Pense-tu que ce soit vn Miracle important
Pour le faire estimer vnique dans la Gloire,
Et que dans lépaisseur d'vne nuit la plus noire
Les yeux d'Amarillis n'en puissent faire autant.

Leur puiſſance occupée à de plus grandes choſes
N'aſpire qu'à gaigner la liberté des Rois,
Et tandis que tu fais la naiſſance des roſes
Elle imprime en leurs cœurs l'empire de ces lois.
Encore cét émail que tu nous fait paraiſtre
Dans quelque vif eſclat que tu le face n'aiſtre,
Ce qu'il eſt au matin le ſoir il ne l'eſt pas,
Sa naiſſance & ſa mort deriuent de ta flâme.
Mais l'Amour que ces yeux ont graué dans vne ame
Plus le temps le pourſuit moins il craint le treſpas.

Ne m'accorde tu pas que leur flâme inuincible
Augmante de l'amour les orgueilleux atrais,
Et qu'à moins que d'auoir la Nature inſenſible,
On ne peut eſuiter la force de leurs trais;
Qu'vn ſeul de leurs regards a le pouuoir de rendre
Vn Amant tout en feu, vn autre tout en cendre,
Et qu'auſſi toſt qu'Amour euſt ce contentement
D'eſleuer ces Autels & ſon Trône en leur veuë.
Leur feu comme le tien, quand il fend vne nuë
Diſſipa le bandeau de ſon aueuglement.

Dans ces globes de feu leurs puiſſances ſupreſmes,
Donnent des paſſions aux moins ſenſibles cœurs:
Mais ces moindres butins ce ſont des Diadeſmes,
Dont la perte plaiſt mieux aux vaincus qu'aux vain-
Là d'vne majeſté que nulle autre n'eſgale, (queurs.
Par des coups plus certains que le dard de Cephale,
Il preſide au deſſus des volontez du ſort;
Et quiconque a l'honneur de plaire à ſon enuie,
Peſte contre le Ciel de n'auoir qu'vne vie,
Pour ſe voir obligé de n'auoir qu'vne mort.

Ce perfide element dont la fureur extreſme
Doit vn iour deuorer la Nature & le Temps;
Ce feu dont les deſirs ne ſeront point contens
Que ſon auidité ne l'ait détruit luy-meſme.
O beaux yeux, ſi la flâme eſtoit eſgale à vous,
Lors que tout l'Vniuers tombant ſous ſon courroux,
Par vn ordre fatal verra ſa gloire eſteinte,
Quoy que ſa cruauté face horreur au treſpas,
N'en deſplaiſe au diſcours de l'Eſcriture Sainte,
Ie dirois mal-heureux qui ne le verroit pas.

Imperieurs regards, dont tes douces atteintes
Immollent à leurs feux les plus grands Conquerans ;
Et qui de tous les cœurs dont vous tirez des plaintes,
Vous n'oſtes appellez qu'adorables tyrans.
Aſtres qui poſſedez ces ſplendeurs immortelles,
Qui font Amarillis la merueille des belles,
Que mon eſprit ſeroit amplement ſatisfait
S'il auoit en ces vers la force aſſez puiſſante
D'ébaucher ſeulement la peinture parlante
Des grandes libertez dont vous étes l'effet,

Quelque part où tu ſois, adorable Genie,
Qui de ces yeux diuins te ſentis enflamer,
Et qui dans les tranſports d'vne amour infinie,
Brulles inceſſamment, & ne peux conſommer,
Ie te donne ces vers pour ſoulager tes peines
Contre les durs aſſauts des forces inhumaines,
Qui dans tes paſſions te liurent tant de mal,
T'aſſeurant que l'Hymen changeant ton aduanture,
Te doit faire bien toſt apres cette peinture
Poſſeder les atrais de ſon original.

A VNE VIEILLE DAME RIDEE qui se fardoit, qui estant venuë voir Madame la Princesse Marie, pria Maistre Adam de luy faire des vers.

MAdame, c'est en vain que vostre ame s'employe
A chercher dans le fard quelque chose de doux,
Les Amans ont horreur d'vne pareille proye,
Et la mort seulement doit soûpirer pour vous.

C'est en vain que le plastre aplique son vsage
A polir vostre front couuert de plis diuers,
Et i'enrage de voir dessus vostre visage
Les mouſches dérober la pâture des vers.

Il est vray qu'autrefois vous fûtes sans pareille;
Mais vostre siecle d'or n'est plus rien que du fer,
Et dans ce changement ce n'est pas de vermeille,
Dieu fit bien autrefois d'vn Ange, Lucifer.

A la meſme joüant à la Prime.

Fantoſme d'oſſemens, viſage de Meduſe,
Vieille dont chaque œillade eſt mere d'vn rocher,
C'eſt en vain que tu viens importuner ma Muſe,
Elle a comme la mort horreur de t'aprocher.

Ma Princeſſe eſt l'objet qu'vnique ie contemple,
C'eſt de ces yeux diuins que ie cherche l'accueil,
Car c'eſt dans leurs regards qu'Amour eſt dans ſon Temple,
Ainſi que dans les tiens la mort dans vn cercueil.

Crois-tu que ie reſſemble au Peintre Michel-ange,
Alors que ta carcaſſe hideuſe me ſemont,
Que du meſme pinceau dont ie figure vn Ange,
Ie l'aille prophaner à dépeindre vn Demont.

Tout

Tout le bien que ſçauroit te deſirer ma rime,
Afin que deſormais tu ne la cherches plus,
C'eſt que tu puiſſe prendre en joüant à la Prime,
Sur tous les aſſiſtans, le plus excellent flus.

Mais vieille, que ce ſoit vn ſi grand flus de ventre,
Que ceux qui ſentiront ton naturel infect,
Crient à haute voix, dites que le Suiſſe entre
Pour trainer cette infame au centre d'vn retrait.

EPIGRAMME

Pour mettre ſous le Portrait DE MADAME LA PRINCESSE MARIE.

VN fameux Artiſan d'vn labeur ſans pareil,
Montre dans ce portrait l'abregé des merueilles:
Mais quelque grand effet qui ſoit né de ſes veilles,
Il n'a fait qu'vn rayon penſant faire vn Soleil:
Ce n'eſt pas qu'en ſon Art il n'aiſt ſuiuy la regle;
Et ſon trauail ſeroit dans vn point glorieux,
Si ſon deſir hautain prenant le vol d'vn Aigle,
Pour voir dans ſon objet, il en euſt pris les yeux.

Autre pour le meſme Sujet.

L'Incomparable objet qui brille en ce pourtrait
Où la Gloire & l'Amour font dedans chaque trait
Eſclater leurs grandeurs dans des thrônes de flames,
Paroiſt ſi charitable en cauſant les douleurs,
Que pour vaincre l'ardeur dont il bruſle les ames,
Il donne en meſme temps & la flame & les pleurs.

Autre ſur le meſme Sujet.

DE toutes les Beautez dont la terre ſe pare,
L'on voit dans ce Pourtrait ce qu'elle a de plus
Et bien que ſon éclat faſſe naiſtre vn tombeau, [*beau,*
Qui rende chaque Amant compagnon d'vn Icare,
Ie conclus toutefois qu'aupres de ces apas
Les rigueurs de la mort ſont des traits de delices,
Puis que par vn ſeul coup elle éuite cent ſuplices
Que l'on pourroit ſoufrir en ne la voyant pas.

Apres la mort de Monſieur de Mantouë, Maiſtre Adam fit cét Epigramme à Monſieur de Marolles Abbé de Ville-loing, pour luy obtenir vn habit de dueil de Madame la Princeſſe Marie.

DE Marolles, dis à Madame
Que ie ſuis preſque au deſeſpoir,
De porter vn dueil dedans l'ame,
Que mon corps ne peut faire voir;
Qu'en cette incomparable perte,
Que cette Princeſſe a ſoufferte,
I'enrage contre le treſpas,
Et qu'en l'ennuy qui me deuore
Si Nature m'auoit fait More,
Ie ne l'importunerois pas.

MADAME LA PRINCESSE MARIE

S'ALLANT PROMENER DANS VN Parc qu'elle a proche Neuers, dans la saison printaniere, Maistre Adam luy fit ces vers.

BEau Parc, où la Nature admire son ouurage,
Où le Printẽps renaist en mille endroits diuers,
Où les moindres objets representent l'image
De ce beau iour qu'on vit paraistre au premier âge,
Quand Dieu fit d'vn neant le rond de l'Vniuers.

En fin c'est aujourd'huy que ta beauté surmonte,
Ce qu'on voit de plus beau sous l'empire des Cieux,
Que tous ces beaux vergers que l'Histoire nous conte,
Où le Berger Adon caressoit Amatonte,
Ne sont que des deserts à l'esgard de tes lieux,

Mais ſur tout ce qui fait ta gloire incompárable,
Et qui rend icy bas ton renom ſans pareil,
C'eſt d'eſtre viſité de l'œil le plus aimable,
De l'objet le plus digne, & le plus adorable,
Qui iamais ait terny la clarté du Soleil.

Cette grande Princeſſe auſſi Belle que Sage,
Cette Reyne des cœurs, dont la puiſſance luit
Sur les autres Beautez, auec plus dauantage
Que ce fameux flambeau qui ſe leue du Tage
Ne luit à ſon reſueil ſur les feux de la nuit.

Si toſt que ſon retour eut chaſſé les encombres
Que tes feüillages verds reuirent ſes appas,
Eſt-il pas vray qu'on vit tes cabinets moins ſombres,
Qu'à l'aſpect de ſes yeux tu retiras tes ombres
Pour admirer les fleurs qui naiſſoient ſous ſes pas.

Les ſerpens auſſi toſt delaiſſerent tes herbes,
Flore fit à l'inſtant naiſtre tant de couleurs,
Que l'Eſté n'a iamais tant amaſſé de gerbes,
Comme l'on vit alors tes parterres ſuperbes
Remplis diuerſement de la beauté des fleurs.

Mais quelque vif eſmail que ton ſein ait de rare,
Fuſt-il en ſon eſclat plus beau que les habits,
Que l'Aurore au matin à ſon leuer prepare,
Quand pour voir ſon Chaſſeur, Amour veut qu'elle pare
De perles ſa perruque, & ſon corps de rubis.

Meſme euſſes-tu parmi tant de beautez écloſes,
Les Aſtres dont les Dieux, ont les Cieux embellis;
Tu n'aurois point encor de ſi diuines choſes,
Que ſon teint qui de honte a fait rougir les roſes,
Et qui de jalouſie a fait blanchir les Lys.

Tu vois tous les matins cette Beauté parfaite
Chercher dedans ton bois l'antre plus obſcurcy,
Et comme vne Diane y faiſant ſa retraite,
Rappellant à ſes yeux ton ancienne defaite,
Regardant tes rameaux, ſemble parler ainſy:

Beaux arbres, qui malgré la ſuperbe inſolence
De ce monſtre qui fut la pâture aux corbeaux,
N'eſtes pas moins touſus que quand ſa violence
Obligeoit la coignée à troubler le ſilence,
Au bruit qu'elle faiſoit en coupant vos rameaux.

Il fut coupé au tẽps que le Marquis d'Ancre fit changer Nerons.

Ie veux que pour iamais voſtre beauté vous dure,
Que vous ne ſoyez point ſujets au changement,
Qu'vn rigoureux Hyuer cauſe par ſa froidure;
Et que vous ne quittiez iamais voſtre verdure,
Que par le coup fatal du feu du Iugement.

Que

Que vous portiez vn iour vos orgueilleuſes teſtes,
Iuſques aupres du ſejour où les Aſtres ſont nez,
Et que les Roſignols qui ſeront ſur vos faiſtes,
Diſſipent de leur bruit les foudres & tempeſtes,
Qui voudroient offenſer vos beaux fronts couronnez.

De ſemblables diſcours cette Nymphe diuine,
En murmurant tout bas ſemble te reuerer,
Quand parmy tes rameaux Zephire qui chemine,
Te pouſſe doucement, & fait que tu t'incline,
De ſorte qu'on voit bien que tu veux l'adorer.

Le Roſignol rauy de voir tant de merueilles,
Tire de ſon goſier vne telle douceur,
Vn air qui ſçait ſi bien enchanter les oreilles,
Qu'on voit bien qu'il n'a plus de memoire en ſes veilles,
De l'affront que luy fit le mary de ſa ſœur.

Bref parmy tant d'apas dont ton Sejour abonde,
Où cette autre Diane erige des Autels,
Ie doute en admirant ta Gloire ſans ſeconde,
Sçauoir ſi tu n'es point ce Paradis du monde,
Où le premier viuant damna tous les mortels.

C'eſt ainſi que parloit dans ce lieu ſolitaire,
Sous vn arbre où iamais ne parut le Soleil;
Adam qui fut contraint à la fin de ſe taire,
Par le rauiſſement d'vn ſi digne myſtere,
Et par la peſanteur des pauots du ſommeil.

VERS POVR MADAME

LA PRINCESSE ANNE

REPRESENTANT

vne Bouquetiere à vn Ballet.

STANCES.

IE ſuis de la Nature, vn ſi parfait ouurage,
Que les fleurs de mon ſein captiueroient les Dieux,
Et la France a des Lys, qui ne vallent pas mieux
Que ceux de mon viſage.

Ie n'inuoque iamais l'Aurore ny ſes charmes,
Pour rendre à mes jardins leurs odorans apas;
Les fleurs en ma faueur y naiſſent ſous mes pas,
Mieux que deſſous ſes larmes.

Ils ont eu de tout temps ce puiſſant priuilege
D'empeſcher à l'Hyuer ſon rigoureux deſſein,
On n'y void nuls frimas, ſi ce n'eſt que mon ſein
Y montre de la neige.

Vn aymable Printemps s'y fait touſiours connestre,
Que ſi quelques rigueurs choquoient ſon apareil,
Vn ſeul de mes regards, bien mieux que le Soleil,
Les feroit diſparaiſtre.

Le ſilence eſt ſi doux en cét heureux domaine,
Que meſme on n'y ſent point l'haleine des Zephirs,
Si ce n'eſt quand Amour du vent de ſes ſoûpirs
M'accuſe de ſa peine.

Souuent ie l'apperçoy plein de traits & de flames,
Immolant à mes pieds ſa puiſſance & ſes vœux,
Implorer à genoux quelqu'vn de mes cheueux,
Pour enchaiſner les ames.

Ie ris quand ie le vois tout rougiſſant de honte,
S'eſcrier, Grands effets qu'eſtes vous deuenus,
Quand pour vn Adonis, ie flechiſſois Venus
Aux jardins d'Amatonte?

Parmy l'enchantement de ſes amorces fines,
Tout ce que ma bonté peut donner à ſes pleurs,
C'eſt que lors que mes mains ont cueilly mille fleurs,
Il en a les eſpines.

Encore eſt-ce beaucoup contenter ſon enuie,
C'eſt luy donner des trais dont il peut tout bleſſer;
Car de ſes eſguillons il pourroit offenſer
La plus heureuſe vie.

Peut eſtre qu'à l'inſtant ce Demon tout ſuperbe,
Pour faire à mon deſceu quelques nouueaux aqueſts,
Eſt dedans mon panier caché ſous mes bouquets,
Comme vn Serpent ſous l'herbe.

Ie ſuis l'vnique objet où ſe Tyran s'amuſe,
Il me ſuit tellement aux Champs & dans la Cour,
Que ſans ſçauoir que c'eſt de donner de l'Amour,
Vn chacun m'en acuſe.

MADAME LA PRINCESSE MARIE

ESTANT ALLEE A PARIS, Maistre Adam la fut voir, & tout estonné de voir vn Coiffeur nommé Champagne, qui luy agensoit ses cheueux, luy fit ces vers.

LA Beauté qui vous accompagne,
Estant digne de tous les vœux,
I'enrage quand ie voy Champagne
Porter la main à vos cheueux;
Vous terniſſez voſtre loüange,
Soufrant que cét homme de fange,
Maitriſe des liens qui font tout ſoûpirer,
Et vous faites vn ſacrilege
De luy donner vn priuilege
De prophaner ainſi ce qu'on doit adorer.

Tel Monarque pour vous ſoûpire,
Dont perſonne ne s'apperçoit,
Qui voudroit changer ſon Empire
Aux biens que cét homme reçoit:
Penſez-vous qu'en cette aduanture,
Le Ciel, Amour, & la Nature,
Qui font dans vos Beautez eſclater leurs apas,
Ne reſſentent pas vn outrage,
D'auoir fait vn ſi bel ouurage,
Et voir que voſtre humeur ne s'en contente pas.

Quittez ce fat & ſes remedes,
Croyez pour vous deſabuſer,
Que ſi l'art n'eſt propre qu'aux laides,
Vous n'en deuez iamais vſer:
Conſiderez bien voſtre grace
Dans la beauté de voſtre glace;
Alors vous connétrez que veritablement,
Mon conſeil doit eſtre en vſage,
Puis que vous auez vn viſage,
Qui pour bleſſer les cœurs n'a que trop d'ornement.

VN CERTAIN GENTILHOMME qui auoit eſté Beneficier, ayant eſté tué à la guerre, Maiſtre Adam luy fit cét Epitaphe.

CY giſt, qui pour attaindre vn eternel renom,
Dedans le champ de Mars engagea ſa franchiſe;
Paſſant, aſſeure-toy s'il eſt mort d'vn canon,
Que ce n'a pas eſté du canon de l'Egliſe.

Il n'auroit pas encor eſprouué le malheur,
Qui fait paſſer aux morts la fatale riuiere;
S'il euſt auſſi bien ſceu meſnager ſa valeur,
Comme il ſçauoit iadis eſpargner ſon Breuiaire.

Paſſant, pour éuiter la rigueur de ſon ſort,
A deux genoux icy dis-luy des patenoſtres,
Parce que ſon printemps euſt éuité la mort,
S'il euſt pris du plaiſir à prier pour les autres.

MADAME LA PRINCESSE MARIE

ESTANT ALLEE BOIRE DES Eaux à Pougues, Maistre Adam fit ces vers à la Fontaine.

MErueilleuſe & belle Fontaine,
Dont l'incomparable bonté
Nous rend vne preuue certaine,
Que tu ſçais donner la ſanté;
Vne iuſte ardeur me conuie,
A te diſcourir, que l'Enuie
N'a plus rien pour toy de fatal;
Et que tes malheurs prirent ceſſe
Dés le moment que ma Princeſſe
Se vit peinte dans ton criſtal.

Soudain que ta vieille Nayade,
Eut ſenty le feu de ſes yeux,
Ce qui rend vn jaloux malade,
Luy fit abandonner ces lieux;
Et le front tout couuert de rides,
Alla conter aux Néreïdes
Dans leurs humides logemens,
Quelle venoit de voir vn Ange,
Qui nous menaçoit du meſlange,
Du Chaos, & des Elemens.

Ce fut le depit & la crainte,
Qui la firent parler ainſi;
Car tu vis ce feu ſans contrainte,
De meſme qu'il te vit auſſi;
Et que bien loin de te déplaire,
Ta belle eau deuenant plus claire,
Dans l'abord qu'il la vint toucher,
Il luy donna plus de loüange,
Que n'en a le fleuue du Gange
Quand le Soleil s'y va coucher.

Mais ſur tout ce qui rend ta gloire,
Digne de l'Immortalité,
Et qui fera que ta memoire,
Suruiura la poſterité ;
C'eſt que ce Miracle des Belles
Laiſſe des marques eternelles,
Qui te font adorer dés lors,
Que tu joüis du priuilege,
D'entrer en ſon ſein, où la neige
N'oſe paraiſtre qu'au dehors.

A quel autre fleuue, ton onde,
Peut-elle deſormais ceder,
De poſſeder ce que le monde
N'eſt pas digne de poſſeder;
Quelque rapidité puiſſante
Dont le fleuue du Nil ſe vante,
Il n'a rien qui te ſoit eſgal;
Le Iourdain ſeulement t'outrage,
De ce que tu n'as que l'Image
Dont il baiſa l'original.

Mais pourtant, ô ſource adorable ;
On ne te doit moins eſtimer ;
Ta petiteſſe eſt comparable,
Au vaſte empire de la mer ;
Tout ce que Neptune a de rare
Dedans ſon empire barbare
Et qui le fait enfler d'orgueil ;
C'eſt que le Soleil ſe retire
Deſſous ces flots, mais tu peux dire
Que tu couches dans le Soleil.

MAISTRE ADAM PARLANT

A MADAME

LA PRINCESE ANNE,

LA SVIVANT A CHEVAL A COSTE' de ſon caroſſe, paſſant dans vn bourbier il fut ſi malheureux que ſon cheual jetta de la bouë au viſage de la Princeſſe, il fit cette Epigramme ſur le champ, pour excuſe.

VOS yeux à nuls autres pareils,
S'ils ſont, comme on dit, des Soleils,
Ils ſe ſont eux meſmes la guerre;
Puis qu'ils peuuent tout enflammer,
S'ils n'ont pas deſſeché la terre,
Mon cheual eſt-il à blamer?

Comme l'on faisoit le portrait de Madame

LA PRINCESSE MARIE,

MAISTRE ADAM FIT SES VERS pour le Peintre.

POVR les traits d'vn Portrait si beau,
Peintre, il te faut mourir d'enuie,
Et precipiter au tombeau
La temerité de ta vie:
Car i'ose dire en cét escrit,
Fusses tu plus sçauant qu'Apelle,
Qu'il faut que tu sois tout esprit
Pour peindre vne chose si belle.

Suy donc l'ordre de mes accords,
Et pour atteindre vne loüange,
Qui ne regarde point le corps
Emprunte les aisles d'vn Ange;
Et puis par vn vol sans pareil,
Pour plaire au desir qui t'enflamme,
Va tout dérober au Soleil,
Pour peindre les yeux de Madame.

Visite par tout dans les Cieux,
Voit tous ses plus parfaits modelles,
Qu'inuenterent iadis les Dieux;
Pour faire les choses plus belles,
Demande à ces Peintres sçauans
Cette nompareille peinture,
Dont ils rendoient estans viuans,
L'Art plus parfait que la Nature.

Voy l'Aurore comme elle peint
La naissance de la lumiere,
Et considere bien le teint
De cette belle auant couriere;
Voy toutes ces viues couleurs
Dont elle rend le iour aux choses,
Et comme elle forme les pleurs
Qui sont la naissance des roses.

En vn mot, ne t'eſloigne pas
De ce beau deſſein qui te preſſe;
Prends ce que le Ciel a d'apas,
Pour le Portrait de ma PRINCESSE;
Et puis d'vn pinceau qui ſoit doux
Comme les traits de ſon viſage,
Rends ſi tu peux les Dieux jaloux
De la douceur de ton ouurage.

CONSOLATION A VNE DAME

sur la mort d'vne Biche que Madame la Princesse Marie luy auoit enuoyée par son Huissier pour la nourrir : mais qui s'estant sauuée du Parc où elle estoit, fut prise par vn Seigneur son voisin, qui sans la connestre la fit tuer.

AMARANTE consolez-vous,
Quittez ce deüil & ce courroux,
Qui vous enlaidit le visage,
Prenez vostre premier vsage,
Tous vos soûpirs sont superflus,
Vostre Biche ne viura plus,
I'ay veu tomber dessus sa teste,
Vn marteau comme vne tempeste,
Qui se departoit de la main,
D'vn boucher du tout inhumain.
Dans ce funeste sacrifice,
Ce bourreau faisant son office

En quartiers tout ſon corps a mis,
Pour faire largeſſe aux amis,
D'vn Seigneur qui ſans la conneſtre,
N'en fut pas deux heures le maiſtre,
N'en ayant pour tout retenu,
Apres ce malheur aduenu,
Qu'vn pied qu'il veut que l'on aplique,
Comme vne ſanglante relique,
Pour eſtre à iamais vn marteau
A la porte de ſon château;
Pour moy d'vne façon adroite,
I'eus à ma part la cuiſſe droite,
Dont i'ay fait faire vn grand paſté;
Que ſi vous en auiez taſté,
Vous ririez en voſtre penſée,
De l'auoir ſi bien engraiſſée;
I'accorde que vous auez tort,
Puis que la cauſe de ſa mort,
Par vn malheur eſt abordée,
Pour ne l'auoir pas bien gardée.
Apprenez mieux vne autre fois,
A faire fermer voſtre bois,
De crainte que par aduanture
Vne ſemblable ſepulture

Ne vous rendiſt le cœur mary,
Par la perte de ſon mary.
On tient que ce Serf eſt capable
Dans cét accident lamentable,
De ſe porter quelque matin,
A ſuiure ſon meſme deſtin;
Que ſi ce malheur le doit ſuiure,
Qu'il ſe trouue laſſé de viure,
De crainte de vous ennuyer,
Vous n'auez qu'à nous l'enuoyer,
Nous auons vne adreſſe extreme,
Pour empeſcher que ſur luy-meſme,
Il ne faſſe le meſme effet,
Que deſſus ſa Biche on a fait.
Mais quoy! ſa mort eſt ſans remede,
Vous auez beau crier à l'ayde,
Faiſant la guerre à vos apas,
Qu'elle ne retournera pas.
Mourir! ce n'eſt pas de merueilles,
Si la Parque auoit des oreilles
Comme voſtre biche en auoit,
Peut-eſtre qu'elle eſcouteroit;
Ie me plais tant à vous voir rire,
Que s'il ne tenoit qu'à luy dire

Qu'elle la fiſt reſuſciter,
I'irois pour la ſolliciter,
Iuſques dedans les lieux funebres,
Où ſon eſclat fait les tenebres.
Mais c'eſt perdre temps & diſcours,
Il faut que le mal ait ſon cours,
Car cette horreur qui rien ne doute,
De meſme qu'Amour ne voit goute;
Les Dieux ont ordonné ce point,
Que la mort n'eſcouteroit point;
Pour vous conſoler dauantage,
C'eſt qu'apres ſon ſanglant partage,
Elle a ſeruy dedans ce lieu,
D'ornement à la Feſte-Dieu,
Eſtant en paſtez magnifiques,
Deſſus maintes belles boutiques,
Donnant de la tentation
A ceux de la proceſſion.
Vous n'eſtes pas ſeule adonnée,
A ſoûpirer ſa deſtinée;
Monſieur l'Huiſſier qui la mena,
Quand Madame vous la donna,
Dedans ce ſenſible dommage,
Creue de depit & de rage,

De n'auoir pas eu vn manteau
De l'argent qui vient de ſa peau.
Pour conclure, ie vous ſuplie
De bannir la melancolie,
Qui pour vn ſi maigre ſujet
Ternit l'eſclat de voſtre objet,
Et ſans vous en prendre à vos charmes;
Garder vos ſoûpirs, & vos larmes,
Pour vous oſter vn iour le faits
Des pechez que vous auez faits.

REQVESTE DE LVTEMPICANOR

Menuisier de la Princesse Roxelane, femme de Soliman, par laquelle il se plaint à sa Hautesse, de ce que son Argentier Lustubron ne luy veut pas payer les parties de la besongne qu'il a faite dans le Serrail, traduite de Turc en François, par Maistre Adam, tirée de l'Histoire de Monstruosturon Historien Turc.

ADORABLE, & belle Princesse,
Ie me presente à vostre Hauteſſe,
Pour me plaindre que Luſtubrond,
Pour faire son conte tout rond,
Eſt touſiours preſt quand on aporte;
Mais depuis qu'on paſſe ſa porte,
Pour luy demander de l'argent,
Il paroiſt auſſi diligent,
A foüiller dans ſon eſcarcelle,
Qu'vn page que ſon maiſtre appelle,
Paroiſt habile à s'aduancer
Vers le foüet qui le fait dancer;

Il iure, il afirme, il atteſte,
Que Soliman luy doit de reſte,
Du dernier voyage qu'il fit,
Quand le grand Souldan il deſit;
Et pour auoir fourny de meſme,
Tous les eſcharuis du Careſme,
Parce que Boſtangibaſsy
Auoit negligé le ſouſy,
Qui doit fournir voſtre meſnage
Par les labeurs du jardinage,
Ainſi qu'on voit au ſecond rang,
Du texte de noſtre Alcoran;
Il ſemble que voſtre ordinaire,
Deſpende de ce mercenaire,
De cét eſprit ambitieux,
Qui perdra le chemin des Cieux,
A cauſe de l'humeur brutale,
Qui l'oblige comme vn Tantale,
A negliger ce que promet,
Le ſainct Prophete Mahomet,
A toute ame qui voudra ſuiure,
Les beaux preceptes de ſon Liure:
Ie fus hier dans ſa maiſon,
Luy preſenter vne Oraiſon,
Capable de rendre flechible,
Le naturel le moins ſenſible;

Ie luy

Ie luy parlois de la rigueur
Qui tient ma pauure ame en langueur,
Comme par faute de pecune
Mon meſnage couroit fortune,
De retourner au meſme point,
Qu'il eſtoit quand il n'eſtoit point;
I'eſtois dans vn reſpect extreſme,
Comme ſi c'eſtoit à vous-meſme;
Ie luy parlois à cœur ouuert,
Simple comme vn arbriſſeau vert,
Ie flechiſſois ma pauure teſte,
Deuant cette arrogante beſte,
Comme ces vieux parans faiſoient,
Vers le veau d'or qu'ils adoroient:
Pour flechir ſon humeur auare,
I'eſtois à moy-meſme barbare,
Car n'eſtant pas homme à flater
Que les filles de Iupiter,
Ie faiſois en cette aduanture
Vn crime contre ma nature;
Mais mon Dieu, que ne fait-on pas!
Et de quelle ſorte d'appas,
N'vſe-t'on point deſſus la terre,
Pour adoucir l'iniuſte guerre,
Dont ſouuent la neceſsité
Braue noſtre felicité.

En fin ie luy faiſois l'hommage,
Qu'vn bigot fait pour vne image;
Il eſtoit dans ſon cabinet
Emmiſtouflé dans ſon bonnet,
Comme vn limaçon dans ſa coque,
Ou comme vn Eſleu dans ſa toque;
Bouffy d'orgueil dans ce treſor,
Comme vn Nabuchodonoſor,
Il alla faire vne démarche,
Diſant pareil aux Dieux ie marche;
Lors ie creus veritablement,
Qu'à moins que d'vn grand compliment,
Ie ne pourrois rien faire encore,
Pres de cette illuſtre pecore;
S'eſtant dedans ſa chaiſe aſsis,
Le regardant d'vn ſens raſsis,
Ie luy dis, O noble & ſage homme,
C'eſt ainſi qu'il veut qu'on le nomme,
Depuis qu'il a plumé loyſon
Dedans voſtre Illuſtre maiſon:
Plairoit-il à voſtre Excellence
De me donner de la finance,
Ainſi qu'il vous eſt ordonné
Dans cét eſcrit qu'on ma donné;
Ce vieux eſclaue de Leſine,
Me fit auſsi toſt vne mine,

Qui repreſentoit le pourtrait,
D'vn conſtipé ſur vn retrait;
Son front reſſembloit en ſa riàe,
Le muſeau d'vn aſne qu'on bride,
Ses deux vilains naſeaux piſſoient,
Sous deux vitres qui les preſſoient.
Vne ſi vilaine roupie,
Que pour en faire la copie,
Il faudroit aller en Enfer
Faire morfondre Lucifer:
Ses yeux en ſiniſtres Planettes,
Marquebuſoient par ſes lunettes
En me decochant des regards
De Baſilics & de Lézards:
Sa barbe ſale & mal peignée,
Qu'il raſe auec vne coignée,
Craſſeuſe & toute en deſaroy,
Me donna beaucoup plus d'effroy,
Y voyant vn nombre de gardes,
Dont les pieds ſont les hallebardes:
Bref le voyant de la façon,
Mon poil deuint en heriſſon,
Et ie ne ſçay par quelle ruſe,
Deuant ce frere de Meduſe,
I'eus le pouuoir de m'empeſcher,
A ne pas deuenir rocher.

Toutefois comme en ſe rencontre
Ie n'aſpirois qu'à faire montre,
Ie luy preſentay mon papier:
Mais ce cœur de marbre & d'acier,
Me dit en ſuiuant ſes vieux contes,
Allez dire à Meßieurs des Comtes,
Que leur papier ny leur eſcrit,
Ne font non plus ſur mon eſprit,
Qu'vn Eueſque auecque ſa mitre,
Feroit ſur l'eſprit d'vn Miniſtre.
Moy ne pouuant me rebuter,
Croyant qu'à force de flater,
I'adoucirois par mes paroles,
Cét idolatre de piſtoles;
Ie dis, Luſtubron mon amy,
Quand vous ne feriez qu'à demy
La ſomme que ie vous demande,
Voſtre faueur me ſeroit grande;
Conſiderez que vous deuez,
Plus de bien que vous n'en auez;
Et permettez que ie vous die,
Qu'ainſi qu'vn Roy de Comedie,
Vous tenez vn Sceptre à la main,
Que vous ne tiendrez pas demain:
Si l'on ſçauoit vous faire rendre,
Auſſi bien que vous ſçauez prendre,

Qu'il fait mauuais choquer l'humeur,
D'vn qui ſçait paſſer pour rimeur,
Et que le mal qui me fait plaindre,
Oblige ma Muſe à vous peindre;
C'eſt pourquoy ſi vous me croyez,
Il faudra que vous me payez:
Mais auec tout mon artifice,
I'eus moins de raiſon que d'vn Suiſſe.
Au contraire, ce vieux magot
Cherchant la brauche d'vn fagot,
Me porta dans ce point extreſme,
Que d'en vouloir faire de meſme;
Le bruit que ce vilain tonna,
Tous ceux de ſa chambre eſtonna,
Il ne fut pas iuſqu'à ſa femme,
Qui blaſmant ſa face infame,
Pour m'aßiſter en ce reuers,
Le vint regarder de trauers.
En fin voila les reparties
Qu'il a faites ſur mes parties:
Madame, ie laiſſe à penſer
Si ce n'eſt pas vous offenſer,
Que de traiter de cette ſorte
Voſtre illuſtre faiſeur de porte:
Si i'auois ce don auiourd'huy,
D'eſtre Receueur comme luy,

C'eſt à dire d'humeur à prendre,
Et de ſermont à ne rien rendre,
Ie n'irois pas l'importuner,
Il ne viendroit pas bourdonner,
Comme vn freſlon à vos oreilles,
Croyant qu'en diſant des merueilles,
Il aigrira voſtre courroux
Pour me bannir d'aupres de vous:
Mais cette groſſe eſponge à ſoupe,
N'a pas le vent aſſez en poupe,
Pour me cauſer l'eſuenement
D'vn ſi funeſte changement;
Que s'il auoit aſſez de force
Pour me procurer cette antorce,
Vne ſemblable défaueur
Le feroit double Receueur:
Mais ce ſeroit d'vne monnoye,
Que ſi ceux qui ſont dans la voye
De leuer l'impoſt du Poinçon,
Eſtoient payez de la façon,
Chacun fuiroit la deſtinée
Des partiſans de la Vinée:
Car ie veux que ce rechigné,
Auecque ſon groin refrogné,
Aprenne que ie fais la nicque,
Aux amateurs de ſa pratique,

Et qu'aupres d'vn tel animal,
Ie ſuis Poëte & Caporal;
Que ſi iamais ce vilain tombe,
Sous la peſanteur d'vne tombe,
Que la Parque pour nous vanger,
Le vienne faire deſloger;
O iuſte Ciel ie te conjure,
Qu'à ce gros mignon d'Epicure,
Pour le punir de ſon orgueil,
Ie puiſſe faire le cercueil,
Ou pluſtoſt l'eſtuy de malice
De ce cloaque d'auarice;
Il n'eſt point de bois aſſez fort,
Que mon bras d'vn robuſte effort,
Ne cheuille à perte d'haleine,
Pour empeſcher qu'il ne reuiene,
Ie le cloüeray d'vne façon,
Que ſi l'eſpouuantable ſon,
Qui doit effroyant la Nature,
Tirer les morts de ſepulture,
L'on peut faire ſortir dehors,
Il aura plus d'vn diable au corps.
Mais où m'emporte icy la flame
Dont la Muſe eſchauffe mon ame,
Belle Princeſſe pardonnez,
Si mes ſens ſe ſont adonnez,

A faire l'horrible peinture
De cette infame creature:
Ie prophane icy mon pinceau,
Faiſant le pourtrait d'vn pourceau,
Luy qui ne doit ſuiure l'vſage,
Que de peindre voſtre viſage:
Donnez dedans ce changement,
Quelque choſe à mon ſentiment,
Me faiſant ce bien que de dire
A ce viſage de buſſire,
Qu'il me rende mieux ſatisfait,
Qu'au temps jadis il n'a pas fait:
Autrement d'vn bras homicide,
A l'imitation d'Alcide,
Ie le pouſſeray dans les rangs,
Où l'enfer a mis les tyrans,
Car vn homme de cette ſorte,
Vaut bien que le Diable l'emporte.

EN L'AN MIL SIX CENS TRENTE-HVIT, Maiſtre Adam eſtant allé à Paris pour vn procez qu'il auoit pour vne maiſon pretenduë, contre le curateur de ſa femme; au lieu de plaider fit ces vers à Monſieur le Cardinal de Richelieu, qui luy donna penſion.

PRINCE, dont les conſeils ont vaincu
nos malheurs,
Miraculeux effet des Puiſſances Diuines,
Qui donnes à la France vne moiſſon de
fleurs,
Dont nos fiers ennemis reſſentent les eſpines;
Oracle dont la voix par vn diuin ſecours,
Aſſeure vn Siecle d'or à la ſuite des iours,
Qui vont combler d'honneurs & de biens cét Empire.
Grand Atlas, le ſouſtien de l'Egliſe de Dieu,
Incomparable apuy qu'vn mortel ne peut dire,
Que par ces mots ſacrez, Armand de Richelieu.

L'éclat de ta vertu qui luit dessus les bords,
Où le Soleil commence & finit sa cariere,
Ma tiré d'vn climat où les plaisirs sont morts,
Où ie vis le malheur quand ie vis la lumiere,
Pour offrir de l'encens aux superbes Autels
Qui mettent ton renom au rang des immortels,
Et prier ta bonté de se rendre opportune,
A l'impuissant destin qui me veut secourir;
Mais qui trauaille en vain au bien d'vne fortune,
Que tu peux d'vn seul mot faire naistre ou mourir.

Ie sçay que les trauaux de mille beaux esprits,
Pour t'immortaliser ont fait vne peinture,
Qui montre à l'Vniuers que ta gloire est vn prix,
Pour qui le Ciel dispute auecque la Nature.
Ie sçay que proche d'eux mes vers n'ont rien de beau,
Qu'ils ne verront le iour que pour voir le tombeau,
Qu'estant d'vn Menuisier, ils sont pleins de cheuilles,
Et que ie ne suis pas capable des douceurs,
Que ces diuins esprits empruntent de ces filles
Que le Pere du iour appelle ses neuf Sœurs.

Ie n'entre pas auſſi dans cette vanité,
D'entreprendre auec eux de chanter tes merueilles,
Quand ie trauaillerois toute vne eternité,
Ie ne pourrois loüer la moindre de tes veilles;
Toy-meſme dont l'eſprit n'a rien de limité,
Qui paſſes le ſçauoir que la Diuinité
A mis dans l'intellect des hommes & des Anges;
Si tu prenois le ſoin de vouloir exprimer
L'honneur que l'Vniuers doit rendre à tes loüanges,
Tu manquerois de force à te bien eſtimer.

Ie me contenteray de dire ſeulement,
Que mon Roy, la terreur de tous les Roys du monde,
A choiſi ton Eſprit comme vn ſubtil aimant,
Qui tire à ſon pouuoir toute la terre & l'onde;
Bien que ce ieune Mars par tant d'exploits guerriers,
Se courbe en ſon printemps ſous vn faix de lauriers,
Qu'il rende des Ceſars la gloire diſſipée,
Si faut-il auoüer que lors que le malheur
Fuit & tourne le dos aux coups de ſon eſpée,
Tes Conſeils le font craindre autant que ſa valeur.

Pardonne, grand Heros, ſi d'vn rude apareil
Ma plume oſe tanter vn ſi diuin ouurage,
Ie ne ſuis pas Icare, adorable Soleil,
Ie ne viens pas auſſi pour chercher mon naufrage:
Que ſi tu prens plaiſir à quelqu'vn de ces trais,
Le temps les ornera de plus riches attraits,
Ton accueil m'acroiſtra le deſir de pourſuiure,
Mes vers s'embelliront d'vn ſtille plus parfait:
Mais il faut, grand eſprit, que pour les faire viure,
Tu faſſes viure auſſi le pere qui les fait.

RONDEAV SVR LE NOM DE RICHELIE.

D'Vn Richelieu ie ne ſuis pas venu;
Mes veſtemens qui me laiſſent tout nu,
En donnent bien l'entiere connoiſſance;
L'Aſtre inhumain qui fut à ma naiſſance,
Dans vn rabot mit tout mon reuenu.

Tous les Deuins qui depuis m'ont connu,
Pour m'obliger cherchent par le menu,
Si i'vſeray mes iours ſans aßiſtance
D'vn Richelieu.

Ie ne ſçay pas ſi leur eſprit cornu,
Doit l'aduenir regler par l'aduenu,
Ce ſeroit bien irriter ma conſtance:
Quoy que s'en ſoit, ie vis dans l'eſperance
Que ie ſeray quelque iour maintenu
D'vn Richelieu.

A MONSIEVR LE MARESCHAL DE LA MILLERAYE, GRAND MAISTRE DE L'ARTILLERIE de France, sur son voyage de Bourbon l'Archambaut, où il s'alla baigner apres la prise d'Aras.

SONNET.

QVel prodige veux-tu nous montrer de nouueau,
Toy qui ne vomis rien que flame & que tẽpeſte,
Crois-tu que les lauriers qui font courber ta teſte,
Eſtant nourris de feu puiſſent viure dans l'eau.

Hercule ainſi que toy, dés l'âge du berceau,
Eut touſiours aux combats ſa dextre toute preſte:
Mais ayant acheué ſa derniere conqueſte,
La flame couronna ſa vie & ſon tombeau.

Toutefois admirant ta valeur ſans pareille,
Eſtre comme vn Soleil, vne errante merueille,
Qui ſert de phare aux yeux de cent Heros diuers,

Le ſeul raiſonnement où mon ame ſe fonde,
C'eſt qu'ayant par tes faits eſtonné l'Vniuers,
Tu vas comme vn Soleil te repoſer dans l'onde.

TOMBEAV
DE SON ALTESSE SERENISSIME
LE DVC BERNARD
DE SAXE VVIMAR.

SONNET.

CE Prince, dont le cœur plus grand que l'Vniuers,
Des plus fameux Heros a surmonté l'estime,
N'est plus dans ce Tombeau qu'vne passe victime
Que la Parque a soubmise à la mercy des vers.

Sans la fatalité du funeste reuers,
Dont la mort fait tomber du trosne dans l'abysme,
Cét Hercule auroit mis par vn coup legitime,
L'insuportable orgueil de l'Austriche à l'enuers.

Son bras plus redoutable, & plus craint que la foudre,
Aux plus hardis Titans faisoit mordre la poudre,
Et fut des opprimez l'inébranlable apuy.

Mais Iupiter sur luy fit esclater son ire,
De crainte que montant sur l'Aigle de l'Empire,
Il ne se fust rendu plus redouté que luy.

SONNET ACROSTICHE SVR LE NOM D'ARMAND DE RICHELIEV.

ABbatre d'vn Conſeil les plus forts bouleuars,
Renuerſer les projets d'vne orgueilleuſe race,
Moiſſonner des Lauriers parmy des eſtendars,
Aprendre à l'Vniuers que mieux qu'vn Dieu de Trace,
Noſtre Roy doit monter au Troſne des Ceſars.

Dreſſer en vn moment cent bataillons eſpars,
Donner de la chaleur à leur guerriere audace,
Eſleuer des Autels du debris des rampars,
Reduire les mutins au recours d'vne grace,
Inſtruiſant la valeur dans les plaines de Mars.

Combatre pour la Foy pluſtoſt que pour la Gloire,
Honnorer les vertus des filles de Memoire,
Eſtre en cent mille endroits ſans eſlongner vn lieu,
Luire comme vn Soleil en d'eternelles veilles,
Ioindre nos intereſts aux volontez de Dieu:
En fin eſtre vn prodige à faire des merueilles,
Voila ce que l'Europe admire en Richelieu.

MAISTRE

MAISTRE ADAM ESTANT ALLE' A Ruel vn Samedy veille de Paſques, pour voir Monſieur le Cardinal, & ne l'ayant pû voir, fit cette Epigramme à Monſieur l'Abbé de Bois-Robert.

EPIGRAMME.

CHer Abbé, ne t'offence pas,
Si ma trop longue impatience
Me fait retourner ſur mes pas,
Pour nettoyer ma conſcience,
Demain, ſi toſt que mes pechez
Seront de mon cœur detachez
Par l'effet de la Penitence,
Tu me reuerras en ce lieu;
Peut-eſtre qu'aſſiſté de Dieu
Ie verray mieux ſon Eminence.

MAISTRE ADAM PRESTANT SA main à vne Dame qui sortoit d'vn bateau, trouua la sienne si belle, qu'il luy fit ces vers sur le champ.

STANCES.

Si l'on te sçauoit bien connestre,
Aimable sujet de mes vers,
Vn Sceptre te feroit parestre
Dans l'Empire de l'Vniuers;
Belle main de lys & de roses,
Celle qui ferma toutes choses,
Pour montrer le pouuoir de sa diuinité,
Dans cette admirable peinture,
Des merueilles de la Nature,
N'a rien fait qui me touche au prix de ta beauté.

Sans doute ſa grandeur ſupreſme,
Fit vn amas de ſes treſors,
Pour faire vn portrait d'elle-meſme,
Dans l'aſſemblage de ton corps:
Mais cét abregé de merueilles,
De qui les graces nompareilles,
Aux plus grands Conquerans peuuent donner la loy,
Ces yeux, ce ſein, & ce viſage,
Auecque tout leur aduantage,
N'ont pas deſſus mes ſens tant d'empire que toy.

Hier quand ſur les bords de Loire,
Ie gouſtay ce bien de te voir,
Que ie triomphay de la gloire,
D'eſtre enchaiſné ſous ton pouuoir;
Que tu pris des ſoins & des peines,
A faire des fers & des chaiſnes,
Où meſme la rigueur me montra des appas;
Belle main ta force fut telle,
Que ma priſon eſt eternelle,
Si ie n'en doy ſortir par la main du treſpas.

O trop adorable aduerſaire,
Qui m'as ſi doucement ſurpris,
Laiſſe-moy languir ſans deffaire,
Les doux liens dont tu m'as pris;
Fay redoubler ma ſeruitude:
Car bien que mon tourment ſoit rude,
Ie trouue tant d'apas aux maux que i'ay ſouffers,
Que ie iure par ta puiſſance,
Que i'vſerois de reſiſtance,
Si ta douce rigueur vouloit rompre mes fers.

CONSEIL DE MAISTRE ADAM A Vn ſien amy, qui l'auoit prié de voir vne Dame qu'il aimoit, pour deſcouurir ce qu'elle auoit dans l'ame touchant ſa paſſion.

IE vis hier matin la Belle,
Qu'à bon droit tu nommes cruelle;
Puis qu'à ne point mentir ie croy,
Qu'elle n'aime ny toy ny moy.
Il eſt vray qu'elle eſt adorable,
Que ſon humeur incomparable
A la puiſſance de charmer,
Ce qu'on tient capable d'aimer.
Ie l'ay long-temps entretenuë,
Et d'vne façon retenuë,
I'ay paſſé deux heures du iour
A luy parler de ton amour.
Mais ſon diſcours & ſon viſage
M'ont bien appris que ſon vſage,
N'aſpire qu'à faire mourir
Ceux qu'elle pourroit ſecourir.
I'entens les Amans de ta ſorte,
De qui la paſſion trop forte,

Te geſne dans vne priſon,
Où n'entra iamais la raiſon:
Si iamais dans ma confidence,
Tu rencontras quelque prudence,
Et s'il m'eſt encore permis,
De me vanter de tes amis;
Permets qu'icy ie te conſeille,
De n'aimer plus cette merueille:
Ferme les yeux à ſa beauté,
Mocque toy de ſa cruauté,
Et pour ſortir de ſeruitude,
Regarde ſon ingratitude,
De meſme qu'vn triſte nocher,
Qui voit du faiſtre d'vn rocher,
L'inconſtant & cruel Neptune,
Donner ſes biens à la Fortune;
Ainſi que toy ie fus eſpris,
Des charmes de cette Cypris;
Il me reſte quelque fumée,
De l'ardeur de la voir aimée,
Pour conſiderer ſes apas,
I'ay perdu cent fois mille pas:
Mais voyant que mon eſperance,
Mes vœux, & ma perſeuerance,
Ne ſeruoient que pour l'irriter,
Ie fus contraint de la quitter;

Fais en de meſme ie te prie ;
Et pour changer d'idolatrie,
Ie t'attens dans vn lieu diuin,
Où l'on n'adore que le vin ;
Iean Fouray qui fait ce meſſage,
Y fit iadis apprentiſſage,
Son nez te ſera voir l'effet
De la fortune qu'on y fait ;
C'eſt là que mon ame ſe range,
Où Baccus paſſant pour mon Ange,
Me fait entonner nuit & iour,
Viue le vin, ſi de l'amour,
Et de toutes ces inhumaines
Qui font vanité de nos peines.

MONSIEVR LE COMTE
DE LANGERON
DEMEVRANT A NEVERS,

blasmant Maistre Adam de ce qu'il preferoit le cabaret à sa table, il luy fit ces vers.

ESTALE par toute la terre
Ton los immortel & diuin,
Comme ton cœur ayme la guerre,
Le mien ne cherit que le vin.
De mesme que Mars a des charmes,
Qui parmy la gloire des armes,
Te font triompher du malheur;
Ainsi l'Astre qui me gouuerne,
Me fait trouuer à la tauerne,
Ce que l'on trouue en ta valeur.

C'est

C'eſt dans ce ſejour delectable,
Que ce grand Moteur du ſermant,
Me fait rencontrer à la table,
Le ſolide contentement;
C'eſt là qu'on nargue la Fortune,
Que le deſtin eſt ſans rancune,
Qu'vn rot fait trembler le trépas;
Et dans ce lieu de renommée,
Si ta ſanté n'eſtoit nommée,
Peut-eſtre ne viurois tu pas.

Ne choques plus ma deſtinée,
Puis qu'elle m'a mis en vn rang,
Où ie dois verſer la vinée,
Comme ie dois verſer le ſang;
Que le Demon qui t'accompagne,
Faſſe perir celuy d'Eſpagne,
Ie n'en auray point de ſoucy;
En te laiſſant faire ie t'ayme:
Mais ie te veux prier de meſme,
Que tu me laiſſes faire auſſy.

VN CERTAIN COMTE, PRODIGVE comme Tantale, ayant fait faire des vers à Maistre Adam, & ne l'en ayant pas remercié, le voulut en suite engager à faire les vers d'vn Ballet, il luy fait ceste responce.

COMTE, c'est temps perdu de croire,
Que dans vn Hyuer si peruers,
Ie puisse meriter la gloire
De te pouuoir faire des vers;
Ie fus hier sur le Parnasse
Chercher ces diuines couleurs,
Mais ie n'ay trouué que la glace,
Où jadis ie trouuay des fleurs.

Dans vne mine rechignée,
I'ay veu Phebus dans sa maison,
Qui cherchoit la ieune saison,
Sous vne antique cheminée;

Dedans vn piteux desaroy,
Son Luth crioit misericorde,
Qui n'auoit plus rien qu'vne corde,
Qui bandoit à cause du froy.

Là ces neuf filles eternelles,
Qui n'ont pas vaillant vn denier,
Sembloient ces trois sempiternelles
Qui sont au bordel de Renier;
Les voyant toutes acroupies,
Si i'eusse veu dans ce reuers,
Autant de mots que de roupies,
Tu n'aurois pas manqué de vers.

Ie vis le celeste flambeau,
Contre l'ordre de sa nature,
Qui iettoit vn esclat moins beau,
Que celuy là de sa peinture.
Bref sans discours ny compliment,
Voyant tout aller de la sorte,
Ie retournay tout doucement
Mes pas du costé de la porte.

I'eus le deſir en deualant,
De toucher au cheual Pegaſe,
Mais il eſtoit en meſme extaſe
*Que le cheual * de Iean Vollant,*
Ie ne trouuay point d'hypocrene;
Car dans ce changement fatal,
Sa jambe au lieu d'vne fontaine,
Iettoit vn quartier de criſtal.

* Vn cheual de bois qu'à ſon Collier.

En fin pour conclure, i'eſtime
Que ie n'ay plus rien de diuin,
Et que s'il faut trouuer la rime,
Ie la dois chercher dans le vin;
Mais vn mauuais ſort dont la courſe
M'eſtonne autant que le treſpas,
A depuis peu tary ma bourſe,
Et le vin ne ſe donne pas.

MAISTRE ADAM ESTANT A Langeron auec le Seigneur du lieu, & grande compagnie, pour inuiter vn sien amy à les venir trouuer, luy escriuit cette Lettre à Neuers.

DAMON, tu sçauras par ces vers,
Qu'on boit icy mieux qu'à Neuers,
Et nous n'aurions point d'amertume,
Si le melancolique rume
Qui te fait tant parler de Dieu,
Ne t'esloignoit point de ce lieu:
Nous auons tous passé la Feste
A boire, mais à pleine teste,
D'vn vin qui vaut mille fois mieux,
Que le Nectar, que dans les Cieux
Dans Hebé la diuine coupe
Ganimede verse à la troupe,
Qui fait vanité de roter
A la santé de Iupiter,

Et de qui la chaude nature
Petillante, brillante, & pure,
Auſſi toſt que nous l'auallons,
Nous eſchauffe iuſqu'aux talons,
Encore que les deſtinées
*L'ayent conſerué trente * années;*
Son pouuoir antique & ſçauant,
Nous rajeunit en le beuuant.
Si ton nez, n'a plus la roupie,
Si tu ne grailles plus en pie,
Bref ſi tu n'eſt plus morfondu,
Pour auoir ton argent perdu,
Sans craindre ny marets ny crote,
Va prendre vn cheual à la poſte,
Et viens en diligence icy,
Pour bannir l'extreſme ſoucy,
Qu'vne trop longue abſence apporte,
Pour vn biberon de ta ſorte;
Que ſi ton Patrocle Grillon,
*Eſt las de branler le ***
Deſſus la Nimphe à luy donnée,
Par le Preſtre & par l'Hymenée,
Pour auoir touſiours mieux dequoy
Trouſſes en molle auec toy,
Vous ſerez rauis, car ie meure
Que cette diuine demeure

* C'eſt du vin qu'il y a trente ans qui ſe conſerue ſans eſtre gaſté.

Où le premier homme pecha,
Alors que Belzebuth preſcha,
Ce tres Normandiſsime pere,
Soubs la forme d'vne vipere,
Auoit, n'en deſplaiſe au bon Dieu,
Rien de ſi charmant que ce lieu;
Icy noſtre fortune aſſemble
Quatre Diuinitez enſemble,
Baccus, Mars, Apollon, Amour,
Ont des autels en cette Cour:
Mais parmy ces Dieux que ie nomme,
Cupidon a gaigné la pomme,
Par les attrais d'vne beauté,
Qui détruiroit la liberté
De toute noſtre Illuſtre troupe,
Si mon cœur captif de la coupe,
Ne preferoit à ſes apas,
La ſuffiſance d'vn repas.
Haſte toy donc ie t'en conjure,
Puis qu'à moins que de faire injure,
A des gens de miſe & d'alloy,
Tu ne peux dire excuſes moy.
Adieu, i'eſcrirois dauantage,
Si ie n'entendois pas vn page,
Qui d'vn ton remply de vertu,
Va s'eſcriant Adam où es-tu,

Le premier eſt deſſus la table;
A ce propos ſi delectable,
Ie ne paraiſtray pas ſi ſot,
De l'entendre & ne dire mot.
Aimant mieux de moy faire montre,
Que d'imiter en ce rencontre,
Celuy dont ie porte le nom,
A qui l'on donne le renom
D'auoir fait de la ſourde oreille,
Lors que juché ſous vne treille,
De déplaiſir mordant ſes dois,
Dieu l'appella plus de ſix fois.
Adieu cher amy que i'honore,
Auant que l'on m'appelle encore,
Ie vas finir auec eſpoir,
Que demain tu nous viendras voir.

VNE FILLE DE GRANDE condition, prie Maiſtre Adam de luy faire des vers, il luy fait cette reſponſe.

QVe mon eſprit n'eſt-il capable,
De faire des vers auſſi dous,
Comme vous eſtes adorable,
Aux Princes qui meurent pour vous;
Vn pinceau ſans fard & ſans feinte,
Rendroit voſtre Beauté depeinte,
Dans vn ouurage ſans eſgal,
Où le ſçauoir de la Nature,
Confeſſeroit que ma peinture
Vaudroit bien ſon original.

Voſtre viſage qu'on adore
Comme vn miracle ſans pareil,
S'y verroit peint comme l'Aurore,
Et vos yeux comme le Soleil.
Quelque bien que la France eſpere,
Du courage dont voſtre pere
Braue l'Enuie & le Malheur,
Quoy qu'il vainque tout par ſes armes,
Ie ferois dire que vos charmes
Sont plus puiſſans que ſa valeur.

Vos vertus qui n'ont point d'exemples,
Donneroient vn luſtre à mes vers,
Comme les Dieux donnent aux Temples,
Qu'on leur dreſſe dans l'Vniuers.
Mais, ô diuine Cariſtée,
Ie parle comme vn Prometée,
Ie me repens d'auoir eſcrit;
Mon deſir vous fait vn outrage,
Puis que pour faire vn tel ouurage,
Il faudroit rauir voſtre eſprit.

L'A MERE DE MAISTRE ADAM eſtant morte de la peſte dans vne iſle proche Neuers, où elle eſt enterrée, luy allant rendre les deuoirs que nous deuons à ceux qui nous ont fait naiſtre, fit ces vers.

IOVCHE' d'vne douleur amere,
Ie viens tous les iours ſur ſes borts,
Où le cadaure de ma mere
Croiſt le triſte nombre des morts;
Où ſuiuant l'ordre de Nature,
Conſiderant la ſepulture,
Où giſt l'objet de mon amour,
Ie ſens de ſi dures attaintes,
Que ie fais redire mes plaintes
A tous les Echos d'alentour.

Preſſé d'vne horrible manie,
I'appelle les Dieux inhumains,
Exerçant vne tyrannie,
Contre moy-meſme de mes mains;
Là mon ame en fureur deteſte,
Contre la rage de la peſte,
Qui me ſuſcite ces malheurs,
Et mes yeux en ouurant leur bonde,
Font que meſme la Loire gronde
Se voyant groſſir de mes pleurs.

On ne me voit plus dans la ville,
L'œil d'Aminte ne m'eſt plus beau,
Mon element eſt dans cette iſle,
A gemir deſſus ce tombeau;
Mes amis ont perdu l'vſage
De reconneſtre mon viſage,
Tant il eſt paſle & deſcharné,
Et maintenant ie ne m'amuſe
Qu'à faire chanter à ma Muſe
Vn Libera me Domine.

Si dans vn deüil ſi plein de rage,
Cloton m'ouuroit le monument,
Elle repareroit l'outrage
Qu'elle a fait à mon ſentiment.
Parmy ces mareſcages ſombres,
Où la mort engage les ombres
A l'eternité d'vn ſejour,
Banniſſant l'ennuy qui m'entame,
I'iray réjoindre la belle ame,
Sous laquelle ie vis le iour.

En quelque part que tu repoſe,
Chere ame, ſi pour me punir,
Le Ciel de ce que ie propoſe,
Ne t'empeſche le ſouuenir;
Tu ſçauras que toute ma vie,
Pouſſé d'vne pieuſe enuie,
Ie viendray pleurer dans ces lieux,
Et qu'auant que finir mes larmes,
Iupin aura perdu les armes
Dont il murmure dans les Cieux.

Autre sur le mesme Sujet.

DEpuis l'heure triste & funeste,
Que le messager du malheur,
Me dit pour croistre ma douleur,
Ta mere est morte de la peste;
Ie n'ay cessé de soupsirer,
Mes yeux n'ont cessé de pleurer,
Le flambeau du iour m'importune;
I'ay si peu de contentement,
Que l'œil de la bonne fortune
Me plaist moins que le monument.

Ie ne vois plus rien qui me plaise,
C'est en vain de me consoler,
Si quelqu'vn me pense parler,
Il est ennemy de mon aise;
Ce coup est si rude à mes sens,
Que ie croy les Dieux impuissans
Pour m'y rapporter le dictame,
S'ils ne vouloient d'vn mesme accord,
Comme mon corps, rendre mon ame
Tributaire aux loix de la mort.

Car quand bien le coup de la Parque,
M'auroit reduit ſur l'Acheron,
Que i'aurois acru de Caron,
Le treſor qui vient de ſa barque;
Si quand & mon corps au cercueil,
Mon ame n'enfermoit le deüil
Qui m'auroit finy ma fuſée,
Par la ſuite de mes douleurs,
Ie ferois dedans l'Eliſée
Naiſtre vn deluge de mes pleurs.

Ie iure la ſaincte Lumiere,
Que dans ce trouble qui me ſuit,
La couche ne me ſert de nuit
Que pour eſpandre vne riuiere;
Que ſi le ſommeil ſeulement,
Me va captiuant vn moment,
Dedans ce tourment qui me mine,
Ie ne ſonge qu'à des corbeaux,
Et m'eſueillant ie m'imagine
D'eſtre couché dans des tombeaux.

Tous les iours ſur les borts de l'onde,
Où giſt cét immobile corps,
Ma langueur fait voir les efforts
Que peut vne ame furibonde.
Bref dans ce funeſte reuers,
I'ay de l'horreur pour l'Vniuers,
Et par vn deſeſpoir extreme,
Par qui mon ſort guide mes pas,
I'acheueray par mon bras meſme,
Ce que la mort n'acheue pas.

A MONSIEVR LE COMTE D. A. P.

SONNET.

VA genereux Heros d'vne illuſtre colere,
Renouueller l'effort de tes actes guerriers,
Et du bras dont tu fis les victoires du pere,
Coupes-en pour le fils des foreſts de lauriers.

La France pour ſa gloire à ſon ſecours t'appelle,
Elle a receu par toy tant d'eſloges diuers,
Que ſi l'on euſt ſuiuy ta valeur & ton Zele,
Ses bornes s'eſtendroient aux bout de l'Vniuers.

Mille fois la pitié ma porté iuſqu'aux crimes,
De preſenter aux Dieux des vœux illegitimes,
Pour eſteindre l'ardeur de tes ſanglans efforts.

Mais ſçachant à quel point tu peux monter l'Hiſtoire,
I'abandonne au hazard la valeur de ton corps,
De crainte d'offencer la grandeur de ta gloire.

MONSIEVR D. L. ALLANT COMmander l'armée en Italie, apres s'estre fiancé à Madamoiselle D. B. passant à Neuers Maistre Adam luy fit ce Sonnet.

SONNET.

COurs genereux Heros, où Bellone t'appelle,
Dans les plaines de Mars triompher du malheur,
Suiuant les mesmes pas qu'a tracé ta valeur,
Rends toy digne du cours d'vne gloire immortelle,

I'espere à ton retour, comme vn second Apelle,
T'acheuer vn pourtrait d'eternelle couleur,
Où ma verue s'enflant d'vn excés de chaleur,
Fera voir les efforts d'vne ardeur naturelle.

Ie peindray comme Hercule au rang des Immortels,
Encore qu'on luy donne vn Temple & des Autels,
Amour sceut triompher de sa valeur extresme;

Mais que tout au contraire, on voit paroistre au iour,
Que plustost qu'enchaisner ta valeur sous l'Amour,
Tu laisses à la Cour la moitié de toy-mesme.

ESTRENES
A Mr LE MARQVIS D. A.
du temps qu'il faisoit l'Amour à sa femme.

STANCES.

AVIOVRDHVY que l'an renouuelle,
Marquis, ie voudrois de grand cœur,
Te pouuoir offrir cette Belle,
Qui t'oste le nom de vainqueur;
Ie suis lassé de voir tes larmes,
Seruir de triomphe à ses charmes,
Toy qui mesprisant le malheur,
N'as iamais rencontré d'orage,
Qui n'ait fleschy sous ton courage,
Et fait passage à ta valeur.

Il eſt vray qu'elle eſt ſans exemple,
Sa beauté n'a rien de mortel;
Mais comme elle eſt digne d'vn Temple,
Ton merite l'eſt d'vn Autel:
Ie trouue la nature eſtrange,
De l'auoir faite comme vn Ange,
Et du viſage & de la vois,
Et qu'elle ait paru ſi barbare,
D'auoir mis dans vn lieu ſi rare,
Le cœur d'vne fere des bois.

C'eſt trop long-temps que ta conſtance,
Sert de victime à ſa rigueur,
Il eſt temps que ſa reſiſtance,
Flechiſſe deuant ta langueur;
Il faut parauant que l'année,
Rende ſa courſe terminée,
Que tu finiſſes tes douleurs,
Et que dans ces foreſts d'eſpines,
Tu trouues des routes diuines
Qui te conduiront dans les fleurs.

Car ſans doute ta ſeruitude,
Vaudroit moins que ta liberté,
Si touſiours ſon ingratitude
Combattoit ta fidelité.
Mais ſi cette belle inhumaine
Vouloit recompenſer ta peine,
Apres tant de trauaux ſoufferts,
Marquis, la raiſon me faut dire,
Que l'Vniuers n'a point d'Empire
Qui ſoit ſi riche que tes fers.

Qu'Amour ce doux tyran de l'ame,
La faſſe bien toſt conſentir,
A bruſler de la meſme flamme
Qui te fait nommer ſon martyr;
Qu'apres vne ſi dure attente,
Pour rendre ton ardeur contente,
Vn doux Hymen vous ſoit donné,
Ie croy que ſi le Ciel commande
Qu'on enterrine ma demande,
Que ie t'auray bien Eſtrenné.

ESTRENES
A Mr DES NOYERS,
SECRETAIRE DE MADAME
LA PRINCESSE MARIE,
QVE MAISTRE ADAM LVY FIT
apres la mort de Monſieur du Maine
ſon Maiſtre.

EPIGRAMME.

POur te faire vn preſent digne de ton enuie,
Il faudroit que le Ciel d'vn effet glorieux,
Nous fiſt reſuſciter ce Prince, dont la vie
Paſſa comme vn eſclair pour faire mal aux yeux;
Le cruel deſplaiſir dont ton ame ſe glace,
Iroit dans le cercueil ſe loger à ſa place,
Ton ame en ce rencontre auroit vn bien parfait,
Cela ne ſe pouuant, tout ce que tu peux faire,
C'eſt de te conſoler, voyant que la ſœur fait,
Pour payer ton merite, autant qu'euſt fait le frere.

MAISTRE ADAM ESCRIT A VN sien riual ce Sonnet, touchant la mort de leur Maistresse.

SONNET.

LVcidor, s'en est fait, nostre Amante cruelle
A senty de la mort le coup infortuné,
Et nous n'auons plus rien d'vne chose si belle,
Que l'immortel amour qu'elle nous a donné.

Au mespris de nos vœux, la Parque a butiné
Tous les diuins attraits que nous voyons en elle;
Et ce sanglant malheur m'a si fort estonné,
Que si ie ne la suy ma vie est eternelle.

Si tost que sa belle ame eut changé de sejour,
Que ses yeux en mourant offerent à l'Amour
Deux throsnes où sa gloire estalloit tous ses charmes,

Ie crû qu'vn Dieu jaloux de nous voir tant aymer;
Auança son trespas à dessein que nos larmes,
Esteignissent le feu qui nous doit consommer.

AV REVEREND PERE LE MOINE,
Sur les vers qu'il fit sur la gueriſon du Roy Louys treizieſme, apres ſa grande maladie qu'il eut à Lyon.

SONNET.

GRand eſprit, dont les Cieux ont obligé le monde,
Le Moine, dont les vers ſont ſi charmans & doux
Que ſi le Dieu qui va ſe coucher dedans l'onde,
Ne te croyoit ſon fils, il en ſeroit jaloux.

Ta venne nous paroiſt tellement ſans ſeconde,
Que le plus fier Critique eſt pour toy ſans courroux;
Et la terre en lauriers n'eſt pas aſſez feconde,
Pour le riche labeur que tu fais voir à tous.

Les triomphes du Roy ſi iuſtement depeints,
Et de ſa gueriſon les miracles ſi ſaints,
Font croire que la mort en le voulant pourſuiure,

Liſant dans tes projets retira ſon poiſon,
Aimant mieux te laiſſer chanter ſa gueriſon,
Que de te voir l'honneur de le faire reuiure.

MAISTRE

Monſieur le Cheualier de Monteclair, Gouuerneur pour le Roy dans la ville de Dourlan, allant à Bourbon l'Archambaut chercher dans le Bain du ſoulagement contre vne douleur qu'il auoit dans vn bras où il a eſté bleſſé d'vne mouſquetade, paſſant à Neuers vit Maiſtre Adam à qui il fit vn preſent, dont il le remercia par ces vers.

STANCES.

TES liberalitez ont rechauffé mon ame,
Apres vn rude Hyuer tu fais mon renouueau,
Et ton bras en cherchant du ſecours dedans l'eau
Par vn prodigue effet me redonne vne flâme
Qui te fera reuiure en depit du tombeau.

La generoſité dont ton ame eſt ſuiuie,
A ſi bien ſceu charmer le Monarque des vers,
Que tu verras vn iour cent Eſcriuains diuers,
Eſleuer ſans flatter le pourtrait de ta vie,
Sur le plus bel endroit du front de l'Vniuers.

Fauoriſant ce Dieu que le Parnaſſe adore,
Tu fais reſſuſciter mes premieres chaleurs,
Et les bien-faicts en moy ſont des vaſes de pleurs,
Qui font le meſme effet que celles de l'Aurore,
Quand flore & le Printemps luy demandent des fleurs.

Combien que mon pinceau ſemble rude & barbare
Pour peindre des Heros les Martiaux appas,
Si-toſt que leur faueur vient eſclairer mes pas,
I'ayme mieux les peignant paſſer pour vn Icare,
Que paſſer pour ingrat en ne les peignant pas.

Mais il s'en trouue peu qui viuent de ta ſorte,
Peu de Grands auiourd'huy ſont dignes de ton ſort,
Vn auare deſir qui les ronge & les mord,
Ne leur delaiſſe rien quand leur charongne eſt morte
Que des vers animez par les ſoins de la mort.

Tous ces grands Conquerans, dont l'Hiſtoire eſt ornée
Pour qui Bellonne a fait tant d'exploits belliqueux,
Alcide, Achille, Hector, & cent mille comme eux,
Auroient eu d'vn bouuier la meſme deſtinee
Si la Muſe euſt laiſſé leur memoire auec eux.

Bien que ton bras euſt peint apres mainte victoire
Du ſang des ennemis ton extréme valeur,
Que cent fois ton courage ait vaincu le mal-heur,
Pourtant ſans le pinceau des filles de memoire,
Le temps en terniroit la plus viue couleur.

C'eſt par les ſoings diuers de ces diuines fees,
Que des plus grands Heros on apprend les leçons,
Mais pour bien meriter leurs diuines chanſons,
Et laiſſer à iamais de ſuperbes trophées
Il faut ainſi que toy cherir leurs nouriſſons.

Au meſme ſur du vin que Maiſtre Adam luy enuoyoit à Bourbon.

STANCE.

MArquis le bien le plus inſigne
Que ie tiens du moteur Diuin,
Conſiſte en trois hommes de vigne,
Dont ie t'apporte tout le vin;
C'eſt pour elle que ie ſoupire
Son eſtenduë eſt mon empire,
Et ie ne ſuis ambitieux,
Depuis que Dieu me la donnee,
Qu'à preparer la deſtinée,
Pour ſauuer ſa bonté de l'injure des Cieux.

Dans ce ſiecle infame de guerre,
Ou tel qui pour trop endurer,
Maudit & deteſte la terre,
De la voir ſi long-temps durer
Ie ne vois rien qui m'importune;
Et ce lieu qui fait ma fortune
Me doit eſtre encore plus beau
Si ta valeur incomparable,
Trouue dans ce ius deſirable
Ce que les Medecins te font chercher dans l'eau.

Pour vn inconſtant qui laiſſe vne ſeconde Maiſtreſſe, pour retourner à la premiere.

SONNET.

QV'Aminte viue ou non en des lieux deſolez,
Les beautez d'Amaſis ont rappellé ma flame,
Il faut recommençant à luy donner mon ame,
Luy rendre les reſpects qu'vn autre auoit volez.

Ie connois que mes yeux ſe ſont deſaueuglez,
Que ma raiſon bleſſée a trouué ſon dictame,
Et i'ay ſauué mes ſens de cet objet infame,
Qui par vn ſi long-temps les auoit dereglez.

Enfin chere Amaſis, doux eſpoir de ma joye,
I'apperçois que nos iours ſe vont filer de ſoye
Que le Ciel n'aura plus de malice pour nous.

Ie ne me repents plus des careſſes d'Aminte,
Le fruict de ſes baiſers n'eſtant plus que d'abſinte
Les voſtres me feront trouuer le miel plus doux.

A Monſieur l'Abbé de Saint Martin de Neuers, Acroſtiche & Anagrame enſemble, il s'appelle Iean de Vienne qui fait Ange né en Dieu.

ACROSTICHE ET ANAGRAME.

IMitateur des plus grands Saincts,
Eſprit le plus parfait de ce ſiecle où nous ſommes,
Abbé dont les pieux deſſeins,
Ne ſont ſortis des Cieux que pour ſauuer les hommes.

Dieu, cet artiſan ſans pareil,
En qui nous adorons vne eſſence eternelle,
Voulut en ſuite du Soleil,
Ietter ton grand eſprit dans ſon meſme modelle.

Et s'il t'a mis en ce bas lieu,
N'en deuons nous pas mieux celebrer ſes loüanges,
Nous poſſedons vn Ange né en Dieu,
Et ſi nous t'imitons nous ſerons tous des Anges.

Epigrame que Maiſtre Adam fit porter à ſon fils pour eſtrene à Monſieur l'Abbé de S. Martin ſon parrin, ayant des ſabots aux pieds.

EPIGRAME.

MOnſeigneur mon parain, voſtre vie eſt ſi ſainte,
Que l'on vous tient par tout vn pilier de la Foy,
Et c'eſt ce qui m'oblige à vous faire vne plainte,
Pour voir ſi vous ferez vn miracle pour moy,
En faueur de mes vers, ie ne veux autre choſe,
Pour brauer de mon ſort les rigoureuſes lois;
Sinon que vous faſſiez vne metamorphoſe,
De changer en du cuir mes deux ſouliers de bois.

Epigrame que Maiſtre Adam eſcriuit ſur le champ dans les heures d'vne belle Dame.

EPIGRAME.

AImable cauſe de ma peine,
Veillez & priez nuict & iour.
Iamais la grandeur ſouueraine
Ne vous donnera ſon amour:
Tant que voſtre ame inexorable
Rendra la mienne miſerable,
Vous perdrez vos vœux & vos pas,
Pource que la bonté ſupreſme
Veut qu'on ayme ce qui nous ayme,
Cependant vous ne m'aymez pas.

Monſieur le Cardinal de Richelieu commanda à Maiſtre Adam de faire des vers à Monſieur le Surintendant, pour luy demander dequoy aider à payer vne maiſon qu'il auoit achettée, il fit cette Epigrame ſur le champ.

EPIGRAME.

GRand œconome de la France,
Armand m'achete vn baſtiment,
Mais le pauure homme eſt ſans finance
Pour acheuer le payement ;
De grace accorde à ma requeſte
Ce qu'il faut pour payer le reſte,
Que ſi mes ſoins ſont ſuperflus,
Du moins donne moy cette grace
De jouyr vn mois de ta place,
Ie ne t'importuneray plus.

Sur la mort de l'incomparable Alcandre qui fut tué au siege d'vne ville par sa propre mine.

EPIGRAME.

IAmais l'incomparable & valeureux Alcandre,
Ne seroit succombé sous les trais du mal-heur,
Si lors que le trespas s'arma pour l'entreprendre,
Il eust eu le dessein d'affronter sa valeur;
Ce Monstre des viuans par vn lasche artifice,
L'a conquis par le feu comme par l'eau Narcisse.
La mine du premier a terminé son sort:
L'autre pour qui la France est en vn dueil extréme
Tout couuert de lauriers sa mine tout de mesme
Est cause de sa mort.

Reſponſe au rondeau que Monſieur de Beauſonnet a fait à la loüange de Maiſtre Adam.

RONDEAV.

LE Menuiſier n'a rien de comparable,
A la chaleur de ta veine admirable,
Qui par des traits d'immortelle ſplendeur,
Comme vn Soleil fait briller ſa candeur,

Par tous les coings de la terre habitable,
Pour faire vn pied d'vn lict, ou d'vne table,
Il ſeroit plus que toy conſiderable
Mais pour les vers tu paſſes en grandeur.
Le Menuiſier.

Parlant de luy, parois plus veritable,
Car n'en deplaiſe à ta Muſe adorable,
Tu paſſerois pour inſigne flateur,
En eſleuant ainſi ton ſeruiteur
Bref ton rondeau traite comme vne fable.
Le Menuiſier.

A Monſeigneur le Duc d'Enguien.

RAce de mille Rois, illuſtre ſang de Mars,
Si dedans ton Printemps, l'ardeur de ton courage
Efface en l'Vniuers le luſtre des Ceſars,
Que ne feras-tu pas dans l'Eſté de ton aage?

Ton bras fera bien-toſt au meſpris des hazards,
Reuerdir tes lauriers ſur les riues du tage,
Où l'Eſpagne verra par d'humides regards
Partager ſes treſors au frais de leur ombrage;

Mais, grand Prince, parmy tant de trauaux diuers
Qui ceindront de nos lys le front de l'Vniuers,
Si tu n'arreſte vn peu le cours de ta victoire.

Tu bleſſeras ton Roy des traits de ton amour,
Car en luy gaignant, tout, tu luy rauis la gloire
D'employer ſa valeur à t'imiter vn iour.

Maiſtre Adam eſtant malade receut vne lettre, d'vn Seigneur ſon amy qui le prie de faire des vers ſur le ſujet de ſon amour, il luy fit cette reſponſe.

MArquis, ſi ma douleur ne ceſſe ſes efforts,
Ie t'eſcriray bien-toſt du Royaume des morts;
Le violent accez d'vne barbare fiebure,
Qui poſe à tous momens mon ame ſur ma levre,
M'a ſi fort abbatu qu'à te bien diſcourir,
C'eſt la mort ſeulement qui me peut ſecourir
Ie porte dans mon corps vn montgibel de flame,
Qui reduit en braſier ce palais de mon ame,
Et quelque douce humeur qui vienne à l'arrouſer
Eſteint moins ſon ardeur qu'vn amoureux baiſer
N'eſteint ta paſſion, quand ſur vn beau viſage,
En moiſſonnant ce fruict tu bruſles dauantage,
Enfin n'eſpere pas que parmy ces chaleurs,
La Muſe oſe pour moy faire naiſtre des fleurs;
Les roſes du Parnaſſe ont peur de mon halaine,
Ainſi que du Soleil les beautez d'vne pleine,
Que l'Aurore a fait naiſtre, & qui dans ſon retour
Rencontre que la mort en a banny l'amour,
Sans cette cruauté qui bourelle ma vie,
I'aurois fait vn pourtrait pour ta belle Liuie,

Où i'euſſe fait paſſer les beautez de ſon teint
Au deſſus des attraits dont nature ſe peint
Alors que le Printemps recherchant ſon Empire,
Luy fait par les oiſeaux anoncer ſon martyre,
Mais, Marquis, s'en eſt fait ie n'ay plus rien de beau
Si i'eſcris plus en vers ce ſera mon Tombeau,
Car de toutes les fleurs dont me reſte l'vſage
Sont les lys que la mort a peints ſur mon viſage.

Dans la meſme maladie Maiſtre Adam fait reſponſe à vn ſien amy qui luy demanda vne heure de temps pour faire faire ſa peinture,

EPIGRAME.

CHer Alcandre ie vois la mort comme vne harpie;
Porter dedans mon ſein ſon appetit brutal,
C'eſt pourquoy haſtes toy de prendre la copie,
Dont tu verras bien-toſt perir l'original;
Tandis qu'il reſte encore empreint en mon viſage,
Quelques traits languiſſans de mon premier vſage,
Preuiens la cruauté que me liure le ſort,
N'attends pas que le mal ait changé ma figure
Du moins ſi tu ne veux faire par ma peinture
Le pourtrait de la mort.

A Monſieur le Baron de Canillac à ſon depart pour aller dans l'armée d'Italie, lequel perdit vn œil au ſiege de Caſal.

EPIGRAME.

Illuſtre rejetton de Mars,
Pour rendre ma boutique à iamais embellie,
Apporte moy de l'Italie,
Vn tronc des vieux lauriers qu'ont planté les Ceſars,
Ie te jure par les neuf filles,
Qu'au lieu d'en faire des Cheuilles,
I'en feray ſur ta teſte vn ſi digne appareil,
Que cette couronne enflamée
Du Dieu qui te reſſemble en ce qu'il n'a qu'vn œil,
N'aura pas tant de renommée.

Maiſtre Adam allant voir vn de ſes amis qui eſtoit malade d'vne ſciatique luy fit ce rondeau.

RONDEAV.

POur te guerir de cette Sciatique,
Qui te retient comme vn Paralitique,
Dedans ton lict ſans aucun mouuement
Prens moy deux brocs d'vn fin jus de ſermant;
Puis lis comment on le met en pratique.

Prens en deux doigts, & bien chaud les applique,
Deſſus l'externe où la douleur te pique,
Et tu boiras le reſte promptement,
Pour te guerir.
Sur cet aduis ne ſois point Heretique,
Car ie te fais vn ſerment autentique,
Que ſi tu crains ce doux medicament,
Ton Medecin pour ton ſoulagement,
Fera l'eſſay de ce qu'il communique
Pour te guerir.

Maiſtre Adam eſtant en compagnie où l'on beuuoit d'excellent vin qu'vne Dame auoit enuoyé, luy fit ce rondeau pour en auoir encore deux bouteilles.

RONDEAV.

DE voſtre vin nous rougiſſons noſtre ame,
Vous proteſtans que tous ards de ſa flame,
Nous occirons tout chagrin & ſoucy,
Tant que bonté vous fera faire ainſi,
De chicheté n'encourez aucun blame.

Alcandre & moy criant à haute game,
A la ſanté de la moult bonne Dame
Le dos au feu n'auons nulle mercy
De voſtre vin.
Mais vn mal-heur qui griefuement diffame,
Et contre qui vous portez le dictame,
Eſt que Baccus va deguerpir d'icy,
Noſtre Phœbus deuiendra tout tranſy
Si n'enuoyez encore quelque dragme
De voſtre vin.

Elegie

ODE
A MONSEIGNEVR
LE CARDINAL DVC
DE
RICHELIEV.

MINISTRE de l'Eſtat, le plus grand de la terre,
Atlas dont noſtre Empire eſt l'immobile faix,
Qui cultiues nos Lys dans vn hyuer de guerre,
Pour les éterniſer dans vn printemps de paix;
Inuincible Heros dont la gloire infinie
A des Heros paſſez la memoire ternie,
Et d'vn puiſſant effort les Titans abatus;
Tutelaire Demon que la France a fait naiſtre,
Souffre encore vne fois que ma Muſe champeſtre
Conſacre ſes chanſons à tes rares vertus.

Mon ame s'en alloit triſtement abatuë
Sous le peſant fardeau de cent ſoucis diuers,
Et la neceßité qui la ronge & la tuë
L'éloignoit pour iamais de la ſource des vers:
Mais le bruit glorieux que fait ta renommée
De climat en climat ſuperbement ſemée
M'empécha d'écouter ces lâches paßions,
Et malgré la rigueur du deſtin qui m'outrage
Ie vis tes grands exploits faire dans mon courage
Ce que font ſur les flots les nids des Alcions.

Quand i'oſe contempler l'éclat de ton merite
Qui porte dans les cœurs, ou l'amour, ou l'effroy;
Qu'à ton zele ſacré la terre eſt trop petite
Pour orner dignement la grandeur de ton Roy;
Que dans ton cabinet ce que tu deliberes
Détruit tous les conſeils du Prince des Iberes,
Ie ſens d'vn nouueau feu ralumer ma chaleur;
Et ſans me conſumer aux labeurs de l'étude,
Ie conſulte en repos dans vne ſolitude
L'n Ange qui m'enſeigne à chanter ta valeur.

Mais cette ſainte ardeur qui pour toy me tranſporte,
Dont mon cœur enflammé s'éleue iuſqu'aux Cieux;
Et qui contre le cours d'vn homme de ma ſorte
M'inſpire en ta faueur le langage des Dieux:
Grand Prince n'eſt-ce pas l'vne de ces merueilles
Par qui le Ciel benit tes trauaux & tes veilles,
Et te rend admirable aux yeux de l'Vniuers;
Et me peut-on qu'à tort diſputer l'auantage,
D'eſtre l'vn des rayons des eſprits de noſtre âge,
Qui font de ta vertu le temple de leurs vers.

N'eſt-ce pas vn effet de l'eſſence ſupreſme
De voir d'vn feu diuin mes eſprits animez,
Que reſſemblant vn champ cultiué de luy-meſme,
Ie produiſe des fruits que l'on n'a point ſemez:
Ainſi vit-on jadis vne troupe diuine
Porter par l'Vniuers noſtre ſainte doctrine,
Et rauir les mortels des merueilles de Dieu;
Sans auoir de l'étude aucune experience,
Et pour en bien parler, que la meſme ſcience,
Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.

Ce n'eſt pas ſur ce mont qui ſe perd dans les nuës,
Que pour peindre tes faix ie cherche des couleurs,
Le Parnace a pour moy des routes inconnuës,
I'en laiſſe à nos Eſprits, & les fruits & les fleurs;
Sans grimper ſur l'orgueil de ces grands precipices,
La Nature a pour moy des ſoings aſſez propices,
C'eſt elle ſeulement qui me vient animer,
Et ſans faire le vain, i'auray bien l'aſſeurance,
De dire, qu'il n'eſt point de Menuiſier en France
Qui ſçache comme moy ce bel art de rimer.

Vn village voiſin du beau fleuue de Loire,
Où le ſiecle de fer n'a pas encore eſté.
D'où ſans le bruit des eaux, & le bruit de ta gloire,
Le ſilence iamais ne ſeroit écarté;
Dans ce ſejour plaiſant, autant qu'il eſt ſauuage,
Aſſis deſſus les fleurs qui bordent le riuage,
Ie borne mes deſirs au ſoin de te priſer;
Sans que l'ambition me flatte d'eſperance,
M'eſtimant trop heureux ſi i'ay la recompenſe
En t'immortaliſant de m'immortaliſer.

Bien que ie ne ſois point parmy l'or & les marbres
De ces Palais fameux de richeſſe éclatans,
Que ie ne voye icy que des eaux & des arbres,
Mes innocens deſirs ne ſont pas moins contens:
Loin de l'ambition d'vne foule importune
Où ſouuent l'on ſe perd en gaignant la fortune,
Dans ces lieux reculez mon deſir eſt mon Roy;
Et quelque paſſion qui flatte noſtre vie,
Ie ſerois auſſi franc d'amour comme d'enuie
Si ie n'en auois point de diſcourir de toy.

Mais lors que ta vertu me paroiſt ſans exemple,
Quand i'y voy que ta vie eſt maiſtreſſe du ſort,
Que la poſterité te doit baſtir vn Temple
Où tu triompheras du temps & de la mort:
Que le plus digne Roy qui ſoit deſſus la terre
Tire de tes conſeils cét orgueilleux tonnerre,
Qui porte en mille endroits la crainte & le treſpas,
Et que ceſte ſplendeur qui luit en ſa Couronne
Emprunte tant d'éclat de ta ſeule perſonne,
Ie croirois eſtre injuſte en ne le diſant pas.

Ie ſçay qu'vn lâche eſprit plein d'vne ardeur infame,
Qui de quelque Megere inplora le ſecours,
A voulu d'vn crayon auſſi noir que ſon ame,
Ternir inſolemment la gloire de tes iours:
Mais comme le Soleil montre vn plus beau viſage
Quand il a diſſipé les voiles du nuage,
De meſme ton merite en a paru plus beau;
Et ce monſtre d'horreur eut l'ame bien punie,
Car ton integrité vainquit ſa calomnie,
Et luy fit en naiſſant rencontrer le tombeau.

Depuis que ſous les loix du plus iuſte Monarque
Qui iamais ait regi l'empire des viuans,
Tu tiens comme vn Nocher le timon de ſa barque;
As-tu iamais bleſmy pour la crainte des vents:
Quels Syrtes vagabonds, quels eſcueils effroyables,
Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables,
Et quels prodiges peut l'Hiſtoire renommer
Qui puiſſent égaler ceſte heureuſe auanture,
Où le Ciel te permit ainſi qu'à la Nature,
D'éleuer des Rochers dans le ſein de la Mer.

Ce iour qu'en ta faueur le Ciel fila de ſoye,
Neptune fit pour toy de ſi puiſſants efforts;
Qu'au temps qu'il bâtiſſoit les murailles de Troye,
Il trauailloit bien moins qu'il ne faiſoit alors:
Cependant ta fortune ardemment animée,
Alla voir des Anglois la ſacrilege armée,
Et d'vn œil de courroux qui leur ſembloit parler
Leur predit les malheurs qui menaçoient leurs crimes,
Et conta leurs vaiſſeaux comme autant de victimes
Que ta ſainte fureur luy deuoit immoler.

Ces murs de qui l'orgueil détrempa les matieres,
Dont la cime aujourd'huy baiſe les fondemens,
Ces Coloſſes changez en fameux cimetieres
Où ta gloire a baſty de ſi beaux monumens:
Ces affreux bouleuars, ces ſuperbes machines,
Ces forts enſeuelis ſous leurs propres ruines;
La Rochelle en vn mot, qu'eſt-elle maintenant?
N'as-tu pas abatu ſa pompe injurieuſe?
Et mis aux pieds du Roy l'audace imperieuſe
Du rebelle, Demon qui l'alloit ſoûtenant.

Mais tant d'autres exploits dont l'Hiſtoire eſt ornée,
Tant d'effets merueilleux qui brillent en nos iours,
Et qui ne verront point leur gloire terminée
Qu'alors que la Nature aura finy ſon cours:
Tant d'ennemis courbez au joug de cét Empire,
Malgré tous les deſſeins que l'Auſtriche conſpire
Pour aſſouuir la faim de ſon mourant orgueil;
Tous ces faits glorieux ſont-ils pas à ta vie
Autant de Pelions pour ecraſer l'enuie,
Et ſauuer tes vertus de la nuict du cercueil.

Puiſſe-tu, Grand Heros, étendre nos conqueſtes,
Aux bords où le Soleil naiſt & va finiſſant;
Et que tous tes progrez ſoient autant de tempeſtes
Pour émouſſer l'orgueil des cornes du Croiſſant:
Que s'il faut que ton corps, comme Auguſte ſuccombe
Sous le faix éclattant d'vne pompeuſe tombe,
Puiſſe-tu faire naiſtre vn Laurier glorieux,
Qui de tes faits diuins ſoit la marque eternelle,
Et pouſſe au monument vne tige immortelle
Qui porte ſes rameaux iuſques dedans les Cieux.

Maiſtre

Maiſtre Adam ayant eſcrit de Neuers à Paris, à vn de ſes meilleurs amis pour le prier de le faire payer de la penſion que Monſieur le Cardinal de Richelieu luy donnoit, & ne receuant aucune reſponſe luy eſcriuit cette Epiſtre.

DAphnis ie ſuis fort eſtonné,
Pourquoy tu m'as abandonné,
Moy qui n'aſpire qu'à la gloire,
De viure dedans ta memoire;
Voicy pour la troiſieſme fois,
Que de mes lettres tu reçois,
Et la troiſieſme fois de meſme,
Que par vn meſpris plus qu'extreſme,
Tu ne m'as pas tant ſeulement
Accordé ce contentement,
De me mander ſi ma quitance,
Fourniroit aſſez d'eloquence,
Pour me faire rendre en ce lieu,
La penſion de Richelieu;
En verité cela m'irrite,
Et n'en deſplaiſe à ton merite,
Cet oubly m'a ſi bien faſché,

Que ie t'accuſe d'vn peché,
Et c'eſt en effet le commettre
Que de manquer & de promettre,
Car tu ſçais qu'il m'eſtoit permis,
De me vanter de tes amis,
I'en prends à teſmoin veritable
Ce Comte aymable & redoutable,
A qui tu promis deuant moy,
Sur ta parole, & ſur ta foy,
Qu'en ta faueur pour mon ſeruice,
Tu paroiſtrois touſiours propice;
Cependant ie reconnois bien,
Que ce que tu dis n'eſtoit rien
Qu'vn peu de flamme & de fumée
Eſteinte auſſi-toſt qu'allumée,
Ou pour te le faire plus cour
Beaucoup d'eau beniſte de Cour;
Tu ne trouueras point d'excuſe
Contre ce blâme qui t'accuſe
Peut-eſtre me reſpondras tu
Que ta plume a trop de vertu,
Que ton eloquence eſt trop belle
Pour vn raboteur deſcabelle;
Dés là ie te tiens au collet
Puis que ie ſçay que ton valet
N'a pas l'eſprit ſi plein d'audace,

Qu'il n'eſcriuit bien en ta place;
Il eſt encore aſſez à temps,
Et c'eſt tout ce que ie pretends,
Que de toucher cette pecune
Qu'vn chacun nomme ma fortune,
Et qui la ſeroit en effet,
Si ce Cardinal ſi parfait
Pour eſleuer mes deſtinées
M'auançoit pour deux cent années;
Mais c'eſt ce qui ne ſera pas,
Car l'aſtre qui conduit mes pas
A l'influence trop mauuaiſe
Pour eſtre l'appuy de mon aiſe,
Auſſi ie ne m'en faſche point,
Et ie m'arreſte ſur ce poinct
Qu'il ne faut pas que ie pretende
L'effet d'vne choſe ſi grande;
Ie m'y trouue fort reſolu,
Parce que le ciel i'a voulu;
Quand il a fait vne ordonnance,
Ny le Roy ny ſon Eminence,
Qui ſont bien d'autre lieu que moy;
N'en ſçauroient euiter la loy;
Ils peuuent tout deſſus la terre,
Leur colere vaut vn tonnerre,
Mais certes quand il faut aller

D'où l'on ne ſçauroit appeller,
Les Grands ont beau faire & beau dire,
Toutes les forces d'vn Empire,
N'ont pas le pouuoir d'empeſcher
Le coup qui nous vient deſpecher:
C'eſt ce qui m'afflige & m'eſtonne,
Que cependant qu'vne couronne,
Les fait appeller en ces lieux,
Les viues images des Dieux:
Ils font ſi peu de recompence,
A ceux qui chantent leur puiſſance,
Sans qui leur eſclat le plus beau,
Suiuant leur corps dans le Tombeau,
Ne laiſſeroit à la memoire
Aucune marque de leur gloire;
Que ſi le ciel m'euſt ordonné,
Vn empire quand ie fus né,
Ie n'aurois iamais eſté chiche,
Parce qu'vn Prince eſt touſiours riche;
De quelque violent effort,
Dont les puiſſe agiter le ſort;
Ils n'ont iamais l'ame aſſeruie,
Que par la perte de la vie;
Les Princes ne peuuent donner,
Que ce qui doit leur retourner
Ils ſont Maiſtres de la fortune;

En donnant ils ſemblent Neptune,
Qui fait les fleuues de la mer,
Mais qui les reuoit abiſmer,
Apres quelque legere courſe
Dans leur inepuiſable ſource.
Lors que leur liberalité
Ne trouue rien de limité,
Tous les cœurs leur ſont des victimes,
Tous leurs deſſeins ſont legitimes,
Et les plus fieres Nations,
Ayment leurs inclinations;
Lors que leurs mains ſont liberales,
Leurs Majeſtez ſont plus Royales,
Chacun les regarde à genoux,
Ils ne ſe font point de jaloux;
Bref pour mieux le faire comprendre,
Il faut tout donner pour tout prendre,
Mais certes il s'en trouue peu
Qui ſoient embraſez de ce feu;
Auſſi ce qui me reconforte,
C'eſt que ſi iamais à la porte,
Par laquelle il nous faut paſſer,
Quand nous venons de treſpaſſer,
Ie rencontre par aduanture,
Vn de ces mignons de Nature,
Qui prennent tout ſans donner rien,

Ma foy ie m'en moqueray bien;
Si iamais ie paſſe la barque,
Auec vn auare Monarque,
Tandis que le vieillard Caron,
Nous paſſera ſur l'Acheron,
Ie luy feray bien reconneſtre
Qu'il n'aura plus le nom de Maiſtre;
Ne pouuant alors m'abſtenir,
Pour me vanger & le punir,
De luy remettre en la memoire,
La decadence de ſa gloire.
Là ſans crainte de la grandeur,
Et de la Royale ſplendeur;
Dont il cheriſſoit tant l'vſage,
Ie luy tiendray ce beau langage.
Prince miſerable & confus,
Qui n'es plus de ce que tu fus,
Qu'vne triſte & malheureuſe ombre,
Qui vas multiplier vn nombre,
Où tel qui ne t'oſoit parler,
Lors que tu faiſois tout trembler,
Sous ton orgueilleuſe puiſſance
Mepriſera ta connoiſſance,
Toy qui jadis chez les mortels,
Prenois l'encens & les Autels,
Qu'on doit aux Deïtez ſupreſmes,

Et qui tout ceint de diadeſmes,
Tenois vn pouuoir en tes mains,
Qui faiſoit trembler les humains;
Dedans cette cheute fatale,
Qui dans ce bateau nous eſgale,
Ne ſens-tu pas que tu reçois,
La mort vne ſeconde fois,
Par le reſſouuenir funeſte,
D'en auoir tant laiſſé de reſte,
Et n'auoir plus pour tout ſupport,
Qu'vn denier pour paſſer le port;
Lors que tu gouſtois en la vie,
Ce qui rend vne ame aſſouuie,
Pourquoy ne conſiderois-tu,
Ces Miniſtres de la vertu,
Ces Eſcriuains de qui les plumes,
Te pouuoient dreſſer des Volumes
Où malgré le temps & ſon cours
Ta gloire auroit vécu touſiours;
Peut-eſtre auois-tu la penſée,
Que depuis que l'ame eſt paſsée,
Dedans l'empire du treſpas,
La memoire ne la ſuit pas,
Et que dans ces ombreuſes plaines
Qui ſont les plaiſirs ou les peines,
L'eſprit en ce fatal reuers

Ne ſonge plus à l'Vniuers.
Mais à propos de la memoire ;
Il ſemble que ie vueille boire,
Dedans le noir fleuue d'Oubly,
Où ie ſuis preſque enſeuely;
Penſant eſcrire vne miſſiue,
Ie me rencontre ſur la riue;
Où l'argent eſt vil & abjet,
Et c'eſt luy qui fait mon ſujet;
Cher amy Daphnis ie te prie,
Pardonne à cette reſuerie,
Retournons à ma penſion,
Ie n'auois pas intention
D'entrer dedans cette matiere,
Mais comme dans vn Cimetiere,
Ie fais comme vn Preſtre indigent
Qui ſonge aux morts pour de l'argẽt,
Et qui par le gain qui l'enchante
Ne ſçait ce qu'il dit quand il chante.
Pour retourner à mon diſcours,
Aſſiſte moy de ton ſecours,
Encore vn coup ie t'en conjure,
Et ſi tu vois par aduenture,
L'illuſtre Abbé de Chaſtillon,
Saint Amant, Colletet, Sillon,
Beys, Gombaut, Rotrou, l'Eſtoille,

Et

Et de Gournay la Damoiſelle,
Scudery, Corneille, Scaron,
La Serre de chez Montauron,
Dalibray, Vaugelas, Voiture,
Et celuy qui fait la peinture
De la pucelle qui rendit
La France en ſon premier credit;
Bref toute la fameuſe troupe,
Qui grimpe ſur la ſaincte croupe,
Du Double mont imperieux,
Dont les cornes baiſent les Cieux;
Fay moy cette faueur encore,
De dire que ie les adore,
Que ſans leur vnique ſupport,
Ie n'ancreray iamais au port,
Et que ſans la rigueur maline
Dont la pauureté m'aſſaſine,
Malgré les rigueurs de l'Hyuer,
I'irois à Paris vous trouuer,
Pour vous faire voir quelques rimes,
Ou ſi vous voulez quelques crimes,
Où mon eſprit s'eſt areſté,
Par vn orgueil qui l'a porté
A diſcourir ſur la naiſſance
De ce grand appuy de la France
De ce Dauphin qui nous promet,

De nous eſleuer au ſommet,
Où nous aurons la iouyſſance,
D'vn heureux Siecle d'inocence,
Qui nous fera voir plus de fleurs,
Que nous n'auons verſé de pleurs;
D'abort ie confeſſe ma faute,
Car pour vne choſe ſi haute,
Ma Muſe a trop peu d'appareil,
C'eſt à vous à voir ce Soleil,
Grands Aigles de l'Academie,
Qui ſans tache & ſans infamie,
Portez vos plumes & vos yeux,
Iuſques dans les Thrônes des Dieux,
Ie ſens bien que ie me prepare,
A l'infortune d'vn Icare;
Mais qui n'aymeroit pas l'écueil
Ou ie rencontre mon cercueil
Si toute la Nature eſtime,
Le digne ſujet de mon crime:
Si iamais voſtre iugement,
Me fauoriſe d'vn moment,
Pour conſiderer cet ouurage,
Afin d'euiter le naufrage
Diuins & ſublimes eſprits
Souffrez que mes foibles eſcrits,
Soient parmy vos diuines choſes,

Des eſpines parmy des roſes,
Et conſiderez en vn mot
Qu'en faiſant marcher le rabot
Vn Menuiſier dans ſon village,
Fut l'artiſan de cet ouurage,
N'ayant iamais eu nulle part,
A l'excellence de voſtre art;
Sur tous Daphnis ie t'en ſupplie.
Et ſi tu ne veux que ie plie,
Sous l'affreuſe neceſsité
Qui braue ma felicité,
Parois vn peu plus veritable,
Ou ſi tu veux plus charitable.
Adieu ie finis ce diſcours,
De qui le trop nuiſible cours,
Eſt indigne de ta memoire;
Je me contenteray de croire,
Que tu ſouffriras de bon cœur
Que ie ſigne ton ſeruiteur.

Adam.

Maiſtre Adam ayant eſté ſix fois chez Madame la P. A. pour auoir l'honneur de la voir, & trouuant touſiours vn portier qui luy refuſoit l'entrée luy eſcriuit ce Sonnet.

SONNET.

L'On ne vous voit non plus que ſi vous eſtiés morte,
Cependant voſtre eſclat ne fut iamais plus beau,
Que la nuict dureroit, ſi l'vnique flambeau
Aux yeux de l'Vniuers ſe cachoit de la ſorte.

Cinq ou ſix fois le iour planté ſur voſtre porte,
Comme vn fantoſme aſſis ſur le bord d'vn tombeau,
Ie careſſe vn faquin qui d'vn ton de corbeau,
Croit que tout doit ceder à l'orgueil qui l'emporte.

Le deſir de vous voir m'eſt ſi cher & ſi doux,
Que meſmes ie flechis ſous l'orgueilleux couroux,
Qui fait rider le front à cet homme de fange.

Ie pratique le ciel par ce honteux deuoir,
Afin de me vanger quand vous ſerez vn Ange,
Par l'eternel plaiſir que i'auray de vous voir.

TITRE DV SONNET D'APRES.

LE plus meſchant de tous les hommes,
Qui ſoit en ce Siecle où nous ſommes,
Et dont l'abominable eſprit,
Piperoit deſſus l'Antechrit,
D'vne laſcheté ſans exemple,
Comme vn excommunié du Temple,
Mit hors du chaſteau de Neuers,
L'innocent Autheur de ces vers,
Et d'vne meſdiſance infame,
Dont il entretenoit Madame,
La porta preſque iuſqu'au point,
De faire froter ſon pourpoint,
Luy qui durant cette ſouffrance,
N'auoit rien que ſon innocence,
Pour faire viſage au mal-heur,
Que luy decochoit le voleur;
N'oſant aborder la Princeſſe,
Prit cette hazardeuſe adreſſe
De faire dans ſon cabinet
Doucement couler ce Sonnet.

A MADAME LA P. A.

SONNET.

PVisque vous le voulez, i'ay commis vne offence,
Ie me rends pour vous plaire à tous mes ennemis,
Et me voila tout preſt à faire penitence,
De l'horible peché que ie n'ay pas commis.

Ie prie encor celuy qui ſouſtient l'innocence,
Deuant qui vos pareils ſont moins que des fourmis,
Qu'il retienne le frein de la iuſte vengeance,
Des maux que i'ay ſoufferts, quand vo⁹ l'aués permis.

I'ay fait ſi vous voulez d'vne ardeur incenſſee,
Tout ce qu'vne ame ingratte allume en ſa penſee;
I'ay negligé l'honneur qu'on doit à vos appas.

Mais belle Amarillis, mon crime plus extreſme,
C'eſt d'auoir pris vos yeux pour les yeux de Dieu meſme
Qui liſent dans nos cœurs, & vous ny liſez pas.

Vn nommé Grand Champ ayant promis à Maistre Adam les OEuures de Monsieur du Vair, & ne les luy donnant point il luy fit cette Epigramme.

EPIGRAME.

TA promesse m'est inutile,
Puis qu'elle ne produit aucun euenement,
Et tu n'es qu'vn grand Champ sterile,
Qui ne donne du verd que difficilement.

A Monsieur de Monmor, qui venant conduire les garnisons en Niuernois, & establir la Subsistence, souppant auecque Maistre Adam luy demanda l'Epigramme qui suit.

LA VILLE DE NEVERS PARLE.

PAR vn terrible changement,
Qui m'a rauy mes premiers charmes,
Ie ne suis plus qu'vn Iugement,
En proye à dix mille gendarmes;
Le harnois que i'ay sur le dos,

Eſt fait de tailles & d'impoſts,
Pourtant dans cette ſeruitude,
Qui met ma franchiſe au treſpas,
Mon tourment me ſeroit moins rude
Si mon mor ne me bleſſoit pas.

Epigramme pour vne belle Dame que l'on dit qui ſe fardoit.

SA beauté n'a point d'artifice,
Voicy comme chacun le croit,
C'eſt qu'vn des chefs de la Iuſtice,
Sur ce poinct luy donne le droit;
Pour vanter vne ame ſi belle
Ie ne veux pas de Philomelle,
Emprunter le gaſouillement;
Ie n'aſpire qu'à l'aduenture
D'eſtre geay deux iours ſeulement,
Pour bien parler de ſa nature,

Epigramme pour vn Magicien à vn Ballet.

VRgande n'a iamais appproché mon ſçauoir,
Ie prédis quand ie veux vne choſe future;
Et quand vne beauté prepare vn deſeſpoir,
Ma verge a le pouuoir d'amollir ſa nature,

A Mon-

A Monſieur le Comte d'Arpajon, A dam luy demande ſa penſion.

COmte ie n'ay rien autre choſe
A te dire pour compliment,
Sinon qu'Appollon ſe diſpoſe
A te faire vn remerciement ;
La neceſsité de ma Muſe,
Rend mon ame toute confuſe,
Et pour me tirer de ſoucy,
Tu n'as qu'à venir à l'offrende,
Car i'eſcris mieux vn grand mercy
Que ie ne fais vne demande.

Pour Monſieur le Baron de Langeron repreſentant l'Europe, au Ballet de Madamoiſelle.

CElle pour qui mon ame en flamme eſt conuertie,
Cet Aſtre des beautez, à qui tout doit ceder,
Auec les immortels a tant de ſympathie,
Que ie ne montre icy qu'vne ſeule partie
Des biens que ſes vertus ont droit de poſſeder
Que ie rencontrerois vne heureuſe aduenture,
Et que mon cœur ſeroit amplement ſatisfait,

Si du moins ie pouuois luy donner en effet,
Ce qu'icy ie ne puis luy donner qu'en peinture.

Pour le meſme repreſentant l'air au meſme Ballet.

SI parmy les douleurs l'vſage de parler,
Ne peut eſtre interdit aux libertez de l'ame,
Beaux Aſtres de la Cour ſous vn habit de l'air,
Amour bruſle mon cœur d'vne eternelle flame;
Toutefois ie me plaiſt ſi fort dans mon tourment,
Que ſans ma paſſion aucun bien ne m'aſſiſte,
Et ie me ſers de l'air comme d'vn Element,
Par qui le feu ſubſiſte.

Pour Monſieur le Comte de Brion, repreſentant le feu au Ballet de Madamoiſelle.

IE vis dans le plus pur de tous les Elemens,
Et tout reſplendiſſant de flammes immortelles
Ie ſuis comme vn ſoleil aux plus dignes Amans,
Auſſi vais-ie mourant pour l'vnique des belles,
Le feu de mon amour m'eſt ſi doux & ſi cher,

Son aymable fureur me donne tant d'enuie,
Que lors que le trepas par luy me vient toucher,
Imitant le Phœnix ie recouure la vie,
Dans mon propre bucher.

Pour vn bouquet enuoyé à vne Dame par Maistre Adam, composé de trois roses, & de trois soucis pour remerciment de quelques vers qu'elle auoit faits pour luy.

POur remerciment de tes vers,
Doux objet de pleurs & de joye,
Pour peindre mes mal-heurs diuers,
Ce petit bouquet ie t'enuoye;
Il fait paroistre en deux couleurs
Et ton visage & mes douleurs;
En ce rencontre de Nature,
Ses roses y montrent ton teint,
Et ses soucis sont la peinture
Des cruautez dont tu m'as peint.

Maiſtre Adam enuoye ſon fils aux eſtrennes vers Madame la Princeſſe Anne, ayant chauſſé des ſabots, & ces vers à la main,

PRinceſſe ie ſuis fils d'vn faiſeur de rabots,
Qui prend tous ſes enfans pour des maiſtres marouffles
Car lors que ie me plains de porter des ſabots,
Il dit que vous pouuez me donner des pantoufles.

Quand iè luy vais parlant d'vn ſens ſage & raſsis
Il me dit mon enfant, tes miſeres ſont grandes,
Puis que n'ayant pas eu l'argent de nos chaſsis
Ie ne peux accorder ce que tu me demandes.

Princeſſe l'ornement de ce grand Vniuers,
Qui parmi les Diuins auez des ſimpaties
Donnez moi des ſouliers en faueur de ces vers,
Ou du moins ordonnez l'argent de nos parties.

Sur vne disgrace arriuée à Maistre Adam.

STANCES.

MVse quitte les soins diuers,
Qui pour moy te donnent des peines,
Mon sang est glacé dans mes veines,
Tout meurt pour moy dans l'Vniuers,
Le Soleil qui fait tout reuiure,
N'a rien qui m'oblige à le suiure,
Mon ame a perdu la raison;
Ie suis brute, Ie suis sauuage,
Depuis qu'Amarillis s'engage,
A me bannir de sa maison.

Belle Nymphe n'estime plus
Que ta vertu m'assujettisse,
Ie deteste comme iniustice,
Tous tes entretiens superflus,
Ie meurs d'ennuy, ie desespere;
Apres ce sanglant vitupere,
Ie ne trouue plus rien de beau,
Ie ris quand la mort me menasse
Et quittant les vers du Pernasse,
Ie cherche les vers du Tombeau.

A Monſieur de la Vigne Apotiquaire de Madame la Princeſſe Marie, pour remerciment d'auoir guery Maiſtre Adam d'vne grande maladie qu'il eut à Paris.

EPIGRAME.

N'Eſt-ce pas vn effet admirable & diuin
Que parmi les efforts d'vne douleur inſigne,
I'aye euite la mort par le ius de la vigne,
Et n'auoir pas vsé d'vne goutte de vin;
Docte Pharmacien à qui i'en dois la gloire,
Qui me priuant du vin pour m'en faire mieux Boire,
As remis mes eſprits en leur viuacité,
Maintenant que Baccus preſide à mon enuie,
N'eſt-il pas bien raiſon de boire à ta ſanté,
Puis que par ton ſçauoir i'ay recouuert la vie?

Maiſtre Adam enuoyant querir du vin en vne compagnie de ſes amis ; eſcriuit ces lignes.

STANCES.

AImables enfans de la treille,
Par le pouuoir que vous auez,
Enuoyez moi quelque bouteille,
Du meſme vin que vous beuuez ;
Nous ſommes cinq ou ſix à table,
Qui n'auons rien de delectable
Pour maintenir noſtre amitié,
Que l'excellence d'vn fromage.
Dont nous vous faiſons vn hommage
D'vn doigt plus que de la moitié.

Pour payer ce bien fait inſigne,
Que l'inſolence des frimas
Ne touche iamais à la vigne
Où le Seigneur en fait amas ;
Que le Ciel & la deſtinée
La puiſſent combler de vinée ;
Si vous nous faites vn refus
Puiſſe t'elle en changeant ſon eſtre,
Iamais ne plus rien faire naiſtre
Que cenelles & gratecus.

Les amours de Diane & d'Endymion en vn Rondeau.

PAr le milieu d'vn bois ſuperbe & glorieux,
De voir que ſa fraiſcheur ne craint point l'œil des Cieux,
Endimion eſtant aux plaiſirs de la chaſſe
Rencontra par bon-heur Diane toute laſſe,
Qui couroit comme luy les beſtes de ces lieux.

Abordant cet objet qui captiue les Dieux,
Il luy dit en baiſant ſon beau ſein & ſes yeux,
Souffrez que mon ardeur eſchauffe voſtre glace,
Par le milieu;
Amour qui de nature eſt fort imperieux,
Ialoux de leurs plaiſirs deuint ſi furieux
Qu'il fit que le reſpect à la fureur fit place,
Que ce cruel Amant ſon Amante terraſſe,
Luy pouſſant dans le corps vn trait delicieux
Par le milieu.

Remer-

Remerciment à Madame la Princeſſe Marie d'vn eſtuy qu'elle achepta à Maiſtre Adam à la foire ſaint Germain.

EPIGRAME.

INcomparable & grand appuy,
De ma fortune & de ma gloire,
Voſtre Alteſſe ne ſçauroit croire,
Comme ie cheris cet eſtuy,
Que i'eus de vos mains à la foire:
Mais ie doublerois la memoire
Des bien-faits de voſtre bonté,
Si i'auois vn hanap pour boire
A voſtre adorable ſanté

A vn Poëte qui cenſuroit les vers de Maiſtre Adam.

EPIGRAME.

MArouffle que l'on fit eſquiuer du Parnaſſe,
De meſme que des Cieux on fit ſortir Vulcan,
Apprens que ta fureur m'a ſeruy de bonace,
Et que tes vers ont mis ton honneur à l'encan;
Tes Eſcrits ont rendu ta ſottiſe connuë:
Ie paſſe pour Soleil, & tu paſſe pour nuë:
Tes ſentimens n'ont pas l'ordre de la raiſon.
Pour te payer pourtant de tes ſoins inutiles,
Ie t'offre de bon cœur ſix vers & trois cheuilles,
Pour faire vn Epitaphe & baſtir ta maiſon.

Remerciment d'vn habit donné par Monſieur le Comte d'Arpajon à Maiſtre Adam.

RONDEAV.

ESTant veſtu de nouuelle façon,
I'ay delaiſſé ces habits de maçon,
Qui me faiſoient par tout rougir de honte;
Muſe il en faut remercier ce Comte,
En verité c'eſt vn noble garçon.

Inſpire moy quelque belle chanſon,
Du plus ſubtil qui ſoit dans ta leçon,
Pour lui montrer que i'ay trouué mon cõte.
Eſtant veſtu.
I'eſtois plus nu que le ſauuage Orſon,
Quand Valentin l'alla prendre à rançon,
Et cet Hyuer qui toutes choſes dompte,
Malgré ſes dents voit que ie le ſurmonte,
Ne craignant plus tremblement ny friſſon.
Eſtant veſtu.

Maiſtre Adam eſt prié d'vne perſonne de condition de faire des vers pour Monſieur le Cardinal apres ſa mort, reſponſe ſur le chant.

EPIGRAME.

DAmon que veux-tu que ie faſſe,
Tout mon Printemps s'en va paſſé.
Et i'incague Muſe & Parnaſſe,
Depuis qu'Armand eſt trepaſſé.
Si quelque pitié te conuie,
De ne point trauerſer la vie
D'vn eſprit debile & perclus;
Il faut que tu me conſidere
Plutoſt pour ce que i'ay ſceu faire,
Que pour ce que ie ſeray plus.

Pour vn pourtrait offert à vne Dame.

EPIGRAME.

IE vous fais offre d'vn pourtrait,
Où l'art iuſques au dernier trait,
Vous montre mon triſte viſage;
Que i'aurois vn parfait bon-heur,
Si i'eſtois peint dans voſtre cœur,
Comme ie ſuis dans cet ouurage.

A vne belle Dame, ſur la mort de ſon pere.

IE n'ay pas entrepris de flatter vos douleurs,
Vn funeſte trépas m'oppoſe l'impoßible,
Ce monſtre des viuans, ce fantoſme inuincible,
D'vn iniuſte Tombeau tire vos iuſtes pleurs.
Vos beaux yeux, où l'amour admire ſa puiſſance,
Se voilent iuſtement d'vn lugubre bandeau,
Et la nature doit en cette violence,
De leurs ſources de feux faire des ſources d'eau.

Le ſonge de Siluie qu'Amour la bleſſe.

RONDEAV.

AH! ie me meurs dans ce rauiſſement,
Parlons des yeux, laiſſons le compliment,
Si vous aymez les plaiſirs de Siluie,
Ne craignez pas à luy rauir la vie,
Ma gueriſon vaut moins que mon tourment;
Que voſtre dard me bleſſe doucement,
Qu'en me bleſſant il eſt doux & charmant,
Et qu'il eſt bien digne de mon enuie,
Ha ie me meurs.
Pouſſez plus fort que du commencement
Voſtre fureur fait mon ſoulagement,
A cet effort mon ame vous conuie,
Ah s'en eſt fait! vous me l'auez rauie,
Le dernier coup m'oſte le mouuement.
Ah ie me meurs.

Vn Gaſcon prie Maiſtre Adam de luy faire vn Rondeau contre vn riual.

OVy cap de bioux proche de ſes apas,
Par la corbioux ie ne ſouffriray pas,
Qu'autre que moy poſſede cette belle,
Faut l'adorer ſans eſtre amoureux d'elle;
La harnanbioux l'on y perdroit ſes pas;

Car ma valeur qui dedans les Combats,
A renuerſé mille ennemis à bas,
Auroit bien-toſt mis fin à la querelle.
Ouy cap de bioux;
C'eſt à moy ſeul à prendre ce repas,
Son corps eſt fait pour plaire à mes esbas,
Digne morbioux ſi quelqu'vn ſe reuelle,
Contre l'amour dont ſon œil me bourrelle,
Qu'il ſe prepare à ſouffrir le trepas;
Ouy cap de bioux

A vn meschant Escriuain, à qui Maistre Adam fait responſe ſur vn Epigrame qu'il luy auoit eſcrit.

IAmais par tes eſcrits tu n'auras de riuaux,
Car ſi les Eſcriuains tant deuots que prophanes,
Te vouloient imiter, ſans doute que les aſnes,
Paſſeroient auiourd'huy le nombre des cheuaux.

Monſieur de l'Or Prieur d'Infiny, & Chanoine de la grande Egliſe Catedrale de Neuers, ayant enuoyé de ſon vin à Maiſtre Adam, il luy fit ce remerciement.

DE l'Or ce qu'on dit dans les Cieux,
De la douceur de l'Ambroſie,
Ne touche point ma fantaiſie,
Comme ton vin delicieux;
Il a de ſi charmans appas,
Que proche de luy le treſpas
Ne peut rien deſſus ma memoire;
Et ſans doute Baccus te fit
Seigneur du Prince d'Infinit,
A deſſein de m'en faire boire.

Que

Que puisse-tu iusqu'à cent ans,
Posseder vn tresor si rare
Que iamais la rigueur du temps,
Ne t'en fasse montrer auare;
Qu'à ce iour de la saint Martin,
M'en puisse-tu faire vn festin,
Ou deuant tes amis insignes,
Ie puisse prouuer dans mes vers
Que ton vin, & ton nom sont dignes
De captiuer tout l'Vniuers.

A Monsieur Courrade Medecin ordinaire du Roy, & de Madame la Princesse Marie sur son Liure de l'Hydre Feminine combatuë par la Nimphe Pougoise, pour la fontaine de Pougue.

CHers fauoris de la memoire,
Adorables faiseurs de vers,
Qui faites passer vostre gloire,
Iusqu'au delà de l'Vniuers;
Doctes & rauissans Genies,
Qui par vos douces harmonies,
Enseignez la langue des Dieux,
Et qui montrez dans vos Volumes,
Que vous faites boire à vos plumes,
Ce qu'on peut boire dans les Cieux.

Quittez vn peu cette hypocreine,
Où vous puiſez tant de douceurs,
Pour adorer cette fontaine,
Qui vaut bien celle des neuf ſœurs;
Que ſi cette ſource eſtimée,
Fait durer voſtre renommée,
Par la douceur de vos accords,
Celle-cy n'eſt pas moins aimable,
Puis qu'elle a le pouuoir ſemblable,
Deſſus la nature des corps.

Une Nayade toute nuë,
Qui ſort de ce ſeiour natal,
Comme vn Soleil qui fend la nuë,
Perce ce mobile criſtal;
Et paroiſſant iuſqu'aux eſpaules,
Sous vne coiffure de ſaules
De iongs, de peupliers, de roſeaux;
Montre vn viſage qui merite,
Le meſme pouuoir qu'Amphitrite
A ſur le Monarque des eaux.

C'eſt cette Nymphe ſans ſeconde,
Qui vous oblige à diſcourir,
Deſſus ce liure que le monde,
Ne ſçauroit iamais voir perir;
Que ſi la puiſſance homicide,
Du grand & redoutable Alcide,

Braua l'enuie & le mal-heur;
Vous verrez par experience,
Qu'on trouue icy dans la ſcience,
Ce qu'il trouua dans ſa valeur.

Maiſtre Adam diſnant chez Monſieur le Cheualier de Maugiron auecque l'illuſtre & Inuincible Baron de Canillac & d autres, il fit cette chanſon le verre à la main.

CHANSON.

Mis en depit des Impots
Viuons ſous l'empire des pots,
Et diſons tous d'vn air diuin,
Nargue des ennemis du vin;
MAVGIRON *i'en bois à ta ſanté,*
Beniſſant ta bonté
Qui nous traitte ſi bien,
Sans qu'il nous couſte rien,
Qui ne fera raiſon
Puiſſe-t'il deuenir Oyſon.

BARON *ie trinque de grand cœur,*
A ta ſanté cette liqueur,
C'eſt par ces plaiſirs innocens,
Que la paix regne dans nos ſens;
Si le coup fauorable & fatal
Qui te vint à Caſal
Enleuer vn lambeau
De ton rouge Muſeau,
Euſt ſemblé celuy-cy,
Ton nez ne fuſt pas racourcy.

Suiue qui voudra les hazars,
Qui ſont dans les plaines de Mars;
I'ay moins de reputation
Que noſtre Hercule GASSION,
Mais pourtant s'il eſtoit deſtiné,
Quand ie ſuis enuiné
A troubler les Apas
Que ie trouue au repas,
D'vn ROT *tant ſeulement.*
Ie le mettrois au Monument.

Reſponſé ſur le champ de Monſieur de Maugiron à la Chanſon de Maiſtre Adam.

CHANSON.

GRand eſprit, genereux rimeur
Dont le ſiecle adore l'humeur,
Que ie ſuis heureux de te voir
Dedans ce Bachique deuoir;
PERE ADAM, *l'en bois à ta ſanté,*
De ce vin de Coindrieux, dont tu as tant vanté
L'excellente bonté
Pour mieux te l'exprimer
Voila QVINET *pour l'imprimer.*

VN certain Comte preſſant Maiſtre Adam à luy faire les vers d'vn Ballet, & ne luy donnant point d'argent pour auoir de l'ancre luy fit ce quatrain.

SI ie parois peu diligent,
Aux vers où ton Ballet t'engage
C'eſt qu'ayant Bû mon hoſte enrage
De voir vn conte ſans Argent.

Vn certain fou amoureux prie Maiſtre Adam de luy faire ce Sonnet ſur la paſſion qu'il auoit pour vne Maiſtreſſe.

SONNET.

ENfin ie connois bien, trop ingrate Siluie,
Que ton ame eſt de glace, & ton cœur de rocher,
Et que la paſsion dont mon ame eſt ſuiuie,
Ne te ſçauroit toucher.
Soit que le iour ſe leue, ou qu'il s'aille coucher,
De tes diuins regards mon ame eſt pourſuiuie,
Ie meurs, ie deſeſpere, & ne ſçais ou chercher,
Le repos de ma vie.
Mon ſupplice eſt vn mal, à nul autre pareil;
Ie ne trouue en mes ſens ny raiſon ny conſeil,
Pour ce mal-heur eſtrange,
O Cieux à quelle fin m'auez vous condamné,
De me faire ſouffrir au ſeruice d'vn Ange
Le tourment d'vn damné.

A Clorinde ſur l'inconſtance de ſon Amant.

SONNET.

BEaux yeux de qui i'ay peint la candeur & les charmes.
Aſtres dans qui le Ciel montre vn œuure parfait,
Viuans pourtrais des Dieux, pouuez vous bien ſans larmes
Voir le nuiſible affront qu'vn perfide vous fait.

Amour qui ſous vos trais n'a que de foibles armes,
Par cette ingratitude auroit eſté deffait,
N'eſtoit l'eſpoir qu'il a que dans vn champ d'alarmes,
La mort le vangera d'vn ſi barbare effet.

Pour expier l'horreur d'vne telle aduanture,
Ie commence de voir le Ciel & la nature,
Preparer leur Iuſtice à vanger vos douleurs.

Le Soleil ſeulement faiſant ſa courſe ronde,
Auec iuſte raiſon peut rire de vos pleurs,
Car lors que vous pleurez, il eſt vnique au monde.

Sonnet à vn Riual.

OVy ie l'ay reſolu, ie te quitte ma place;
Ta nouuelle priſon cauſe ma liberté,
Ie ſaute d'vn Hyuer, dans vn beau iour d'Eſté,
Et ie ſuis de rocher ainſi qu'elle eſt de glace.

Connoiſſant de Philis l'ingrate dureté,
Ie deuiens orgueilleux pour punir ſon audace,
Et bien que ſa beauté toutes choſes ſurpaſſe
Ie veux par vn depit ſurmonter ſa beauté.

C'eſt ainſi qu'Alcidor au meſpris de ſa flame,
Cedoit à ſon Riual ſon infidelle Dame,
Penſant en ce rencontre adoucir ſon tourment.

Il iura ſur l'Autel de quitter cette belle,
Mais il fut ſi ſurpris en prenant congé d'elle,
Qu'il fauſſa ſon ſerment.

Elegie

ELEGIE

POVR G.A.C.O.B.I.A.L.

EN fin graces aux Cieux, ces flâmes ſont eſteintes,
Qui m'ont fait tant jeter de larmes & de plaintes,
Ie n'idolatre plus en adorant ces lieux
Qu'Amour me fit nommer mes Soleils & mes Dieux,
Leur eſclat ne m'eſt plus qu'vne lumiere ſombre,
Angelique en vn mot ne me ſemble qu'vne ombre,
Vn fantoſme trompeur, dont le magique ſort
Ma fait nommer Amour, l'image de la mort.
Ce n'eſt pas qu'elle n'ait encore aſſez de charmes,
Pour rendre vn malheureux tributaire à ſes armes:
Mais par trop de rigueurs mes ſentimens remis,
Ne trouuent qu'vn enfer, où fut leur paradis:
Vn regret ſeulement me ſuit & me bourelle,
D'auoir paſſé dix iours à ſoûpirer pour elle,
Sans que iamais l'ingrate ait permis ſeulement,
La moindre priuauté que merite vn moment.

L'insolente rigueur qui gouuerne son ame,
A mis à si bas pris la grandeur de ma flamme,
Qu'au mespris de mes feux son courage inhumain
A la ruse de l'honneur de luy baiser la main.
Ie ne pensois pas que cette ame cruelle,
Donne beaucoup d'amour, & n'en prend point pour elle,
Qu'elle est un vif portrait de l'infidelité,
Qui n'a rien de parfait q'vne extreme beauté,
Vn astre malheureux à qui les destinées,
Donnoient à gouuerner mes plus belles annees.
Mais grace à ma raison, ie suis desabuse,
Et ie vas eslognant ce visage ruse,
Ie ne veux qu'vn escueil ou l'amoureux orage,
M'aille faire esprouuer vn tragique naufrage.
Souuerains qui reglez le destin des mortels,
Dieux à qui nous deuons seulement des Autels,
Que i'ay desobligé vos puissances supresmes,
Que mes aueuglemens ont paru bien extresmes,
Quand de peur d'irriter son perfide courroux,
Ie luy donnois des vœux qui n'estoient deubs qu'à vous.
Helas! pour me punir de cette ingratitude,
Vous ne sçauriez choisir de chastiment plus rude,
Que le ressouuenir qui sans cesse me suit,
D'auoir semé le grain dont vn autre a le fruit.
Dans ce ressentiment qui vous vange & m'outrage,
Ie ressemble au nocher, qui sauué du naufrage,

Assis dessus le port tous les sens esperdus,
Voyant tous ses trauaux & tous ses biens perdus:
Apres auoir maudit l'empire de Neptune,
En des lieux plus heureux va chercher sa fortune.
Ainsi ie fais serment par la clarté du iour,
Que ie n'auray iamais de dessein pour l'Amour:
Qu'vn homme est malheureux de qui l'ame soupire,
Dessous le rude faix d'vn si barbare empire,
Puis que le seul tourment qu'on ne peut exprimer,
Est celuy qui nous vient de la douleur d'aimer.
Cependant quand ce mal presidoit à mon ame,
I'auois tant d'auidité pour l'ardeur de ma flamme,
Que bon m'eust plustost fait passer dans les Enfers,
Que de me preparer à delaisser mes fers.
Que de mauuaises nuits ont gouuerné mon ame,
Que sans l'eau de mes pleurs i'aurois senty de flamme,
Et que sans le mespris qui m'est venu saisir,
I'aurois gousté long-temps ce perfide plaisir.
Vengeances, desespoirs, soucis, inquietudes,
Flammes, soûpirs, sermens, larmes, ingratitudes,
Ministres de l'Amour, vos soins sont superflus,
Et vous perdrez vos pas si vous reuenez plus.
Et toy fiere beauté qui m'as tant fait de peine,
Apprens que tu n'es plus qu'vn object à ma haine,
Et que si ie vis plus, c'est à dessein de voir
Succomber sous le temps ton orgueilleux pouuoir.

C'eſt tout ce que l'eſpoir prepare à ma vengeance,
Donnant à mes langueurs cette foible allegeance,
De voir vn iour ton œil qui me ſembloit ſi beau,
N'auoir non plus d'éclat qu'vn funebre flambeau,
Que deuant vn cercueil vn miſerable porte,
Pour honorer la fin d'vne puiſſance morte.
C'eſt lors que ſi ie puis encore diſcourir
Des maux dont tu m'as tant fait viure & tant mourir,
Oppoſant à tes yeux pour punir ton audace,
Ton portrait d'apreſent, & l'aſpect d'vne glace.
Ie ſuis bien aſſeuré qu'en ces extremitez,
Voyant tant de laideurs apres tant de beautez,
Tu te repentiras d'auoir eſté cruelle
Aux juſtes ſentimens d'vne amitié fidelle,
Et par ces changemens ton corps tout affligé,
Mourra de déplaiſir, & ie ſeray vangé.

SONNET.

AMinte, ma raiſon a perdu ſon vſage,
Icare audacieux, i'eſpere que demain,
Amour me permettra de baiſer ton viſage,
Auſſi bien que ta main.

Encore que ton œil ait cauſé mon dommage,
Ie lis dans ſa douceur vn preſage certain,
Qu'à l'exemple d'vn Dieu dont on baiſe l'image
Tu loüeras mon deſſein.

Mais helas! ie voy bien, inhumaine adorable,
Que c'eſt par vn adieu que ce bien deſirable,
Doit accroiſtre l'ardeur qui vient m'inquieter.

Qui vit iamais tourment eſgal à mon martyre,
Que pour joüir du bien où mon amour aſpire,
Il te faille quitter.

SONNET.

EN fin ie ſuis contraint de ceder à tes charmes,
Amour par tes apas s'eſt rendu mon vainqueur,
Et tu peux bien iuger par le cours de mes larmes,
Que tes yeux ont fondu la glace de mon cœur.

Mille ſoupirs briſans témoins de ma langueur,
Sont les traits que ce Dieu ma laiſſé pour mes armes:
Mais ſi comme en beauté tu triomphe en rigueur,
La mort malgré l'Amour finira mes allarmes.

Cruelle, ſois ſenſible à ma iuſte amitié,
Adoucis ta rigueur d'vn trait de ta pitié,
Amour eſtant vn bien le plus doux de la vie;

Ne le diſperſe pas ſi prodigalement,
Que de le tout donner ſans qu'il te prenne enuie,
De t'en ſeruir vn peu pour mon ſoulagement.

SONNET SVR VNE ABSENCE,
Pour Monſieur le Comte de A. P.

BEaux yeux, viuans pourtraits de la Diuinité,
Troſnes eſtincellans de l'amoureux empire,
Quel bien eſt comparable à ma felicité,
Depuis que ſous vos loix ma liberté ſoûpire.

Inuincibles auteurs de ma captiuité,
C'eſt vous qui reſpandez le iour que ie reſpire;
Et l'Aſtre dont la terre emprunte la clarté,
Quand vous eſtes fermez ne luit que pour me nuire.

Loin de vous à la Cour il contemple des yeux,
Qu'on appelle à bon droit des Aſtres & des Dieux,
Pour n'auoir point en eux de qualitez mortelles.

Mais, ô diuins flambeaux dont l'eſclat me conduit,
Vous pouuez deſſus eux, tant vos clartez ſont belles,
Ce que peut le Soleil ſur les feux de la nuit.

SVR LA MORT

DE LOVIS XIII.

SONNET.

GRand Roy, tu ne vis plus, & ton bras redoutable
Qui s'alloit acquerir l'Empire des viuans,
Plus freſle qu'vn roſeau combatu par les vents,
A perdu pour iamais le tiltre d'indomptable.

Que ce malheur ſanglant me ſemble eſpouuentable,
Que l'aueugle fortune a des traits deceuans,
Et que le monde eſt peu lors que ſes pourſuiuans,
Rencontrent de la mort l'écueil inéuitable.

Apres auoir paru la merueille des Roys,
Eſleué iuſqu'au Ciel ſes Lauriers & ſes Lois,
Et baſty des Autels ſur le front de l'Enuie,

Qui ne s'eſtonnera d'vn ſi tragique ſort,
Et qui des demy-Dieux peut s'aſſeurer la vie,
Voyant ce fils de Mars abbatu par la mort.

MAISTRE

MAISTRE ADAM ESTANT A Saint Denys, aſpergeant d'eau beniſte le cercueil du Roy Louys le Iuſte, eſcriuit ces vers.

STANCES.

QVAND le Prince eut rendu l'ame,
Et qu'vn malheur ſans pareil,
Sous la froideur d'vne lame,
Eut éteint ce grand Soleil;
Pour plaindre cette aduanture,
Dont les loys de la Nature
Ont eſtonné l'Vniuers,
L'ame toute deſolée
Sur ſon pompeux Mauſolée,
Alcandre eſcriuit ces vers.

Grand Heros de qui la gloire,
Eſt vn miracle à nos yeux,
Si ma Muſe aux borts de Loire,
Ta mis au nombre des Dieux;
Faut-il qu'elle ſe demente,
Et que la main triomphante
Dont tu regiſſois le ſort,
Pour nous rendre veritables,
N'ait eu des forces capables
De triompher de la mort?

Ces memorables prodiges
Que tu faiſois pour les lis,
Et dont iamais les veſtiges
Ne ſeront enſeuelis,
Ne montroient-ils pas des marques,
Qui nous diſoient que les Parques
Ne ſe pourroient t'acquerir,
Et ne deuions-nous pas croire,
Que ton corps comme ta gloire,
Ne deuoit iamais perir.

Qui n'euſt crû voyant ta vie,
La merueille de nos iours,
Obliger meſme l'Enuie,
D'en idolatrer le cours?
Qui n'euſt dit la voyant telle,
Pompeuſe, eſclatante & belle,
Enceinte de mille Autels,
Qu'elle ne deuoit rien craindre,
Et qu'elle pouuoit atteindre
La gloire des immortels?

Cependant ton grand courage,
Ny tous ces faits eſclatans,
N'ont pû deſtourner l'orage
Qui fait tout ceder au Temps;
Vn froid cercueil enueloppe,
Ton front deuant qui l'Europe
Vid courber mille Citez,
Et dans cette grotte ſombre,
Ton corps eſt moindre que l'ombre
Qui marchoit à ſes côtez.

Aprenez grands de la terre,
Par cét impreueu treſpas,
Que voſtre pompe eſt vn verre,
Dont l'eſclat ne dure pas.
Vos grandeurs les plus diuines,
Sont des parterres d'eſpines,
Qui produiſent peu de fleurs;
Et cette mort me conuie,
A croire que voſtre vie,
Fait moins de ris que de pleurs.

C'eſt ainſi qu'on vit Alcandre,
De triſteſſe confondu,
Souſpirer deſſus la cendre,
Du Maiſtre qu'il a perdu:
Quand vne voix luy vint dire,
Pour ſoulager ſon martyre,
Eſtanche l'eau de tes yeux,
Celuy qui fait ta ſouffrance,
Eut moins d'eſclat dans la France,
Qu'il n'en a dedans les Cieux.

APRES LA MORT DE MONSIEVR le Cardinal, Maiſtre Adam fit ce Sonnet Proſopopée.

SONNET.

I'Ay planté des lauriers qui ſeront touſiours verts;
Mes exploits ont plus fait de bruit que le tonnerre,
Et mes diuins Conſeils ont briſé comme verre,
Les orgueilleux deſſeins de cent peuples diuers.

La France par mes ſoins voit les ſentiers ouuerts,
Où Ceſar fit paſſer la Victoire & la Guerre,
Et brauant le Demon d'Eſpagne & d'Angleterre,
I'ay porté mon renom plus loin que l'Vniuers.

Plein de iours & d'honneurs i'ay terminé ma vie,
Malgré les factions de la plus noire enuie,
Ie brille dans l'Hiſtoire en deſpit du treſpas.

Et pour monter Loüis au Troſne d'Alexandre,
Imitant le Phenix, i'ay laiſſé de ma cendre,
Vn ſecond Cardinal pour eſclairer ces pas.

MONSIEVR DE LANGERON ESTANT desesperé des Medecins, à cause d'vne maladie du poumon, M. Adam qui l'aimoit à l'esgal de soy-mesme, pressé d'vne douleur extresme par la perte d'vn si bon amy, les larmes aux yeux fit ce Sonnet.

SONNET.

APres auoir cent fois d'vn genereux effort,
Attaché sur ton front l'honneur d'vne victoire;
Cher Comte, faudra-t'il que la rigueur du sort,
Ne nous fasse plus voir ta valeur qu'en l'Histoire.

Dans l'Auril de tes ans faudra-t'il que la Gloire,
Regrete en te perdant, son plus fameux support,
Et tant de grands exploits donnez à la Memoire,
Ne flechiront-ils point les rigueurs de la mort.

Non, ie voy par ton mal qu'il faut que tu succombes,
Dans le pasle sejour où s'esleuent les tombes;
Mais iamais le tresPas ne seroit ton vainqueur,

Et les plus grands Heros te porteroient enuie,
Si le Ciel eust pris soing en te donnant la vie,
De faire ton poulmon, aussi bon que ton cœur.

MAISTRE ADAM ESCRIT CETTE Epiſtre à Monſieur des Noyers, Secretaire de Madame la Princeſſe Marie, où il le prie de luy mander les predictions de ſa nativité, ſelon l'horoſcope qu'il luy a plû en vouloir faire.

EPISTRE.

IE t'eſcris d'vn climat funeſte,
Où tout le bon heur qui me reſte,
Eſt l'agreable ſouuenir,
Qui de toy vient m'entretenir,
Au milieu d'vn peuple barbare,
Chez qui l'ame la moins auare
Piperoit deſſus ce damné,
Qui par les Dieux fut condamné,
A ſouffrir dans l'eau de l'Auerne,
Ce qu'endure en vne tauerne
Le poumon d'vn pauure indigent,
Qui meurt de ſoif faute d'argent.
Ne voyant Phebus ny la Muſe
Dans ce climat où il m'amuſe,

Ie ne puis ſçauoir de mon ſort,
Si ie ſuis ou viuant ou mort.
Quand ie repaſſe en ma memoire,
Qu'elle fut autrefois la gloire,
Dont mon ame s'entretenoit,
Lors qu'Apollon la maintenoit;
Que loin de la fameuſe audace,
Qui m'eſleuoit ſur le Parnaſſe,
Ie n'enfante plus rien de beau,
Ie m'imagine eſtre au tombeau.
Mais auſſi quand mon ame eſpere,
Que pour bannir ce vitupere,
Qui dedans ces perfides lieux,
Dérobe Hippocrene à mes yeux,
Il faut chercher vne aduanture,
Qui ſoit plus douce à ma nature,
Que celle qui me fait icy
Paſlir de crainte & de ſoucy,
Que i'ay ma liberté premiere,
Pour recouurir cette lumiere,
Qui remet vn cœur abatu
Dans le chemin de la vertu;
Qu'vn ſejour plus doux à la vie,
Peut rendre mon ame rauie;
Que ton cabinet m'eſt ouuert,
Pour me mettre encore à couuert,

Et

Et que le doux jus de Septembre,
Peut eſtre pour moy dans ta chambre,
Ce qu'il m'eſtoit auparauant,
Ie m'imagine eſtre viuant.
Ainſi ie balance & ie flotte,
Entre deux vents comme vn Pilote,
Qui dans l'orage & loin du bort,
Attend le naufrage ou le port.
Toy qui depuis peu ſçais l'vſage,
Du bon & du mauuais viſage,
De la Planette dont le cours,
Fait la conduite de mes iours.
Mande moy ſi mon horoſcope
Veut que ie ſuiue la varlope;
Si ie dois touſiours raboter,
Si ces filles que Iupiter
Tira du cerueau de Minerue,
Ne veulent plus que ie les ſerue.
En ce rencontre tu verras,
Que ce que tu me preſcriras,
Sans me réjoüir ny me plaindre,
Ne ſe verra iamais enfraindre,
Eſtant Philoſophe à ce point,
Que mon ame ne s'émeut point,
De ce que le Ciel nous enuoye,
Pour la triſteſſe ou pour la joye.

Quand ie ne feray plus de vers,
Ie ne veux pas en ce reuers,
Teſmoigner vn point de rancune,
Contre le Ciel ny la Fortune ;
Sont des enfans infortunez,
Qui dés le moment qu'ils ſont nez,
Sentent leur vertu pourſuiuie,
De l'ignorance & de l'enuie,
Et par vn mouuement fatal,
Traiſnent leur pere à l'hoſpital ;
C'eſt vne engeance vagabonde,
Qui fait du bien à peu de monde ;
Si bien que dans cét accident,
Ie me feray riche en perdant,
N'eſtimant la Verue autre choſe,
Que le gay bouton d'vne roſe,
Qui dans l'ame s'eſpanoüit,
Puis peu à peu s'éuanoüit,
En laiſſant vn pauure Poëte,
Auecque ſa langue muette,
Qui de la vieilleſſe vaincu,
De roſe deuient gratecu ;
Si toſt qu'vne vieilleſſe infame
Choque la demeure de l'ame
De quelque grand raiſonnement,
Dont ait agy l'enteudement.

Dans ce malheur qui nous trauaille,
Nature n'a plus rien qui vaille,
Pour faire renaiſtre le fruit,
Que l'âge & le temps ont deſtruit;
Le ſang ne bout plus dans nos veines,
Et nos eſperances ſont vaines,
Dans ce neceſſaire malheur,
De pretendre plus de chaleur:
Le corps deuient froid comme marbre,
L'émail d'vn pré, le verd d'vn arbre,
Ont cét aduantage ſur nous,
Que le plus perfide courroux
Qu'vne aſpre froidure deſſerre
Contre les beautez de la terre,
Ne peut empeſcher leur retour,
Quand le Printemps eſt en amour.
Mais depuis que l'âge nous touche,
Que d'arbriſſeau l'on deuient ſouche,
Le tronc viuant n'eſt bon alors,
Qu'à croiſtre le nombre des morts,
L'eſprit abandonne la place,
De cette demeure de glace,
Comme vn Capitaine aſſailly,
Quitte quand le viure à failly.
De moy qui ſuis preſque à la veille,
D'oüir la Parque à mon oreille,

M'ordonner de chercher ailleurs,
Des deſtins plus durs ou meilleurs
Que ceux dont ie ſuy la puiſſance,
Des le moment de ma naiſſance;
Dans ce neceſſaire accident,
Qui preſage noſtre occident,
L'on ne verra ſans nulle crainte,
Sans jetter ny larme ny plainte,
Payer librement ſans eſmoy,
Ce qu'vn Prince doit comme moy.
Que s'il me faut encore viure,
Sous l'ennuy que l'âge nous liure,
Que les biens & les dons des grands,
Pour moy ne ſoient plus apparants,
Il me reſtera l'aduantage,
De prendre mon premier vſage,
Et ſans que ie m'aille flattant,
Gaigner du pain en rabotant,
Loing de Phebus & des neuf filles,
Quittant les vers pour les cheuilles,
Et le laurier pour le noyer:
L'on me verra ſans m'ennuyer,
Suiuant ma premiere pratique,
Aſſidu dedans ma boutique,
Trouuer vn reuenu parfait,
Au gain d'vn coffre ou d'vn buffet.

Il ne faut pas que l'on eſpere,
Que pour cela ie deſeſpere,
C'eſt alors que ie feray voir,
Que ie peux viure du ſçauoir,
De faire vne maiſon funebre;
Et que tel qui ſe croit celebre,
Autant qu'vn Senateur Romain:
Peut-eſtre dés le lendemain,
Allant boire de l'onde noire,
Du bras dont i'auray peint ſa gloire,
Receura ce funeſte accueil,
D'en eſtre mis dans le cercueil.
Ie voy ſans crainte & ſans enuie,
Les biens & les maux de la vie,
Moyennant que la liberté
Suiue touſiours ma pauureté;
Que cette faueur importune,
Qu'vn laſche appelle la fortune,
Ne vienne point mal à propos,
Troubler ma vie & mon repos;
Attendant le coup de la Parque,
Ie ne connois point de Monarque,
A qui ie vouluſſe changer,
(A moins que de bien m'affliger,)
Au grand eſclat de ſa couronne,
Ce que la liberté nous donne.

Les biens me ſont indifferens,
Imitant nos premiers parens,
Ie l'iſſe faire à l'aduanture,
Et mon deſtin & la Nature;
Ie ne ſuiure les grands ny le Roy,
I'auray touſiours aſſez dequoy
Pour empeſcher que ie ne tombe,
Ailleurs que deſſous vne tombe;
Les Dieux ne ſont pas inhumains,
L'homme eſtant l'œuure de leurs mains,
Pourueu qu'il ſçache reconneſtre
La puiſſance qui la fait naiſtre,
Il eſt plus heureux mille fois,
Que ces grands Miniſtres des Lois,
Qui penſans tenir enchaiſnées,
La Fortune & les Deſtinées,
Captifs d'vn periſſable bien,
Pour trop prendre ne prennent rien,
Que le regret qui les afflige,
Lors que la Parque les oblige,
De quitter les mondains appas,
Que le pauure ne gouſte pas.
L'Aſtre qui luit par tout le monde,
Dans ſon alleure vagabonde,
Reſpand ſes rayons deſſus moy,
Auſſi bien que deſſus vn Roy;

Tous ces beaux preſens que l'Aurore,
Tire des riuages du More,
Qu'elle diſtille par ſes pleurs,
Deſſus la naiſſance des fleurs,
Tombent auſſi bien ſur la prée
Où la Bergere ſe recrée,
Que dans ces jardins orgueilleux,
Où l'Art par des ſoins merueilleux,
Taſche d'imiter en ſes veilles,
La Nature dans ſes merueilles.
Le Ciel eſpanche également,
Et donne prodigalement
Ce qu'il faut pour la nourriture,
Et l'entretien de la nature:
C'eſt ce qui me fait meſpriſer
Le ſot deſir de courtiſer,
Eſtimant la Cour tout de meſme,
Que le Soleil en ſon extreſme,
Que ie n'oſe voir fixement
De crainte d'vn aueuglement.
Toy qui meſpriſant cette regle,
As de tout temps les yeux d'vn Aigle,
Pour voir vn Aſtre ſans pareil,
Qui ſçait ſurmonter le Soleil,
De meſme que dans vn lieu ſombre,
Le Soleil ſçait ſurmonter l'ombre;

Qui joüis des felicitez,
De voir la Reyne des Beautez,
Luire en vne pompe ordonnée,
Par l'ordre de la Deſtinée,
Qui n'a de borne & n'en aura,
Que ce que le temps durera:
Toy qui proche d'vne Deeſſe,
Qui ſous le nom d'vne Princeſſe
Enchaiſne icy bas ſous ſes lois,
La liberté des plus grands Rois,
Souffre que ſans eſtre prophane,
Ie preſente à cette Diane,
Auecque de pudiques feux,
Tout ce que mon ame a de vœux:
C'eſt l'vnique objet que i'adore;
Que ſi quelque deſir encore
Me ſollicite d'vn retour,
Dans le tumulte de la Cour,
Ce ne ſera point cette pompe,
Par qui la Fortune nous trompe,
Ny cét eſclat voluptueux,
De cent Courtiſans ſomptueux,
De qui la grandeur eſt ſuiuie,
Qui m'en feroit naiſtre l'enuie;
Ce ſera ſeulement l'honneur,
De joüir du parfait bonheur

Dont

Dont vne ame trouue l'vſage,
Aux traits diuins de ſon viſage,
Que l'on doit nommer en tous lieux
La viuante image des Dieux;
C'eſt l'vnique bien où i'aſpire:
Vn Prince recherche vn Empire,
Vn auare met ſes efforts
A mettre treſors ſur treſors;
Le Pilote en faueur de l'onde,
Fait recherche d'vn nouueau monde;
Vn Heros plein d'ambition,
Pour aſſouuir ſa paſſion,
Demande par toute la terre,
Le ſang, le carnage, la guerre;
De moy, qui me peut rauir,
C'eſt le bon-heur de la ſeruir;
Depuis l'heure que la Fortune
Nous fit eſprouuer ſa rancune,
Quand par ſon depart rigoureux,
Ce climat deuint malheureux:
Quoy que ie viue en Philoſophe,
Ma conſtance manque d'eſtoffe,
Pour pouuoir viure & ne voir pas
Ses incomparables appas,
Encore que ſa renommée
De climat en climat ſemée,

Rende les Sceptres abatus,
Par la force de ſes vertus;
Quelle ſoit peinte & reconnuë,
Plus haut & plus bas que la nuë;
Qu'elle aille d'vn vol ſans pareil,
Et ſans offencer le Soleil,
Que cette bruyante peinture,
Eſclate aux yeux de la Nature,
D'vn aſpect pompeux & plus beau,
Que le brillant de ſon flambeau;
Tous ces miracles dont la Gloire,
Charge le front de la Memoire,
Ne me touchent point à l'eſgal
De leur Diuin original.
Toy qui de cent choſes futures,
Peux raconter les aduantures,
Et d'vn prophetique ſçauoir,
Que l'eſtude te fait auoir,
Lis iuſques dans le front des Aſtres,
Noſtre bonheur & nos deſaſtres,
Ne ſçaurois-tu m'entretenir
Du temps qu'elle doit reuenir.
O que ce iour filé de ſoye
Comblera mon ame de ioye;
Qu'en dépit de tant de malheurs,
De ris ſuccederont aux pleurs;

Et que ces puiſſances diuines,
Ioignent de fleurs à nos eſpines;
De quelques traits dont le malheur,
Ait touſiours aigry ma douleur,
Quelque rigoureuſe tempeſte
Qu'il puiſſe venir ſur ma teſte,
Ie ne croy pas que ce beau iour,
Remply d'allegreſſe & d'amour,
Il ait aſſez de violence
Pour troubler ma réjoüiſſance;
Et ſi dans ma natiuité
Tu cherches bien la verité,
Tu trouueras que ſi la perte
Que cette Prouince a ſoufferte,
Pour l'abſence de ſes apas,
Ne m'a pas donné le treſpas,
Qu'à ſon retour ie dois bien craindre,
Que n'eſtant pas mort pour me plaindre,
Ie ne meure par le plaiſir,
Qui mon ame viendra ſaiſir.

SI TOST QVE NOSTRE

ROY LOVIS XIIII.

FVT NE',

MAISTRE ADAM FIT CES VERS.

STANCES.

INcomparable effet des ſoins de la Nature,
Monarque couronné de feux & de rayons,
Grand ornement des Cieux, brillante creature,
Qui peins de tes regards tout ce que nous voyons;
Enfant prodigieux de la maſſe premiere,
Principe des Saiſons, pere de la Lumiere,
Aſtre dont la naiſſance anima l'Vniuers,
Sage Diſpenſateur des fruits de la Memoire,
Grand Soleil, ſi iamais tu fis rien pour ma gloire,
Ie t'inuoque à cette heure en faueur de mes vers.

Le ſujet que ie prens eſt d'vn ſi haut merite,
Que ie n'en puis aſſez admirer la ſplendeur,
Et tout ce qu'en ton cours ta flamme reſuſcite,
Doit ſeruir quelque ieur de prix à ta grandeur;
Ce Dauphin dont le Ciel comble noſtre eſperance,
Qui coûte tant d'Autels & de vœux à la France,
Eſt de mes paſſions l'objet imperieux,
Prodigue moy les fruits que ta nature enſerre,
Et ne t'offence pas ſi ie luy donne en terre,
La meſme dignité que tu tiens dans les Cieux.

Grand effet de nos vœux, Prince de qui l'enfance
Porte déja l'effroy parmy les Nations,
Surjon de Saint Loüis, dont l'heureuſe naiſſance
Eſtouffe pour iamais l'hydre des factions;
Si dedans le berceau ton auguſte viſage,
Teſmoigne à nos deſirs vn aſſeuré preſage,
Que bien-toſt nos malheurs ſeront enſeuelis;
Que ne verra-t'on pas dans le temps qui te reſte,
Lors que ton pere aſſis dans vn troſne Celeſte,
Tu te verras aſſis dans le troſne des Lys.

Dans cét éuenement, où la Fortune eſpere,
D'enchaiſner ſous tes pieds l'Enuie & le Malheur;
Que cent peuples diuers ſubiuguez par ton pere,
Preuiendront à genoux l'effet de ta valeur.
Si quelque paſſion doit fournir vn orage,
Qui touche de ton cœur l'inuincible courage,
Ce doit eſtre vne ardeur de vaincre & d'acquerir;
Mais que trouueras tu pour plaire à ton enuie,
Si le plus grand des Roys en te donnant la vie,
Ta donné tous les biens que tu peux conquerir.

Son bras victorieux ſur l'onde & ſur la terre,
Imprime tellement la grandeur de ſes faits,
Que par toy l'on dira que ce Dieu de la guerre,
Par vn prodige heureux fut le Dieu de la paix.
Ainſi le Dieu des flots pour laiſſer à l'Hiſtoire,
Les monumens qui ſont les Autels de ſa Gloire,
Eſleua iuſqu'aux Cieux l'empire de la mer;
La Nature en bleſmit, & contre ſa couſtume,
De cette violence il engendra l'eſcume,
D'où naſquit le Demon qui nous force d'aimer.

C'eſt par toy que la paix doit retourner encore,
Enfermer nos ennuis dedans le monument.
En naiſſant, grand Soleil, tu preuiens cette Aurore,
Auſſi tu nous parus miraculeuſement;
Ce temps où les frayeurs ne donnoient point de craintes,
Où l'amour ſeulement faiſoit naiſtre nos plaintes,
Va reprendre pour toy ſes diuines couleurs,
Et de tes deuanciers poſſedant les Conqueſtes
De meſme que ton pere a foulé les tempeſtes,
L'on te verra marcher ſur la face des fleurs.

Ce Monſtre qui de ſang peint ſa gloire & ſon eſtre,
Qui n'aſſouuit ſa faux que de meurtres eſpais,
Et qui dés le moment que l'Enfer l'eut fait naiſtre,
Eſleua la diſcorde au Troſne de la Pais.
Cette guerre en vn mot, qui pour punir nos crimes,
Immole à ſa fureur de ſi grandes victimes,
Va ceſſer deſormais ſon parricide effort;
Tu ſeras l'Alcyon qui vaincras ces orages,
Ee qui feras roüiller ce fer dont les outrages
Font perir la Nature, & triompher la Mort.

Ce Siecle où le Printemps faiſoit toute l'Année,
Où les contentemens ſurpaſſoient les deſirs,
Où de l'ambition la tempeſte effrenée,
Ne venoit point troubler le calme des plaiſirs;
Ce beau Temps où Nature enfanta toutes choſes,
Où les plus ſimples fleurs valloient mieux que nos roſes,
Va reprendre pour toy ſon adorable cours;
Ainſi que ta naiſſance eſtouffe nos deſaſtres,
De meſme tu ſeras la merueille des Aſtres,
Sous qui doit refleurir ce miracle des iours.

Ces Tytans dont l'eſpoir n'eſt plus qu'vne chimere,
Qui regarde nos faits auec vn œil jaloux,
Ce rigoureux climat, qui ſans l'œil de ta mere,
N'auroit iamais rien fait d'aimable ny de doux,
Ces peuples qui n'ont rien de ſi grand qu'vne audace,
Dont iamais les effets n'ont ſuiuy la menace;
Grand Soleil, ton abort les rendit tous confus,
Ton eſclat a deffait leurs paſſions auares,
Et tous leurs vains projets furent autant d'Icares,
Que l'on vit ſubmerger auſſi toſt que tu fus.

Mais

Mais, ô diuins transports, celestes resueries,
Brulantes passions qui m'enchantez les sens,
Que le respect icy retienne vos furies,
Puis que c'est d'eux que vient l'objet de nostre encens,
Honnorons du passé leurs grandeurs souueraines,
Quant le Ciel fit chez eux ce miracle des Reines,
Par qui Mars & l'Hymen viennent nous secourir,
Ils sont assez punis que leur Demon soûpire,
De voir qu'imprudemment il orna nostre Empire,
D'vn Ange qui nous sauue, & qui les fait perir.

MAISTRE ADAM ESTANT A RVEL,
MONSEIGNEVR LE CARDINAL
DE RICHELIEV
LVY COMMANDA DE FAIRE DES VERS
POVR MONSEIGNEVR
LE CARDINAL MAZARIN,
Sur ce qu'il eſtoit Entremetteur de la Paix.

ODE.

MARCHE, Grand Mazarin, où l'Europe t'appelle,
Romps le cours violent de cét meurtres épais,
Eſtoufant nos malheurs rends ta gloire immortelle,
Par le fameux retour d'vne eternelle Paix;
Ioins par les ſoins heureux de ta ſaincte prudence,
Le paiſible Oliuier aux Lauriers de la France,
Enſeuelis Bellonne en ſa propre fureur,
Et fais reſuſciter cét Ange, dont la perte
Faiſant de l'Vniuers vn theatre d'horreur,
Rend la mort triomphante, & la terre deſerte.

Rends nous cette ſaiſon, où le Demon des armes
N'auoit point deſgorgé le venin des malheurs,
Où les yeux des viuans ne voyoient point de larmes,
Que celles que l'Aurore eſpanchoit ſur les fleurs;
Que le ſanglant deſir de regir les Prouinces,
Laiſſoit en liberté les courages des Princes,
Eſteins l'ambition dans l'ame des vainqueurs,
Arrache leur ce fer qui fait naiſtre nos craintes,
Et qu'Amour ſeulement triomphant de nos cœurs,
Soit l'inuincible autheur du ſujet de nos plaintes.

Le Ciel laſſé de voir les tragiques deſaſtres,
Dont il punit le cours de nos iniquitez,
Fera qu'à ton abord tes yeux ſeront des Aſtres,
Qui prediront la fin de nos calamitez;
Ces triples Gerions, ces antiques Barbares,
Ces Titans, que l'orgueil a changez en Icares,
Pour faire vn Sacrifice à la gloire des Lys,
N'attendent plus que toy pour calmer les Orages,
Qui vont rendre bien toſt leurs Throſnes demollis,
Si la Paix n'adoucit l'aigreur de nos courages.

Il n'eſt pas de beſoin d'enſeigner à ton ame,
Les inſolens projets de cét ambitieux,
Ton eſprit eſclairé d'vne diuine flâme,
A trauers du Soleil penetre dans les Cieux;
Dans les throſnes brillans des Majeſtez Diuines,
Tu diſcernes nos fleurs d'auecques leurs eſpines;
Et par vn iugement qui n'a point de pareil,
Tu lis dans les decrets d'vne choſe future,
Et deſcouures nos faits bien mieux que le Soleil
Ne deſcouure au matin le ſein de la Nature.

Pour marque des vertus qui couronnent ta vie,
N'as-tu pas empeſché les tragiques efforts
Dont s'alloient aſſouuir la Diſcorde & l'Enuie,
Pour faire enfler le Pô d'vn Deluge de Morts:
Si d'vn ſimple CHAPEAV tu calm[illegible] la Tempeſte,
Qui ſur tant de Heros ſe montroit toute preſte,
Pour inonder de ſang l'empire du trépas,
Inuincible ennemy des projets de Bellonne,
Pour vne entiere paix que ne feras-tu pas
De l'Eminent Chapeau que l'Egliſe te donne?

Le Monarque des Lys en qui le ſort d'Auguſte,
De toutes les Vertus fait vn ſecond Fanal,
Merite doublement le grand titre de Iuſte,
D'auoir ioint ton merite au nom de Cardinal,
Et dans quelques douceurs où ton pays ſe noye,
Depuis l'exil fameux du vagabond de Troye,
Quelques felicitez dont il goûte le fruit,
La raiſon par tes faits nous oblige de dire,
Que le prodige heureux qui chez luy ta produit,
A paſſé les Cæſars au bien de ſon Empire,

Ces Illuſtres Heros que l'Hiſtoire renomme,
Par les ſanglans effets de la flâme & du fer,
Dans le Char Belliqueux qui les rendoit à Rome,
N'ont pas mieux triomphé que tu vas triompher;
Et ce Demon ſorty du centre de la Terre,
Que l'Enfer a nommé le monſtre de la Guerre,
Au luſtre des Cæſars n'a point donné d'orgueil,
De qui tous les viuans ne perdent la memoire,
Auſſi toſt que ton bras ayant fait ſon cercueil,
Aura remis la Paix au Throſne de ſa Gloire.

Armand, de qui les faits ſont de ſacrez Miracles,
Qui brilleront aux yeux de la poſterité,
Qui pour l'appuy des Lys n'a point trouué d'obſtacles,
Qu'il n'ait mis au deſſous de leur proſperité;
Parmy les grands trauaux où ſon ame s'adonne,
Pour agrandir l'eſclat d'vne Illuſtre Couronne,
Entre tous les exploits qui le font adorer,
Il n'a iamais ſi bien flatté noſtre eſperance,
Que lors que ſa raiſon te fit conſiderer,
Pour prendre auecque luy l'intereſt de la France.

Ce Prince, l'ornement des Princes de l'Egliſe,
Cét Ange reueſtu du nom de Richelieu,
Ce vigilant Neſtor, qui pour noſtre franchiſe
A fait tous les effets que pourroit faire vn Dieu,
Voyant que ſes conſeils ſous vn autre Alexandre,
Ont mis l'Aigle au deſſous du vol qu'il vouloit prendre,
Pour acheuer le cours de ſes intentions,
Se ſert de ton Eſprit apres mille Conqueſtes,
Comme le Dieu des flots ce ſert des Alcions
Quand il veut arreſter la courſe des Tempeſtes.

Cét Athlas nompareil, ce merueilleux Genie,
Ne doit moins eſperer pour ſes faits glorieux,
Que d'eſtre enuironné d'vne gloire infinie,
En Beuuant le Nectar à la table des Dieux;
C'eſt lors que l'on verra l'Olimpe ſe reſoudre,
A mettre entre ſes mains tous les traits de la foudre,
Et que les immortels le prenant pour apuy,
Trouueront ſous ſon bras leur puiſſance aſſeurée,
Et ſeront redoutez bien mieux que ſous celuy
Qui defit en tremblant l'orgueilleux Briarée.

Quelles noires frayeurs! quelles fieres Tempeſtes
Ont iamais esbranlé ces conſtantes Vertus!
Et quels Hydres affreux ont aſſez eu de teſtes,
Que la ſienne auſſi toſt ne les ait abbatus;
Ces nouueaux rejettons des enfans de la Terre,
Ces peuples baſannez de l'eſclat du Tonnerre,
Qui deſſus leurs ayeulx ſe vint precipiter,
Ne ſont-ils pas reduits à flechir leur audace,
Et dire en rugiſſant, qu'vn coup de Iupiter
Eſt moins à redouter qu'vn trait de ſa menace.

Auſſi le plus puiſſant de tous les Roys du Monde,
S'appuyant ſur les ſoins de ſa Fidelité,
S'eſt plus fait redouter ſur la terre & ſur l'onde,
Qu'aucun de tous les Roys que la terre ait porté;
Maintenant que couuert de Lauriers & de Palmes,
Nos foibles ennemis cherchent des routes calmes,
Accablez ſous l'effort de ſes faits inoüis.
Acheue MAZARIN, d'vſer de ta Prudence,
Et leur donnant la Paix, apprens-leur que LOVIS
Eſt moindre en ſa Fureur, qu'il n'eſt en ſa Clemence.

Cherches donc grand eſprit cette Diuine Fée,
C'eſt de tes grands trauaux que nous la requeron.
Et quand tu la verras, chante luy le Trophée,
Et les Diuins Concerts que nous luy preparons,
Deſtache-là des fers qui la tiennent captiue,
Oſte luy le Cyprez, & luy rendant l'Oliue,
Dis luy que Mars n'a plus le nom de Triomphant;
Et qu'en la Chreſtienté tout le monde l'eſpere,
Auecque autant d'amour qu'en auroit vn enfant,
Qui verroit du tombeau reſuſciter ſon pere.

Il me

Il me ſemble de voir cette Nimphe adorable,
Ayant à ſes coſtez la Iuſtice & l'Amour,
Retourner dans vn char bien plus conſiderable,
Que celuy qui conduit la lumiere du iour.
Mais de quelques beautez dont elle ſoit pourueuë,
Quelque Diuinité qui paroiſſe en ſa veüe,
Au doux rauiſſement qui vient m'entretenir,
Entre mille penſers mon ame ſe promene,
Pour ſçauoir qui des deux premier ie doy benir,
Cette Reyne des cœurs, ou toy qui nous l'amene.

Tous les peuples rauis de voir cette Deeſſe,
Perdant le ſouuenir de leurs ennuis paſſez,
Ne feront qu'vn tombeau de l'infame triſteſſe,
Qui ſous le joug de Mars les auoit terraſſez;
Le paſſant que la nuit arreſte en vn bocage,
Qui n'a point de clarté pour luire en ſon paſſage,
Que celle que les loups eſlancent de leurs yeux,
N'eſt pas mieux ſatisfait quand l'Aurore s'eſueille,
Que nous ſerons alors que la faueur des Cieux
Te fera conducteur d'vne telle merueille.

Les Laboureurs preſſez de cent peines ſeruiles,
Qui leur font habiter les bois & les buiſſons,
Ne verront plus de joug dans leurs champs infertiles,
Que celuy dont les Bœufs produiſent les moiſſons;
Que ſi des maux paſſez ils cherchent la vengeance,
Ne leur ſerace-pas vne extreme allegeance,
En ſuite des malheurs qui les ont affligez,
De trouuer ſoubs le ſoc des foſſes toutes pleines,
Où mille & mille corps qui les ont outragez,
Seruiront de fumier pour engraiſſer leurs plaines.

Moy qui de tous les biens où tout le monde aſpire,
N'ay iamais recherché pour plaire à ma raiſon,
Qu'vn RABOT que i'eſtime à l'eſgal d'vn Empire,
Puis qu'il eſt dans mes mains vn Sceptre à ma maiſon;
Si toſt que le recit de tes ſainctes Merueilles,
Viendra charmer mes ſens, & rauir mes oreilles,
Quelques neceſſitez dont i'eſpreuue les Loys;
Pour montrer mon amour à la cauſe publique,
De meſme que mon cœur i'embraſeray mon Bois,
Et ne feray qu'vn feu de toute ma Boutique.

Laiſſant pour quelque temps la Scie & la Varlope,
Pour immortaliſer la gloire de tes iours,
I'yray ſur le Parnaſſe employer Caliope
A te cueillir des fleurs qui dureront touſiours;
Sur ce Mont glorieux où peu de monde habite,
Où malgré le treſpas la Gloire reſuſcite,
Ie feray ta peinture en mille & mille lieux,
Et feray voir aux yeux du grãd Siecle où nous ſommes,
Que ie ſçay bien parler le langage des Dieux,
Quand il faut diſcourir de la vertu des Hommes.

Là d'vn pinceau parlant de la haute aduanture,
Dont ton ame aura mis nos malheurs à l'écart,
Ie te prodigueray tout ce que la Nature
M'inſpire pour atteindre aux miracles de l'Art;
Et tous ces grands Eſprits dont ie ne ſuis que l'ombre,
Qui ſçauent penetrer dans la nuit la plus ſombre,
Dont les Cieux ont rendu leurs myſteres couuerts,
Ces doctes Heritiers du Treſor des neuf Filles,
Te loüeront doublement d'auoir tiré des vers,
D'vn homme qui iamais ne fit que des Cheuilles.

En ce rencontre heureux ie feray reconneſtre
Malgrẽ l'intention de ton humilité,
Que pour le genre humain ta naiſſance eſt vn eſtre
Qui nous montre vn rayon de la Diuinité;
Et dans ce grand bonheur où le Ciel me conuie,
Ie ne demande rien aux grandeurs de ta vie,
Pour me recompenſer des biens que ie predis,
Sinon que ſous tes pieds ie faſſe deux colomnes,
Au ſainct Trône où l'on tient les Clefs du Paradis,
En deſpit de l'erreur de tant d'ames felonnes.

Marche donc grãd Eſprit puis que le Ciel l'ordonne,
Acheue ton ouurage, & d'vn Zele obſtiné,
Fais que la Chreſtienté ne ſoit qu'vne couronne,
Pour reprendre l'Empire où Mahomet eſt né;
Ioins par les ſoins heureux de ta ſaincte prudence,
Le paiſible Oliuier aux Lauriers de la France;
Enſeuelis Bellonne en ſa propre fureur,
Et fais reſuſciter cét Ange dont la perte,
Faiſant de l'Vniuers vn theatre d'horreur,
Rend la mort triomphante & la terre deſerte.

VERS QVE MAISTRE ADAM AVOIT COMMENCEZ POVR MONSIEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV,

DEVX IOVRS AVPARAVANT SA MORT,

Sur la maladie de ſon bras.

STANCES.

GRand Heros, quand ton bras l'apuy de nôtre Empire,
Succomba ſous l'effort d'vn barbare accident,
Crainte que le ſuccez d'vn ſi fatal martyre,
Ne fiſt pancher l'Eſtat dedans ſon Occident,
Les yeux baignez de pleurs, & l'ame enſeuelie,
Des plus ſombres vapeurs de la melancolie,
Plein de Zele & d'ardeur à chercher ton ſecours;
Ie grimpay ſur ce Mont où s'étale la gloire,
Et d'abord que ie vis les filles de Memoire,
Ie leur tins ce diſcours.

Reines de mes desirs, incomparables Fées,
Qui mesprisant du temps le cours precipité,
Par des pinceaux parlans, erigez des Trophées
Qui n'ont point d'autre but que l'immortalité,
Germaines de ce Dieu qui puise dedans l'onde,
Le vagabond flambeau qui r'anime le Monde,
Quelle insensible humeur peut retenir vos pleurs,
Pouuez-vous sans regret, ô Princesses Diuines,
Voir vostre Protecteur au milieu des espines,
Et vous parmy des fleurs.

Ce bras dont la vertu n'a point trouué d'exemples,
Et qui parmy les soins de cent trauaux diuers,
S'est tousiours détaché pour vous dresser des Temples,
Qui ne periront point qu'auecque l'Vniuers;
Ce bras le seul effroy des Tirans de la Terre,
Qui va tirer la Paix des cachots de la Guerre,
Remettant la Nature en ses premiers appas,
Osez-vous sans rougir de vostre ingratitude,
Connestre ses langueurs & mon inquietude,
Et ne l'assister pas.

A SON ALTESSE ROYALE, ESTANT AVX EAVX DE BOVRBON L'ARCHAMBAVT.

ELEGIE.

PRINCE dont le Merite égale la Naiſſance,
Race de mille Roys, grand & grand Fils de France,
Oſeray-je ſans crime, Illuſtre Sang des Dieux,
Croire que la douleur t'ait reduit en ces lieux,
Et que parmy ces eaux tu cherches ton dictame;
Toy de qui les Ayeulx par la foudre & la flamme,
Ont fait tonner leur gloire en mille lieux diuers,
Et porté leur renom plus loing que l'Vniuers;
Quelle injuſte rigueur oſe bien te contraindre
A trouuer ſous ſes loix l'vſage de te plaindre;

Et pour quelle raiſon produit-elle vn effet,
Que de donner du mal à qui n'en n'a point fait.
Depuis le iour fameux que la Maſſe premiere,
Enfanta du Soleil la courante Lumiere,
Que Nature eſtablit ſon Empire & ſa Loy,
Quel Monarque icy bas a mieux veſcu que toy?
L'Aſtre qui contribuë aux grandeurs de la vie,
Enchaiſnant ſous tes pieds la Diſcorde & l'Enuie,
Par tes actes humains t'a plus gaigné de cœurs,
Que n'a fait la valeur à ces ſanglans Vainqueurs,
Qui ſur l'ambition où leur gloire ſe fonde,
Pour gaigner l'Vniuers détruiſent tout le monde;
Iamais tes ſentimens n'ont choqué la raiſon,
Tes liberalitez ſont ſans comparaiſon;
Et le Ciel où tu prens ces qualitez Diuines,
A fait de tes vertus, des roſes ſans eſpines,
Où les Roys ſeulement qui les pourront cueillir,
Trouueront le ſecret de ne iamais vieillir:
Car le temps qui détruit & mine toutes choſes,
Qui fait differemment tant de Metamorphoſes,
Ne te rendra iamais les Autels abbatus,
Deſſus qui les mortels adorent tes vertus;
Ton Pere, dont la gloire à nulle autre ſeconde,
Fit bruire ſa valeur ſur la terre & ſur l'onde,
Et qui dans le Palais de l'immortel ſejour,
S'enyure du Nectar que tu boiras vn iour,

Parmy

Parmy les Deïtez dont il accroiſt le nombre,
Où deſſus le Soleil ſes pas Impriment l'ombre,
Où ſes contentemens ſurpaſſent ſes deſirs,
Que peut-il voir de grand parmy tous ces plaiſirs,
A l'eſgal des faueurs dont le Deſtin l'oblige
Par deux Fils eſleuez de ſa Royale tige,
Qui recouurant en eux ſes projets commencez,
Marchent deſſus les pas que ſa gloire a tracez.
Car de quelque valeur dont on vante Alexandre,
Quelques grands Monumens qu'on eſleue à ſa cendre,
Qu'a-t'il fait de ſi grand, que ton Frere aujourd'huy,
N'ait merité l'honneur d'eſtre plus grand que luy:
Tous ces fameux Heros que le Tybre renomme,
Qui de tout l'Vniuers ne firent qu'vne Rome,
Entre tous leurs exploits, qu'ont-ils fait de ſi beau,
Que ce grand Fils de Mars n'ait mis dans le Tombeau;
Auguſte, dont le nom eſt adorable encore,
Des riues du Couchant au leuer de l'Aurore,
S'il euſt eu pour obſtacle vn Monarque ſi grand,
On l'auroit veu captif pluſtoſt que Conquerant,
Et tous ces grands Lauriers qu'a fait naiſtre ſa Gloire,
Ombrageroient les borts de la Seine & de Loire:
Mais de quelque Immortelle & brillante couleur,
Dont la Memoire ait peint ſa boüillante valeur,
Quelque bruit dont ſa vie ait la terre ſemée,
Par le ſon eſclatant que fait la Renommée,

Quoy que ce Prince ait fait d'illuſtre & d'éclatant,
Vn ſeul de tes deſirs en pourra faire autant,
Sans te donner en proye aux trauaux de Bellonne;
Pour enrichir ton front d'vne Illuſtre Couronne,
Sans donner à la mort cent peuples innocens,
Enfumant ſes Autels de ſang au lieu d'encens;
Les yeux que la Nature en ta fille a fait naiſtre,
Dont tu te peux vanter & le Pere & le Maiſtre,
Peuuent en vn moment par leurs Diuins regards,
Accroiſtre tes grandeurs du luſtre des Cæſars;
La fureur ne fait rien par la force des armes,
Qui ne ſoit tributaire à l'orgueil de ces charmes,
Et ſans faire marcher mille peuples diuers,
Tu peux quand tu voudras t'acquerir l'Vniuers;
L'éclat imperieux de ſes beautez ſupreſmes,
Semble faire vn meſpris des plus grands Diadeſmes;
Et l'Amour tout craintif aupres de ces appas,
Tout immortel qu'il eſt, a crainte du treſpas:
Le iour que la Nature & les Dieux auecque elle,
Firent en ta faueur ſon merueilleux modelle,
Ils y mirent des traits plus doux & plus parfaits,
Que celuy ſur lequel eux-meſmes furent faits.
Mais de quelques attraits dont elle fut pourueuë,
Quelque eſclat nompareil qui brille dans ſa veuë,
I'oſe ſans te donner aucune vanité,
Eſtimer ſa Naiſſance autant que ſa beauté,

Et dire quelle doit à ta pudique flâme,
Les belles qualitez qui brillent en ſon ame.
Mais parmy tous ces traits d'amour & de pudeur,
Où l'on voit le pourtrait de toute ta grandeur,
Ie deteſte de voir que le Ciel porte enuie,
A la felicité qui gouuerne ta vie;
Et que jaloux des vœux qu'on offre à tes Autels,
Il te rende ſujet aux peines des mortels.
Plût aux Dieux que le ſort qui regit l'aduanture,
Des miracles viuans qui ſont en la Nature,
Pour faire en ta faueur vn prodige nouueau,
M'eût fait comme Aretuſe vn murmurant ruiſſeau,
Et que ta gueriſon où tout mon heur aſpire,
Dependiſt ſeulement de mon liquide Empire,
Pour rendre à ta ſanté ſes vtiles appas,
Adorable GASTON, que ne ferois-ie pas:
Tous ces canaux de ſang qui ſerpentent mes veines,
Offrant à tes vertus leurs viuantes fontaines,
Formeroient vn criſtal qui ſeroit reueré,
Auec plus de reſpect que ce fleuue doré,
D'où ſort malgré la nuit la flâme pure & belle,
Qui rend à l'Vniuers ſa beauté naturelle.
Mais Prince incomparable, en l'eſtat où ie ſuis,
De te donner ces vers, c'eſt tout ce que ie Puis.

A MONSEIGNEVR SEGVIER,

CHANCELIER DE FRANCE,

A qui Maistre Adam demande sa Pension.

SONNET.

FAmeux & grand Esprit, dont la haute prudence
Eternise ses faits d'immortelles couleurs,
Et de qui la vertu fait aux Lys de la France,
Ce que fait le Soleil sur la tige des fleurs.

Quel Ministre a iamais d'vne Auguste asseurance,
A l'esgal de tes soins combatu nos malheurs,
Et qui peut mieux que toy joindre à nostre esperance,
Le retour de la Paix, & la fin de nos pleurs.

Le desir d'éleuer au Temple de Memoire,
Auecque des trais d'or le pourtrait de ta gloire,
De mille ardens pensers vient m'embraser le sein:

Mais le barbare sort qui fait mon aduanture,
Me va rauir l'honneur d'vn si fameux dessein,
Si ton Illustre Main n'en fournit la peinture.

MAISTRE ADAM ESTANT VN iour dans la Cour du Chasteau de Neuers, où le Prince & les Princesses n'estoient plus, fit ce Sonnet.

SONNET.

MIserable Chateau qui n'est plus qu'vn champestre,
Visité des Demons de la nuit & du iour,
Toy qui dedans ton sein autrefois a veu naistre
Les nourrissons de Mars, de Minerue, & d'Amour.

Mondieu que les Destins ont bien changé ton estre,
Que tu sembles à mes yeux vn desolé sejour,
Et que tu passes bien pour Chateau de Bisestre,
Depuis que tu n'est plus de tes Princes la Cour.

Que n'as tu comme moy quelque ressentiment,
Pour te considerer dedans ton changement,
Presque aussi malheureux que les restes de Troye,

Tu pourrois iustement injurier les Cieux,
Et dire, quoy faut-il estre aux Demons en proye,
Moy qui fus autrefois la demeure des Dieux?

VERS FAITS SVR LE CHAMP

A MONSIEVR LE COMTE DE M***

SVR CE QV'IL DISOIT A MAISTRE ADAM qu'il mourroit dans huit iours.

COMTE, ie me porte vn peu Mieux,
Mon mal a ſonné la retraite,
Et i'eſpere que grace aux Dieux,
Tu ſeras vn mauuais Prophete.

Tu dois pluſtoſt eſtre aſſeuré,
Qu'en ſuite de ton Horoſcope,
En chantant vn Miſerere
Ma main t'aſpergera d'hyſſope.

Mais auparauant que la Mort,
En ta ieuneſſe te terraſſe,
Tu mourras dans ce reconfort,
Que tu laiſſeras de ta Race.

Vn fils digne de ta valeur,
Qui doit eſtre vn Mars en proüeſſe,
En ta place aura pour tuteur
Ton oncle le Seigneur des ⋆⋆⋆

Puis que tu ne peux nullemens
Te parer de cette aduanture,
Oblige moy par teſtament,
Que ie faſſe ta ſepulture.

Peut-eſtre qu'vn Deſtin plus beau
Que celuy là qui m'importune,
Fera du guain de ton Tombeau,
La naiſſance de ma fortune.

Dans la perte de ton accueil,
Ma Muſe toute deſolée,
Mettra ces mots ſur ton cercueil,
Qui vaudront mieux qu'vn Mauſolée.

Car malgré la Parque & les vers,
Et tous les droits de la Nature,
I'orneray de ces triſtes vers,
Ta miſerable Sepulture.

Paſſant, teſmoigne vn peu d'ennuy,
En diſant quelques patenoſtres
Deſſus le Tombeau de celuy
Qui penſoit prier pour les autres.
La Parque qui n'eſpargne rien,
Ny la naiſſance ny le bien,
La fait choir deſſous cette Tombe,
Le ſort qui ſçait tout gouuerner,
Fait que bien ſouuent le four tombe,
Lors que nous penſons enfourner.

ESTRENNES A MONSIEVR

DV PVY,

MEDECIN DV ROY,

ET DE MADAME

LA PRINCESSE ANNE.

SONNET.

AVjourd'huy que le Temps fait renaiſtre l'année,
Ie ſens qu'à t'étrener ie manque de pouuoir:
Car que te puis-ie offrir, ſi ton ame eſt ornée
Des dons les plus parfaits que l'ame puiſſe auoir.

Toutefois par couſtume, ainſi que par deuoir,
Ma vie offre à tes pieds toute ſa Deſtinée,
Tu puis en diſpoſer, puis qu'auec ton ſçauoir
Au meſpris du treſpas tu me l'as redonnée.

Diuin, & grand Eſprit, c'eſt ainſi que ie veux
Te donner apres Dieu, les plus grands de mes vœux;
Et ſi iamais l'amour des filles de Memoire,

M'ouure le Cabinet de leurs riches preſens,
I'eſpere d'augmenter la grandeur de ta Gloire,
De meſme que tu fais la courſe de mes ans.

A VNE BELLE DAME, QVI PRIA MAISTRE ADAM de luy faire des vers sur sa Beauté.

QVand ie viens à penser que vous mourrez vn iour,
Que la mort dans vos yeux estouffera l'Amour,
Que tous ces doux attraits dont la Beauté vous pare,
Se verront enfermez sous vn marbre de Pare;
Que le temps vous doit rendre au mespris de nos vœux,
Moindre que cét Iris qui poudre vos cheueux;
Que les vers l'excrement des soins de la Nature,
Perceront l'ornement de vostre Sepulture,
Que leur brutalité mesme s'ira cacher
Dans ce sein que les Roys n'oseroient approcher.
En vn mot, que le sort vous contraindra de suiure
Celles qui ne sont plus que l'ornement d'vn liure;
Ie meurs de desplaisir en voyant tant d'appas,
Sujets aux volontez d'vn rigoureux trespas,
Et ie blasme le Ciel d'auoir mis tant de choses,
Dans vn teint qui ternit & les lys & les roses,
Et qui malgré pourtant tous nos cris superflus,
Les roses reuiendront, & ne reuiendra plus.

VN NOMME' DES-CHAMPS apportant le iour des Roys, des vers Latins à Monſieur de Langeron pour Eſtrennes, Maiſtre Adam luy fit ce Sonnet ſur le champ.

SONNET.

IE ne me picque pas de dire dans mes champs,
A quel point ta valeur a fait monter ta gloire,
Il faudroit eſtre aymé des Filles de Memoire,
Comme ce grand Eſprit qu'on appelle Deſ-champs.

Ie n'ay iamais cherché ny par monts ny par champs,
Cette ſource, où la Muſe à tout heure va boire;
Auſſi ie n'oſe pas entonner ton Hiſtoire,
De crainte que mes vers ne fuſſent trop meſchans.

I'inuoque ſeulement pour toy la Deſtinée,
Que deuant que le temps ait terminé l'année,
Tu paſſes des Caſars les Belliqueux Exploits;

Que ce bras dont tu tiens & pares la Tempeſte,
Faſſe que ce jourd'huy l'on celebre ta Feſte;
Car tu merites bien d'eſtre au nombre des Roys.

A VN SEIGNEVR, QVI DEMANDA DEVANT MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV, QVATRE VERS A MAISTRE ADAM, lequel luy fit ce Sonnet sur le Champ.

SONNET.

TRaiter de quatre vers vn Seigneur de ta sorte,
Ie serois accusé de peu de iugement;
Ton merite est trop grand, & mon amour trop forte,
Pour ne te presenter qu'vn quatrain seulement;

Pour plaire à ton desir l'ardeur qui me transporte
Me fait naistre ces vers qui n'ont point d'ornemẽt,
Sinon qu'ils sont tracez par l'Ange qui me porte,
A chanter tous les iours les merueilles d'Armand.

Ils ne sont pas icy le pourtrait de ta Gloire;
Pour vn sujet si beau les Filles de Memoire
M'enfermeront tantost dedans leur Cabinet:

C'est lors qu'à tes vertus ie ne seray point chiche:
Mais pour le temps present n'estant pas assez riche,
Ie ne te puis offrir que ce pauure Sonnet.

EPITAPHE

A LA MEMOIRE DE TRES-ILLVSTRE

Et tres-vertueuſe Perſonne

MONSIEVR PAVLLET,

EN SON VIVANT CHANOINE ET Doyen de l'Egliſe Cathedrale de Saint Cire de Neuers, lequel deceda en celebrant la Feſte du tres-Saint Sacrement, l'an 1643.

SI pour auoir ſeruy d'exemple,
Aux plus illuſtres de ce Temps;
Si pour auoir orné ce Temple,
Mieux que les roſes le Printemps;
Si le cours d'vne belle vie,
De gloire & de vertu ſuiuie,
Doit mettre vne ame en Paradis,
On peut dire auec iuſte cauſe,
Celuy qui cy-deſſous repoſe,
A plus beſoin d'Autels que de Deprofundis.

Paſſant, pour te faire conneſtre,
Comme le Ciel ſe le donna,
Sçache qu'en couronnant ſon Maiſtre,
Son Maiſtre auſſi le couronna;
La mort d'vne Pompe Celebre,
Luy fit vne Pompe funebre,
En le dérobant à nos yeux:
Mais ce fut auec tant de Gloire,
Que iamais l'œil de la Memoire
N'a veu naiſtre vn Tombeau qui fuſt plus Glorieux.

Le mal le prit à la proceſſion, & tomba en Couronnant le Saint Sacrement d'vne couronne de fleurs.

Comme vn nourriçon de Bellone,
Qui parmy l'orage & l'effroy,
Meurt en maintenant la Couronne
Deſſus la teſte de ſon Roy;
De meſme au meſpris de la Parque,
Il rendit au Diuin Monarque
Tous les reſtes de ſon deuoir,
Et quand le mal le vient pourſuiure,
Il aima mieux ceſſer de viure,
Que de reſter viuant & manquer de deuoir.

Au milieu d'vn peuple fidele,
Qui de toutes parts le ſuiuoit,
Autant pour imiter ſon Zele,
Que pour la charge qu'il auoit;
En celebrant l'Auguſte Feſte,
Du Moteur qui tient la Tempeſte,
Et la Deſtinée en ſes mains;
La Mort d'vn coup doux & funeſte,
L'éleuant au Sejour Celeſte,
Le ſauua pour iamais de celuy des humains.

Il fut emporté eſuanoüy de la Proceſſion.

Funeſte de voir ſa preſence,
L'objet d'vn veritable Amour,
Marcher ſur les pas d'vne abſence,
Qui ne promet point de retour;
Mais fauorable en ce rencontre,
Que par ſon ſalut Dieu nous montre,
Vn lieu Superbe & ſans pareil,
Où l'homme le plus miſerable
Imitant ſa vie adorable,
Marchera comme luy ſur le front du Soleil.

Grands Imitateurs de ſa vie,
Sacrez Miniſtres de ce lieu,
Qui ne reſpirez que l'enuie,
D'accroiſtre la Gloire de Dieu;
Pardonnez-moy ſi ie vous blaſme,
De vous voir prier pour ſon ame,
Qui n'eſt plus capable d'ennuy;
Sa Gloire eſt toute indubitable,
Et ie trouue plus raiſonnable,
De le prier pour nous, que de prier pour luy.

EPITAPHE
DE MADAME
CLAVDE DE SAVLX
DE TAVANES,

Femme de Monſieur le Marquis Deſpoiſſe, laquelle treſpaſſa le 25. Mars 1639.

PAſſant, ſi l'on pouuoit fléchir les deſtinées,
Quand leur fatalité nous veut priuer du iour;
Si la grandeur du Sang, la Fortune & l'Amour,
Pouuoit faire durer la courſe des Années,
Celle dont ce Tombeau ſe vante ſans pareil,
Exempte du tribut qu'on doit à la Nature,
N'auroit jamais entré dedans la Sepulture
Qu'auecque le Soleil.
L'Immortelle vertu dont elle fut ſuiuie,
Sembloit eſtre au deſſus des volontés du ſort,
Et l'on va s'eſtonnant comme vne iniuſte mort,
Oſa bien triompher d'vne ſi iuſte vie,
Car quoy que la raiſon nous puiſſe diſcourir
Sur la neceſſité de la loy Naturelle,
Ie tiens que c'eſt à tort qu'vne choſe ſi belle
Soit ſubjecte à mourir.

Ses moindres actions ont passé pour Diuines,
Elle fut icy bas vn miracle à nos yeux,
Mais comme vn beau rosier, dont la rose est aux Cieux,
Ce triste monument n'en a que les espines;
C'est en vain d'esperer par des pleurs superflus,
Qu'arrosant ce Tombeau cette fleur vienne encore,
Quand mesme se seroit des larmes de l'Aurore
Nous ne la verrons plus.

Elle est dans vn sejour d'eternelle durée,
Où l'Astre qui nous luit fait le iour sous ses pas;
Où l'Empire du temps ny celuy du trépas,
N'ont point d'authorité qui soit considerée;
Là si le souuenir donne de la pitié,
Si la terre a pour elle encore quelques charmes,
C'est le fascheux plaisir de voir tomber des larmes
A sa chere moitié.

Apres le rude effort de ce coup inuincible,
Son Espoux deuint sourd aux consolations;
Et son cœur flechissant dessous les passions
Par trop de sentiment deuint presque insensible;
La constance luy fut vn object de mespris,
Sa parole cessa, sa couleur deuint blesme,
Et pres de ces deux corps la mort mesconnut mesme
Celuy qu'elle auoit pris.

Auſſi depuis le jour d'vn ſi cruel outrage,
Quand il vient aborder ſe funeſte Cercueil,
Il reſſemble au nocher qui regarde l'eſcueil,
Où l'orage impitoyeux à cauſé ſon naufrage ;
Il meurt de deſplaiſir de voir que ſa valeur,
Qui cent fois a ſeruy de rempart à la France,
N'a fait qu'vn vain effort contre la violence
De ce commun malheur.

De quelque fermeté dont vn eſprit ſe pare
Contre les accidens qui le peuuent toucher,
S'il ne ſoûpire pas, faut qu'il ſoit vn Rocher
Quand il ſent que ſon cœur de ſon cœur ſe ſepare ;
Et c'eſt vn grand bon heur que le Ciel luy fait voir
Contre la paſſion du mal qui le poſſede,
Que ſon propre malheur a fait naiſtre vn remede
Contre ſon deſeſpoir.

Ce qui rompit le cours de ſa mortelle plainte,
Et des flots de ſes yeux arreſta les debords,
Ce fut par le recit qu'on luy fit, qu'en ſon corps
On auoit rencontré les marques d'vne Sainte,
Sa gloire ſe trouuant eſcrite dans ſon ſein,
Confirme a l'Vniuers cette ſaincte confeſſe
Qu'on ne ſçauroit trouuer qu'auecque l'auerſion
Les delices du Ciel.

Dans cét heureux ſejour où tout le monde aſpire,
Où les contentemens ſurpaſſent les deſirs,
Où tout eſt immortel, où les moindres plaiſirs
Sont plus à deſirer que l'éclat d'vn Empire,
Dans des felicitez qu'on ne peut exprimer,
Aſſiſe ſur les bords du celeſte riuage,
Elle voit des mortels l'ambitieux orage
Sans crainte de la mer.

Paſſant, pour meriter le bon heur de la ſuiure,
Et rendre ton eſprit à iamais ſatisfait,
Apprends par le chemin que ſa vertu te fait,
Qu'il faut pour bien mourir que l'on ſçache bien viure,
Imprime dans ton cœur la grandeur de ſa foy,
Et pour participer à ſa gloire immortelle,
Inuoque la pluſtoſt (que de prier pour elle)
Qu'elle prie pour toy.

MONSIEVR LE COMTE
DE LANGERON

ESTANT ALLE' EN ROVERGVE pour remettre les mutins sous l'obeïssance du Roy, escriuit vne Lettre à Maistre Adam à Neuers, par laquelle il s'enquiert s'il a acheté vne vigne, & ce qu'il a de reuenu.

RESPONSE.

COMTE, pour respondre à ta Lettre,
La Muse a bien voulu permettre,
Que ie rotournasse chez soy,
Bien que i'eusse rompu sa foy,
Que ma passion naturelle
M'auoit fait iurer auec elle;
Elle est de si bonne amitié,
Que par vn trait de sa pitié,
Elle a r'allumé dans mon ame,
Vn rayon de l'antique flâme,
Qui me fit quitter autresois,
Le Rabot, la Scie, & le Bois;

Et qui d'vn miſerable Ruſtre,
Me fit paſſer pour vn Illuſtre.
L'âge qui me fait de trop pres,
Metamorphoſe en Cyprez,
Les Lauriers qu'vne ieune audace,
M'auoit cueillis ſur Parnaſſe,
Et preſque tout vſé du temps,
Comme vne femme à cinquante ans,
Ie n'enfantois plus nulles choſes.
Mais ſuiuant le Deſtin des roſes,
De tous ſes outrages vaincu,
I'allois deuenir gratecu,
Quand ta Lettre ma fait reprendre,
Comme vn charbon deſſous la cendre,
Vn feu qui n'eſtoit plus viuant,
Si tu n'euſſe animé le vent,
Qui rend en leur force premiere,
Et ma chaleur & ſa lumiere;
Doncques pour te donner aduis,
De la façon comme ie vis,
Tu ſçauras que par ton abſence,
I'ay fait beaucoup de penitence,
Que ie fus preſque eſté contraint
De ſuiure tes pas & ton train,
Pour me remettre vn peu la mine,
Sur les ragouts de ta cuiſine.

Mais graces au Ciel, maintenant
Ie reprends Careſme prenant,
Depuis que d'vne chere extreſme
Ton Frere a banny mon Careſme.
Pour le reuenu de mon bien,
Que tu peux appeller le tien,
Et qui te ſera plus fidelle
Que tes malets & ta beſſolle,
Qui ſont maintenant des ancans
Entre les griffes des Croquans,
Ie t'aſſeure par la preſente,
Qu'ils deuroit bien plus qu'il n'augmente,
Puis qu'hier dedans le terrain,
Dont tu m'as fait le ſouuerain,
Ie perdis pour toute la troupe,
De cinq ou ſix vuideurs de coupe,
Qui pour trop boire à ta ſanté,
Me rendirent eſpouuanté:
Mais ſçachant comme tu te porte
Cette perte me reconforte,
Puis que dans ce noble deſſein
Monſieur Priſy ton Medecin,
Auec la genereuſe enuie,
Qu'il a de conſeruer ta vie,
N'auroit pas fait, comme ie croy,
Ce qu'en Beuuant on fit pour toy;

Tout ce qu'on chante d'Eſculape,
De Iupiter, & de Priape,
*De ce dieu qui fut maq****
Et de celuy qui dedans l'eau,
Fait ſouuent vne lechefrite,
De la coquille d'Anphitrite,
Lors que ſous les flots Cupidon
Bruſle ſon eſcaillé lardon,
De celuy meſme qui commande
A toute l'infernale bande;
Ie tiens que ces Dieux ſont vaincus
Quand on leur parle de Bachus,
Que le ſçauoir le plus ſublime,
Par qui noſtre corps ſe r'anime,
N'enfante pas la gueriſon,
Comme boire & faire raiſon;
Leurs puiſſances ſont des friuolles,
Et ce ne ſont que les Idoles
De ce Monarque ſans pareil,
Qui brille mieux que le Soleil,
Alors qu'aſſis deſſus la bonde,
D'vn gros muid qui fume & qui gronde,
Il nargue du ſoir au matin,
Tous les caprices du Deſtin;
C'eſt luy qui fait ma deſtinée,
Et qui d'vne ardeur obſtinée,

Me

Me fait preferer bien ſouuent
Le Cabaret à vn Couuent.
C'eſt de cette liqueur ſupreſme,
Que ma Verue deuient extreſme,
Et qui te promet quelque iour,
Pour les marques de mon Amour,
De peindre au front de la Memoire,
L'illuſtre pourtrait de ta Gloire;
Car de quelque inſigne valeur,
Dont tu triomphes du malheur,
Quelques Lauriers que Mars ordonne,
Pour t'ombrager d'vne Couronne,
Apprends que de faſcheux hyuers
Secheroient leurs feüillages vers,
S'ils ne prenoient leur nourriture,
De cette parlante peinture,
Qui n'auroit qu'vn foible ornement,
Sans le jus qui vient du ſerment,
Ie ne t'en romprois point la teſte,
Si tu ne me faiſois point feſte,
Par la Lettre que tu m'eſcris,
De la vandange & de ſon prix;
I'ay plus conſideré la Ligne,
Où tu me parles d'vne vigne,
Que ne feroit vne Putain
Les poſtures de Laretin.

Mais le malheur qui m'importune,
Fait que par faute de pecune,
Ie ne ſçaurois me contenter,
Au deſir que i'ay d'achepter;
Car pour te parler en franchiſe,
Ie ſuis Gueux comme vn rat d'Egliſe;
Tout mon argent s'eſt eſcoulé:
Mais il n'eſt pas ſi loing allé,
Qu'encore vn coup ie ne le voye,
Peut-eſtre auecque plus de joye,
Que tu ne reuerras celuy
Dont la perte a fait ton ennuy.
Toutesfois que ſerois tu plaindre;
La Fortune n'a rien à craindre
La vigilante affection
Qui t'inſpire la paſſion
D'eſpandre par toute la Terre,
Le ſang, le carnage, la Guerre,
Pour rendre le Prince François,
Le Monarque de tous les Roys:
Brille d'vne vertu ſi rare
Que Luſtubron ce Turc Auare,
Euſt achepté de tout ſon bien,
Vn Eloge comme le tien.
Mais ou diantre eſt-ce que i'accule,
Que ma penſée eſt Ridicule,

De faire vne comparaiſon,
Si peu ſortable à la Raiſon.
Non, cher Comte, ie te conjure
De me remettre cette injure;
Retournons ſur nos premiers pas,
Car ma foy ie ne penſois pas,
Parler de ce Bardache infame,
Qui meſme auroit produit ſa femme,
*Toute ſa famille, & ſon ****
Pour faire raffle d'vn eſcu;
Tant chez Soliman parut Chiche
L'ame de cét infame Riche.
Pour retourner à mon diſcours,
Et t'inuiter à mon ſecours,
Comme mon Tuteur ie te prie
Auecque autant d'idolatrie,
Que ton ame en a pour Fanchon,
Et la mienne pour vn Bouchon.
Que ſi tu fais quelque capture
Sur la maudite geniture,
Qui morguant la Diuine Loy,
Fait la nique aux Edits du Roy,
D'en faire part à ton compere:
Ainſi la Fortune proſpere,
Pour croiſtre tes felicitez,
Marche touſiours à tes coſtez;

Que pour conneſtre ton ſeruice,
Lsſpargne comme vne Eſcreuiſſe,
En te preſentant ſes doublons,
Ne marche pas à reculons;
Au contraire, que ton merite
De meſme qu'il eſt ſans limite
Pour accroiſtre ton reuenu,
Sans limite ſoit reconnu.
Mais ſur tout ie te recommande,
Et meſme ie te le commande,
A moins que de m'eſtre ennemy,
De paroiſtre vn peu plus amy,
Au deſtin qui bruſle d'enuie,
Pour l'accroiſſement de ta vie.
En vn mot, ne t'haZarde pas
Entre les griffes du treſpas:
Car de quelque plume ſçauante,
De quelque peinture viuante,
Dont vn Heros ſoit eſtimé,
En ſuite d'vn Liberamé,
Pour te montrer ſans artifice,
Les ſentimens de mon Caprice,
Sçaches que i'ayme plus le ſort,
D'vn gueux viuant, que d'vn Roy mort,
Ie prefere le bien de viure,
A tous les monumens d'vn Liure,

Quand Ariſtote meſmement,
En viendroit tracer l'argument;
La Gloire fuſt-elle mieux peinte,
Ie la conte pour vne Sainte,
Que l'ame ne regarde pas
Apres l'iniure du treſpas:
Viuons touſiours s'il eſt poßible,
Et ſi tu n'eſt pas inſenſible
Aux prieres que ie te fais,
Rends-toy du coſté de la Paix.
Que s'il faut que ton bras deſſerre
Les derniers coups de ſon Tonnerre,
Que ce ſoit contre ces Bourreaux
Qui ſont ennemis des tonneaux,
Et qui pour ſuiure vn faux prophete,
Cherchent tous les iours la deffaite,
De ce Dieu qui s'alla planter
Dans la feſſe de Iupiter.
Adieu, cher compere i'acheue,
Ton Laquais a rompu la tréue
Que i'auois auecque Apollon,
Et la morgue de ſon talon
Oblige ma plume à conclure,
Priant le Ciel & la Nature,
Que tu me ſois touſiours Tuteur,
Comme ie ſuis ton ſeruiteur.

LVTENPICANOR AYANT DERECHEF Eſté mal traité de Luſtubron, recommença cette ſeconde Piece, qu'il n'acheua pas, à cauſe que le Grand Seigneur luy deffendit : Tirée du meſme Hiſtorien Turc qu'eſt la precedente : traduite par Maiſtre Adam.

IMPRECATION.

QVOY! c'eſt donc à Recommencer,
Et ton tyrannique penſer
De toute malice capable,
Veut rendre l'innocent coupable?
Quoy! tu penſes par le deſſein
Du noir Demon qui dans ton ſein,
Mutine ton eſprit brauache,
Comme vn tan qui pique vne vache,
M'eſloigner d'aupres de deux yeux
Qui ſont mes Soleils & mes Dieux,
Et d'vne médiſance infame,
Preſque auſſi noire que ton ame;
M'oſter la reputation,
Que malgré l'inclination

De ta Brutale deſtinée
Toute la terre ma donnée,
Leſtrigon, Buſiire inhumain,
Iuif, dont la rauiſſante main
A plus Brigandé de Pecune,
Qu'il n'en faudroit pour la Fortune
D'vn homme qui ſeroit veſtu
De tous les dons de la Vertu.
Peſte de ce Siecle où nous ſommes,
Ennemy des Dieux & des Hommes,
Fantoſme, Lougarou, Lutin,
Dont le Diable quelque matin
Dans le plus profond de l'Auerne,
Doit faire vn Bouchon de Tauerne,
Pour appeller aupres de ſoy,
Tous les vſuriers comme toy;
Traiſtre, penſes-tu que ie dorme
Tandis que ton eſprit enorme,
Auecque deux de tes ſuppoſts,
S'amuſe à troubler mon repos?
Non, il faut que ie recommence
A combatre ta violence,
Et peindre iuſques au dernier trait,
Ton Abominable pourtrait.
Reynes de ce Mont que i'adore,
Germaines de l'Aſtre qui dore,

Auecque mille traits diuers,
La ſurface de l'Vniuers.
Ce n'eſt point voſtre art que i'inuoque,
Pour ce Mirmidon de Bicoque,
Pour ce peculaire auorton,
Qui n'auroit pas eu le teſton,
Si ſon Brigandage viſible
A mille orphelins ſi nuiſible,
N'euſt aſſis ſa proſperité
Au deſſus de ſa qualité.
Ie vous reſerue belles Fées,
Pour chanter vn iour les trophées
De mon Prince, à qui les Deſtins
Malgré cent Royaumes mutins,
Aſſeurent ſur la terre & l'onde,
La conduite de tout le monde;
Employez vos ſaintes couleurs
Pour peindre des geſtes voleurs,
Seroit dans des actes prophanes
Donner de l'encens à des aſnes,
Et monter ſur vos deux ſommets,
Vn monſtre, qui n'aura iamais
De plus celebre recompence,
Que la cime d'vne Potence;
Paſles hoſtes des creux manoirs,
Quittez vn peu vos antres noirs;

Pluton,

Pluton, Proſerpine, Cerbere,
Tiſiphonne, Alecton, Megere
Cloton, Lacheſis, Airopos
Radamante, Eaque, Minos
Toy-meſme pour qui ie Blaſpheme,
Plus diable que le diable meſme,
Pour ſatisfaire à mes accords
Vomis de ton infame Corps,
Auec cette infernale bande,
La peinture que ie Demande.

Maiſtre Adam auoit deux Bouteilles de vin d'Eſpagne, dont il en enuoya vne à quelques-vns de ſes amis auec ces vers.

EPIGRAME.

IE vous enuoye vne Bouteille,
Qui vous fera dire merueille,
Gouuernez-là dans la douceur,
Dont nous allons traiter ſa ſœur,
Elle l'auroit accompagnée,
Mais nous l'en auons eſloignée,
Car ſon ordre ny ſes deſſeins
Ne ſemblent pas les * * * *
A qui le cœur palpite & tremble.
Quand ils ne ſont pas deux enſemble,
Ie vous offre cette liqueur
D'affection & de bon cœur,
Comme ſans aucun artifice
Ie viuray pour voſtre ſeruice.

A Monſeigneur le Chancelier, Maiſtre Adam le prie de luy faire donner la charge de cacheter les Bouteilles, où l'on prend des eaux Mineralles, à cauſe de l'abus que commettent ceux qui les enleuent.

STANCES.

SAcré Miniſtre de Themis,
I'ay fait tout ce que i'ay pû faire,
Sur ce que vous m'aucz promis
Pour obliger vn Secretaire,
A mettre deux mots de ſa main,
Sur vn morceau de parchemin.

Mais tous mes ſoins ſont ſuperflus,
I'ay perdu mon temps & ma peine,
Ie voy que leurs doigts ſont perclus,
Et que mon eſperance eſt vaine,
Si pour moy vous ne faites voir,
La grandeur de voſtre pouuoir.

Si ie vous allois demandant,
Quelque choſe mal entenduë,
Vous auriez droit en reſpondant,
Maiſtre Adam ta cauſe eſt perduë;
Car on ne fait en ma maiſon
Que ce qu'ordonne la raiſon.

Pour Dieu ne me refuſez pas
Vne choſe ſi legitime,
Que ie ne perde point mes pas,
Et pour le payement de ma rime,
Ie ne vous demande qu'vn ſceau
Pour emplir des Bouteilles d'eau.

A Monſeigneur le Mareſchal de Chomberg.

EPIGRAMME.

HErcule des François, grand Phœnix des Guerriers,
Heros dont la valeur ſouſtient noſtre Couronne,
Pourras-tu bien vn iour ſuporter les lauriers
Que parmy les combats ton courage moiſſonne;
Mars porte de l'enuie à tes ſanglans efforts,
Tu cultiues nos Lys ſur la cendre des Morts
Que la temerité contre toy fait reſoudre;
L'ennemy qui te voit & ne recule pas,
Fait croire qu'il ſe dit plus puiſſant que la foudre,
Ou qu'il fait vanité de mourir par ton bras.

RONDEAV.

DE vos beautez on me verroit eſpris,
N'eſtoit qu'amour pour vne autre ma pris,
Qui me poſſede auecque tant d'empire
Qu'il me faudroit vn ſiecle pour deſcrire
Le Labirinte où ie me trouue pris.

Quand vous ſeriez plus belle que Cypris
N'eſtoit aux yeux du beau berger Paris
Ie ne pourrois autre choſe vous dire
De vos Beautez.

Ne croyez point que i'en faſſe vn meſpris;
Car ie ſçay bien que mille beaux eſprits,
Souffrent pour vous vn rigoureux martyre,
A vous ſeruir tout mon deſir aſpire
Sans que pourtant ie me ſente ſurpris
De vos Beautez.

Maiſtre Adam fit ce Sonnet à Madame la Princeſſe Anne le iour des eſtrenes.

SONNET.

DIgne obiet de nos vœux, Princeſſe ſans ſeconde,
Reine dont mille Rois ont eſté les ayeux,
Et de qui l'œil plus beau que le flambeau du Monde
Fait bruſler les mortels, & ſoupirer les Dieux.

Ma Muſe ce matin pour vous faire vne eſtrene,
A fait ce quelle a pû pour en venir à bout,
Mais elle n'a trouué qu'vne inutille peine,
D'entreprendre à donner a qui poſſede tout.

Vous poſſedez les cœurs, vous triomphez des Ames,
Sans le feu de vos yeux amour ſeroit ſans flames,
Les Rois ſous vos apas ne voudroient rien ceder.

Tout ce que ie ſçaurois vous deſirer de iuſte,
C'eſt de voir vos attraits poſſeder vn Auguſte,
Qui merite l'honneur que de les poſſeder.

Maistre Adam est sollicité par vne Personne de condition d'aller à la Cour, afin d'y establir sa fortune, il luy fit response par ces Stances qui suiuent.

STANCES.

POurueu qu'en rabotant ma diligence apporte,
Dequoy faire rouler la course d'vn viuant,
Ie seray plus content à viure de la sorte,
Que si i'auois gagné tous les biens du leuant;
S'esleue qui voudra sur l'inconstante rouë,
Dont la Deesse aueugle en nous trompant se joüe,
Ie ne m'intrigue point dans son funeste acueil,
Elle couure de miel vne pillule amere,
Et sous l'ombre d'vn port nous cachant vn escueil
Elle deuient maraſtre, auſſi-toſt qu'elle eſt mere.

Ie ne recherche point cet illuſtre aduentage,
De ceux qui tous les iours ſont dans des differens,
A diſputer l'honneur d'vn fameux parantage,
Comme ſi les humains n'eſtoient pas tous parens;
Qu'on ſçache que ie ſuis d'vne tige champeſtre,
Que mes predeceſſeurs menoient les brebis paiſtre,
Que la ruſticité fit naiſtre mes ayeux,
Mais que i'ay ce bon-heur en ce ſiecle où nous ſommes,
Que bien que ie ſois bas au langage des Hommes,
Ie parle quand ie veux le langage des Dieux,

La ſuite de mes ans eſt preſque terminée,
Et quand mes premiers iours reprendroient leurs apas
La courſe d'vn mortel, ce voit ſi toſt bornée,
Qu'il m'eſt indifferent d'eſtre ou de n'eſtre pas;
Quand de ce tronc viuant l'ame ſera ſortie,
Que de mes elements l'ordre ou l'antipatie,
Laiſſeront ma charongne à la mercy des vers,
Dans ces lieux eternels où l'eſprit ſe doit rendre,
Il m'importera peu quel ſecond Alexandre,
Se doit faire vn autel du front de l'Vniuers.

Tel

Tel grand va s'eſtonnant de voir que ie Rabote,
A qui ie reſpondray pour ſe deſabuſer,
En ſon aueuglement que ſon ame radote.
De poſſeder des biens dont il ne ſçait vſer,
Qu'vn partage inegal des dons de la Nature,
Ne nous fait pas joüir d'vne meſme aduanture,
Mais que ma pauureté peut vaincre ſon orgueil,
Pour ſi peu de ſecours que la fortune m'offre,
Puis que pour ſes treſors en penſant faire vn coffre,
Peut-eſtre que du Bois i'en feray ſon cercueil,

Le deſtin qui preſide aux grandeurs les plus fermes,
N'a pas ſi bien fondé ſa conduite & ſes fais,
Que le temps n'ait preſcrit des bornes & des termes,
Aux faſtes les plus grands que ſa faueur ait faits;
Ce Prince dont l'Empire eut le ciel pour limite,
Qui trouuoit à ſes yeux la terre trop petite,
Pour s'eſleuer vn troſne & conſtruire vne loy,
Son dernier ſucceſſeur ſe vit ſi miſerable,
Que pour vaincre le cours d'vne faim deplorable
Il s'aida d'vn Rabot auſſi bien comme moy.

Liſez Plutarque dans le dernier chapitre de la vie de Paul Emile le fils de Perſeus dernier ſucceſſeur d'Alexandre le Grand deuint Menuiſier à Rome.

Les reuolations ſont des choſes eſtranges,
Et par vn ſaint diſcours digne d'eſtonnement,
L'Ange le plus parfait qui fut parmy les Anges,
N'a-t'il pas fait horreur dedans ſon changement?
Va ne me parles plus des pompes de la Terre,
Le brillant des grandeurs eſt vn eſclat de verre
Vn ardant qui nous trompe auſſi-toſt qu'on y cour,
Ce n'eſt pas qu'en paſſant ie ne te remercie,
Mais pourtant tu ſçauras que le bruit de ma ſcie,
Me plaiſt mieux mille fois que le bruit de la Cour.

Contre vne vieille Dame qui Blaſmoit Maiſtre Adam ſur ce qu'il l'empeſchoit de dormir la matinée, à cauſe du bruit qu'il faiſoit en poſant vn plancher chez elle.

STANCES.

LOrs que la mort qui tout attrape,
Par vn funeſte changement,
Vous mettra deſſous vne trape,
Où tout le ſçauoir d'Eſculape,
N'aura qu'vn vain ſoulagement,
Contre le dard dont elle frappe.

Que voſtre incomparable trongne,
La viue image du bon temps,
Ne ſera plus qu'vne charongne,
Où les vers iront en beſongne
Plus affamez, & plus contens,
Que dans vne caue vn yurongne.

Que ces honneurs & ces ſeruices,
Dont vous flattez tant voſtre corps,
Vous ſeront contez pour des vices,
Dans ce Cloaque de ſupplices,
Qui de tout temps eſt chez les morts,
Pour ces amateurs de delices.

Et vn mot quand vous ſerez morte,
Et que la iuſtice du ſort,
Fuſſiez vous plus riche & plus forte
Vous fera paſſer vne porte.
D'où iamais perſonne ne ſort
Quelque priere qu'on apporte;

Alors vieille ſempiternelle,
Vos plaiſirs ſeront effacez,
L'effroy d'vne nuict éternelle,
Bannira de voſtre prunelle,
Pour vous faire dormir aſſez,
Voſtre ame horrible & criminelle.

Caprice de Maiſtre Adam contre les Muſes ſur ce qu'il auoit fait des vers pour vn grand Seigneur, auquel il fit en ſuite vn cercueil.

CAPRICE.

GRedines du mont Parnaſſe,
Muſes, qui dans l'Vniuers
Faites porter la beſace
A tant de faiſeurs de vers;
Voſtre nature immortelle,
N'eſt rien qu'vne bagatelle,
Puis que l'Eloge plus beau,
Dont vous flattez les Monarques,
Ne peut empeſcher les Parques,
De leur creuſer le Tombeau.

Lors que vous priſtes la peine
De venir ſur mon berçeau
Emplir ma parlante veine
De voſtre menteur ruiſſeau;
Trois fois maudite ſoit l'heure,
Qu'entrant dans cette demeure,
Où mon corps fut enfanté,
Vous me rompiſtes le vaſe,
Où vous apportiez l'extaſe,
Dont vous m'auez enchanté.

Cette veine frenetique,
Par qui mes ſens ſont broüillez,
Et qui fait qu'en ma Boutique,
Tous mes outils ſont roüillez,
Auec ſon Enthouſiaſme,
N'auroit pas porté mon ame,
A ſes apas ſuperflus,
Que d'auoir en faux augure,
Peint d'eternelle Nature
Vn Heros qui ne vit plus.

I'abandonne vos trophées,
Pegaſe, & voſtre valon,
Vos Amphions, vos Orphées;
Phœbus, & ſon violon;
Ie fulmine, ie deteſte,
Contre l'ardeur qui me reſte;
Et meſpriſant vos douceurs,
Ie retourne à mes Cheuilles,
Eſperant d'vn jeu de quilles,
Gagner plus que des neuf ſœurs.

A Monſieur le Baron de la Hunaudaye, ſur ce qu'il logea Maiſtre Adam chez luy.

CAPRICE.

BAron ſans toy i'eſtois perdu,
Tout mon bien eſtoit dependu,
Auſſi pauure qu'vn rat d'Egliſe,
Preſt à vendre habit & chemiſe,
Le ventre creux en violon,
Ie diſois nargue d'Apollon,
De Pegaſe, & de la Fontaine,
Que nous appellons hypocreine;
Mais grace à l'extréme vertu,
Dont ton eſprit eſt reueſtu,
Mon deſtin a change d'vſage,
Ie reprends mon premier viſage,
Paris qui du commencement,
Me plaiſoit moins qu'vn Monument,
M'eſt vn Paradis delectable;
C'eſt l'abondance de ta table,
Et le vin qu'on y boit ſans eau
Qui me le font trouuer ſi beau;

Dans ce contentement extreſme,
Ie ne croy plus eſtre moy-meſme,
Mon mauuais ſort ne dit plus mot,
Ie ne ſonge plus au Rabot,
Ie ne cherche plus de pratique;
Et la face de ma boutique,
Me ſemble auſſi peu de ſaiſon
Que la porte d'vne priſon.
Que ie dois cherir le genie,
Qui me donna ta compagnie;
Que ſans luy la neceſſité,
Choquoit bien ma felicité;
Ie ne ſçauois à qui me rendre,
Le deſeſpoir en a fait pendre,
Qui viuoient plus heureux que moy,
Auant que i'entraſſe chez toy;
Mais maintenant rien m'importune,
Le doux repos de ma fortune;
Les eſpines de mes mal-heurs
Ont ſuccombé deſſous les fleurs;
Bref, par ta bonté, mes ſupplices,
Succomberont ſous mes delices
Pourueu que parmy ces plaiſirs
Tu ne changes point de deſirs.

CHAN-

CHANSON.

ABſent de vos appas, ie ne voy rien de beau,
Tout me ſemble funeſte,
Et ie ne ſerois plus que l'objet du Tombeau,
Sans l'eſpoir qui me reſte
De reuoir vos beaux yeux,
Dont la flame eſt ſi belle,
Que mon cœur les appelle,
Ses Soleils & ſes Dieux.

Priué de leurs regards, les iours me ſont des nuicts,
La lumiere m'offence,
Et tout ce qui m'oblige en l'eſtat où ie ſuis,
C'eſt la ſeule eſperance
De reuoir vos beaux yeux,
Dont la flame eſt ſi belle,
Que mon cœur les appelle
Ses Soleils & ſes Dieux.

C'eſt ainſi qu'Alcidon dans vn eſloignement,
Soupiroit pour Siluie,
Et ſans doute la mort euſt finy ſon tourment,
Sans l'amoureuſe enuie
De reuoir ſes beaux yeux,
Dont la flame eſt ſi belle,
Que ſon cœur les appelle,
Ses Soleils & ſes Dieux.

A Madame la Princeſſe Marie.

SONNET.

QVand vous ne ſeriez pas de cette antique race,
Dont la tige a pouſſé la cime dans les Cieux,
Vn des traits que Nature a mis ſur voſtre face,
Vous peut faire adorer des hommes & des Dieux.

Vous eſtes le pourtrait d'amour, & de la grace,
Vos regards ont des traits ſi fort imperieux,
Que ie ſuis eſtonné comme dans voſtre glace,
Vos yeux ſans s'aueugler peuuent voir dans vos yeux.

Mais dans ce digne objet de grandeurs nompareilles,
Dans ce corps l'abregé de toutes les merueilles,
Qui rend des plus grands Rois les Septres abbatus.

Pardonnez ſi ie dis, ô Princeſſe adorable,
Que tous ces traits diuins n'ont rien de comparable,
Au prés du grand eſclat qui brille en vos vertus.

MADAME LA PRINCESSE MARIE disant vn iour à Maistre Adam qu'il ne faisoit plus de vers, il luy fit cette response.

ELEGIE.

PRinceſſe, l'ornement de ce grand Vniuers
C'eſt en vain d'eſperer que ie faſſe des vers,
Ie ſens bien que mon ame a changé de couſtume,
Et qu'il faut preferer le Rabot à la plume,
C'eſt vous dire en vn mot pour les vers deſormais,
Que voicy les derniers que ie feray iamais,
Penſez-vous que ce ſoit vne facile choſe
Aux rigueurs d'vn yuer de produire vne roſe
Et que l'aueuglement du ſort qui me conduit
Me puiſſe faire voir le ſoleil dans la nuict
Du temps que le ſoucy ne troubloit point mon ame,
Que la Muſe & l'amour me rendoient tout de flame
Que mon Printemps eſtoit à l'abry des Yuers,
Qu'Apollon me montroit tous ces treſors douers,

Et que de ſur ce mont qui ce perd dans les nuës,
Les Muſes paroiſſoient à mes yeux toutes nuës.
Princeſſes dont le Ciel admire les apas
Dedans cette ſaiſon que ne faiſois-je pas,
Ce pinceau qui me vient des mains de la Nature
A cent fois eu l'honneur de faire vne peinture,
Où voſtre teint plus beau que toutes les couleurs
A fait pleurer l'Aurore & fait paſlir les fleurs,
Du temps que ie marchois dans ces routes diuines
Où ie cueillois des fleurs qui naiſſoient ſans eſpines,
Ma Muſe ſans flatter a dit en mille lieux
Que voſtre illuſtre ſang eſtoit du ſang des Dieux,
Et que voſtre beauté qui toute autre ſurmonte,
Surpaſſoit en Autels la Reine Damatonte,
C'eſtoit lors que mon ame auroit pris du plaiſir
Au deuoir d'obliger voſtre noble deſir;
Mais non point maintenant qu'elle eſt toute abatuë
Dedans vn Labirinte où le chagrin la tuë,
Ne ſe pouuant plus rien imaginer de beau
N'ayant plus pour objet que les vers du Tombeau,
L'aduenir des enfans, le ſoucy du meſnage,
La crainte de jeuner ſur la fin de mon aage,
Ont tant d'authorité ſur ma condition
Que mon ame n'a plus aucune ambition,
Qu'à borner ſeulement mes deſirs de l'enuie
De viure en Menuiſier le reſte de ma vie,

Suiuant du roſsignol l'vſage & les leçons,
L'abort de mes petis a fini mes chanſſons
Puis que pourois-je dire en ce ſiecle de guerre
Où le ſang tous les iours deſaltere la terre,
Où la peſte, le feu, la famine & le fer,
Traittent les innocens des peines de l'Enfer,
Qu'on ne connoiſtroit plus parmi tant que nous ſommes
Les hommes s'ils n'auoient le viſage des hommes,
Et que ſans les effets que fait voſtre beauté,
La terre n'auroit plus que de la cruauté,
Mon humeur eſt contraire à ces funeſtes choſes
Ie n'ayme à voir le ſang qu'en la couleur des roſes,
Et le chant d'vn vieux coq à la pointe du iour
Me plaiſt mille fois mieux que le bruit d'vn Tambour
Le ſouſle d'vn Zephir, le frais d'vne fontaine,
L'eſmail dont la Nature embellit vne plaine,
Le ſilence troublé par le bruit d'vn ruiſſeau,
Vn rocher qui reſpond au babil d'vn oiſeau,
Vn bois où l'ombre vit loing de la violence
De ces regards de feu que le Soleil nous lance.
La Bergere qui mene vn troupeau de brebis
Qui paiſſent en repos les fleurs que les rubis,
Qui tombent cõme pleurs des beaux yeux de l'Aurore
Font naiſtre le matin dans l'Empire de Flore.
Alors que le Printemps luy donnant des ſoupirs,
Amour en ſa faueur en forme des Zephirs,

Ces champeſtres objets me font plus de matieres
Que ces exploits d'horreur, d'effroy de Cimetieres
Mon inclination ne cherit que la pais
Qu'vn Grand n'atende point que i'eſcriue ces fais
Qu'apres qu'il aura fait au meſpris de la crainte,
Ce qu'ont fait vos ayeuls dedans la Terre ſaincte,
Et puis comme ie dis ie ne conçois plus rien,
La Muſe ne m'eſt plus qu'vn faſcheux entretien,
I'ay perdu le beau feu qui brilloit dans mes veines,
Et pour le rallumer mes puiſſances ſont vaines,
Ie voy que mes lauriers ce changent en Cyprés,
Que l'aage me pourſuit trop viuement de prés,
Et que le plus grand bien que fortune m'apreſte,
Eſt de teindre en argent les cheueux de ma teſte,
Et que bien-toſt la mort viendra comme vn Iaſon
D'vn coup inueuitable en rauir la toiſon;
Mais de tous mes ennuis celuy le plus extreſme,
Eſt de voir que l'eſclat d'vn peſant Diadéme,
A tant d'autorité ſur celuy de vos yeux,
Qu'il vous oblige enfin à delaiſſer ces lieux,
Et donner pour iamais contre noſtre eſperance
A la Pologne vn bien le plus beau de la France,
Le iour que l'on me dit que vous deuiez partir,
Ie leus tous les tourmens qu'on fait ſur vn Martir,
Mais ie ne trouue point d'horreur qui ſe compare
A la rigueur du ſort qui de nous vous ſepare,

Madame, ſi le iour de voſtre eſloignement,
La douleur ne me met dedans le Monument,
Sans doute le deſtin qui vous aura rauie,
Aura chaſſé la mort par l'horreur de ma vie,
Ie ne ſeray pas ſeul qu'on verra ſoupirer
La France aura raiſon comme moy de pleurer,
Deſia ſon cœur touché d'vne douleur amere,
A ce ſanglant depart ſemble vne pauure mere,
Qui ne peut empeſcher par ces cris ſuperflus,
La perte d'vn enfant qu'elle ne verra plus.
Helas! ſi mon conſeil vous eſtoit agreable
Que ie puſt vous oſter ce deſſein miſerable,
Que ne ferois-je pas afin de vous ſeruir
Contre la cruauté qui taſche à vous rauir,
Ie vous remontrerois que ce climat barbare
Eſt indigne de voir vne beauté ſi rare,
Que ce n'eſt qu'à regret que le Soleil y luit,
Que le plus beau des iours y vaut moins qu'vne nuict,
Et qu'vne ſimple fleur que la France nous donne,
Vaut mieux que tout l'eſclat qui brille en ſa Couronne,
Le Ciel vous veille oſter ce rigoureux deſſein,
Qu'vn ſort injurieux a mis dans voſtre ſein,
Et que le Polonnois n'ait rien que la peinture
De vos yeux qui nous ſont donnez par la Nature,
Qu'il aiſt voſtre portrait qu'on ne peut eſtimer
Qu'il cherche vn Prometée afin de l'animer,

De moy ie ſuis content qu'il l'adore à toute heure,
Mais que l'original auec nous demeure,
C'eſt le diuin objet qui me peut renflamer,
Et rendre à mon eſprit l'uſage de rimer.

A Mon-

A MONSEIGNEVR DE G.

ELEGIE.

PRodige de conſtance & de fidelité,
Martir dont la douleur fait la felicité ;
Permet qu'au vif eſclat de la diuine flame,
Qui ſans l'eau de tes pleurs euſt conſommé ton ame,
Ie montre dans mes vers les violens efforts
Dont amour ſans mourir te donne mille morts
Ie recognois aſſez que le feu qui te bruſle,
Eſt plus ſainct que celuy qui triompha d'Hercule ;
Bien qu'en le conſommant il euſt la qualité
D'en faire d'vn mortel vne Diuinité,
Tu trouues tant d'apas en ta melancolie
Que ſans elle ta ioye eſt comme enſeuelie,
Et ie ſçay qu'en tes maux te vouloir ſecourir,
Ce n'eſt pas te vouloir empeſcher de mourir,
Ie n'eſcris pas auſſi pour ſoulager tes peines,
Ta liberté vaut moins mille fois que tes chaines

De ta propre douleur depend ta gueriſon,
Et ſi quelqu'vn vouloit te tirer de priſon
Par l'effect rigoureux d'vn ſi barbare office,
Il t'oſteroit des fers pour te mettre au ſupplice.
Exemplaire parfait des plus dignes Amans,
Souffre, puis que tes maux ſont tes contentemens,
Laiſſe meurir le fruict de ta ſaincte eſperance,
Et dans les longs trauaux de ta perſeuerance,
Ne fais pas comme font ces imprudens Nochers
Qui menaſſez des vents, des flots & des Rochers,
Preſque deſeſperez de reuoir leurs riuages
Recherchent leur ſalut à rompre leurs cordages,
Conſidere plutoſt pour flatter tes ennuis
Que les iours les plus beaux ſont enfantez des nuicts
Apres des monts de flots on voit des routes calmes
En montrant des Ciprés amour donne des palmes,
Les Yuers ont touſiours precedé les Printemps
Le Zephire paroiſt en ſuite des Autans,
Et la Reine des fleurs en ces beautez diuines
A touſiours fait ſortir les roſes des eſpines
Bien qu'amour ſoit conceu des vagues de la mer,
Son breuuage ne peut iamais ſembler amer
Que lors qu'vne beauté plaine d'ingratitude,
Triomphe auec meſpris de noſtre ſeruitude,
Lors il faut preſider ſur nos affections,
Et noyer dans l'oubly toutes ces paſſions,

Qui nous font le butin d'vn objet plain d'audace,
D'vne ame qui nous bruſle, & qui n'eſt que de glace
Iadis ainſi que toy ie ſucé ce poiſon :
Mais la meſme beauté qui m'oſta la raiſon,
Par trop de cruauté me redonna l'vſage
De retourner au port des l'abort de l'orage,
Et dans ce Labirinte où ie m'eſtois rendu,
Ie me vis auſſi-toſt degagé que perdu,
Les rigoureux dedains d'vne belle inhumaine,
Qui faiſoit vanité de rire de ma peine
Me firent eſprouuer qu'il n'eſt rien de ſi cher,
Que d'eſuiter l'eſcueil d'vne ame de rocher,
Et comme vne Meduſe en ſa rigueur cruelle
Son regard dedaigneux me fit roche comme elle,
Mais ce n'eſt pas ainſi que tu dois eſperer
A force de ſoupirs tu fais tout ſoupirer,
Cette diuinité que tu nommes ta ſainte,
De meſme qu'vn Echo va rediſant ta plainte,
Et comme ſes ſoupirs ne vont point paroiſſant,
C'eſt ſa ſaincte pudeur qui les tuë en naiſſant,
Son naturel n'eſt pas barbare ny farouche,
Pour donner à tes vœux des ſentimens de ſouche,
La Nature & les Dieux joignirent leurs efforts,
A luy former les trais & de l'ame & du corps.
Et pour faire admirer leurs faueurs nompareilles,
Ils firent de ſon teint l'abregé des merueilles,

Pour immortaliſer cet œuure ſans pareil,
Ses beaux yeux en naiſſant bleſſerent le Soleil,
Et pour l'acheuement d'vn ſi parfait Ouurage
La douceur de ſon cœur eſgalla ſon viſage,
I'accorde que ton mal ne ſe peut eſgaller,
Qu'on ſouffre doublement, quand on oſe parler:
Mais ce diuin objet dont ton ame eſt bleſſee,
A l'exemple des Dieux liſant dans ta penſee,
Voit ſon diuin pourtrait que ſon œil ton vainqueur,
D'vn regard tout bruſlant a graué dans ton cœur,
Et voit comme l'amour orgueilleux de tes peines,
Serpente dans le feu qui flote dans tes veines,
Dans cette paſſion ne m'acorde-tu pas,
Qu'ainſi que le Phœnix tu renais du trepas,
Et que malgré l'ardeur qui te veut mettre en cendre,
Ton ame vit de feu comme la Salemandre,
Tu te plains ſans raiſon qu'inceſſament tu ſuis,
Cette diuinité qui cauſe tes ennuis,
Que le plus grand bon-heur que ta belle te liure,
C'eſt de conſiderer ſon carroſſe & le ſuiure,
Regarde le Soleil en l'ordre de ſon cours,
Depuis que ſa naiſſance a compoſé les iours,
Qu'imperceptiblement la belle auancourriere,
Qui trace à ſes cheuaux vne humide carriere,
Eſtalle deuant luy d'vn viſage riant,
Les perles qu'elle prend aux riues d'Oriant,

Qu'vn vaſe de criſtal d'aſur, d'or & d'iuoire,
Eſpanche ſur les fleurs par les mains de ſa gloire.
Voy dis-je ſi iamais ſon cours precipité,
L'a pû faire aborder cette Diuinité,
Vn ordre que le ciel a mis en la Nature
Ne les joindra iamais que par cette aduenture.
Qui doit à l'aduenir par vn fatal reuers,
Redonner au Cahos l'ame de l'Vniuers,
Si d'vn meſme deſtin tu ſuiuois la malice,
Ie tiendrois le trepas plus doux que ton ſupplice:
Mais i'eſpere qu'enfin apres tant de douleurs,
Tu cueilleras le fruict dont tu n'as que les fleurs,
Et qu'auant que le temps aiſt terminé l'année
Les faueurs de l'amour & celles d'Himenée,
Vous ioindront d'vn lien ſi diuin & ſi fort,
Que rien ne vous pourra ſeparer que la mort.

Reponſe de Maiſtre Adam à vn certain amy qui luy conſeilloit de ne plus faire de vers, mais de ſuiure l'vſage du Rabot ſeulement.

EPISTRE.

DAmon Ie ſuis reſous de ſuiure le Parnaſſe,
Si Homere iadis a porté la beſaſſe,
*Les freres ****** d'auſſi bon lieu que luy,*
Rencontre du profit à la prendre auiourd'huy
Et bien qu'ils ſoiẽt ſortis d'vn grand & ſaint Hermite,
Sans elle ils trouuerroient vne maigre marmite,
Le vice n'eſt pas grand de ne poſſeder rien,
Vn homme de vertu ne manque pas de bien,
I'en trouueray touſiours aſſez dans ma boutique,
Suiuant de mon Rabot la premiere pratique,
Mais pourtant tu ſçauras que ie n'aprouue point,
Ny que ie ne veux pas t'obeïr ſur ce poinct,
D'abandonner ce bien où Phœbus me conuie,
Qui mẽ met dans le Ciel ſans delaiſſer la vie
Tant que mon ame aura la diuine chaleur,
Qui des fais d'vn Heros peut chanter la valeur,

Ie n'abuſeray pas d'vne flame ſi digne,
Au contraire ie veux en imitant le Cigne,
Beniſſant la faueur de la Muſe & du ſort
Redire mes chanſons dans les bras de la mort,
Ce n'eſt pas que pourtant d'vne plume Hypocrite,
Ie faſſe d'vn marault vn homme de merite;
Tu retiendras de moy cet aduertiſſement,
Que ie n'approuue point ce diuertiſſement,
Que ie verray plutoſt la famine à ma porte,
Que de ſouffrir le ſort me traiter de la ſorte,
Si d'vn peinceau parlant quelque fois ſur l'Autel,
Ie peints de mille attraits la gloire d'vn mortel,
Il faut auparauant qu'elle ſoit eſtimée
Des yeux de l'Vniuers & de la renommée,
C'eſt ainſi cher Damon que ie vis à la Cour,
Sans que de mon Rabot i'abandonne l'amour,
Au contraire l'ardeur de ma veine eſchauffee
A l'imitation d'Amphion & d'Orphée,
Qui tiroient les foreſts du charme de leurs vois,
La mienne a fait venir vn magaſin de bois;
Que ſi ie ne deuiens bien-toſt paralitique,
Ploira deſous mes bras dedans vne Boutique,
En vn mot, tout l'Yuer ie m'en vais Raboter:
Mais lors que ces frimas viendront a nous quitter,

Qu'on reuera les fleurs que ſa rigueur derobe,
Que Flore remetra de l'eſmail ſur ſa robe,
Ie jure qu'en depit des Critiques cenſeurs,
Ie retourneray voir le ſejour de neuf ſœurs,
Où les importunant d'vne nouuelle flame,
Ie feray ſur leur mont vn bouquet pour Madame,
C'eſt pour elle qu'on doit dignement diſcourir
D'autant que ſa beauté ne doit iamais perir,
Puis que quelque rigueur dont l'Yuer nous outrage,
La Nature a touſiours des fleurs ſur ſon viſage,
Les œillets & les lys y ſont touſiours ſemez,
Prés d'elle les rochers deuiendroient animez,
Et ie croy la voyant que ce n'eſt qu'vn vieux conte.
Ce que des temps paſſez Ouide nous raconte,
Que les Dieux autrefois pour des moindres apas
Ont Metamorphosé leur figure icy bas,
S'il eſtoit vray ſemblable en la voyant ſi belle,
Ils ſeroient tous en ſerfs encheſnez auprés d'elle,
J'eſpere quelque iour autant de ſa bonté,
Que la France auiourd'huy pretend de ſa beauté,
Tu ſçais ſans plus parler ce que ie te veux dire,
Que le puiſſant Demon qui regit cet empire,
Par elle nous promet vn Himen adoré
Qui nous fera reuoir le vieux ſiecle doré,

Tu

Tu ſçais auſſi que cette ame Royale
M'a promis la faueur de m'eſtre liberalle;
Tu ſçais que ſans cela ie ne puis m'animer,
Qu'auecque vn peu de bien ie ſçaurois mieux rimer;
Que ſi le Dieu des vers charme de ſa parole,
C'eſt qu'il s'eſt fait vn lict du ſable de Pactolle,
Qui fait qu'à ſon leuer tous les iours nous voyons
Sortir d'vn troſne d'or l'eſclat de ſes rayons.
Ie me ſuis arreſté deſſus cette eſperance,
Que ſa promeſſe vn iour finira ma ſouffrance,
Que les Grands, qui des Dieux ſont icy bas commis,
Ne peuuent reuoquer apres qu'ils ont promis.
Or attendant ce bien Damon, ie te conuie
De m'eſcrire comment tu gouuernes ta vie;
Si ton eſprit qui n'eſt que tout noble & Diuin,
Peut cherir vn climat où l'on manque de vin,
De moy, mon cher amy, ſur ma foy ie t'aſſeure,
Que i'ay tant d'amitié pour cette nourriture,
Que me d'euſt-on blâmer de manque de deuoir,
Si tu ne viens icy, ie ne t'iray point voir.

MADAME
LA PRINCESSE MARIE
ESTANT A POVGVES,

COMMANDA A MAISTRE ADAM de faire des vers pour Madame de Liancour, qui prenoit des eaux auec elle: Il eſcriuit ces Stances

STANCES.

ACablé ſous le joug de cent ſoucis diuers,
Dont vn mauuais deſtin peruertit ma nature,
I'auois fait vn ſerment d'abandonner les vers,
Iuſqu'à tant que la mort par vn commun reuers
Me les feroit trouuer dedans la ſepulture.

Mais d'abord que i'ay ſceu tant de perfections
Qui vous font exceller ſur celles de cét âge,
I'ay retardé le cours de mes intentions;
Et vos vertus ont fait naiſtre des Alcions
Qui me font rembarquer au meſpris de l'orage.

Si toſt que ma Princeſſe eut fait commandement
De faire quelque vers deuis à voſtre loüange,
Ma raiſon dit ſoudain a mon entendement,
Que le Ciel m'ordonnoit de fauſſer mon ſerment,
Puis qu'il me le mandoit par la bouche d'vn Ange.

D'vn diſcours que le Ciel euſt meſme reueré,
Et qui remit mes ſens dans leur premier vſage,
Cette Reine des cœurs me rendit aſſeuré,
Que voſtre eſprit eſtoit digne d'eſtre adoré,
Auecque autant d'amour que voſtre beau viſage.

Qu'en ſageſſe il paſſoit les Dieux & les mortels,
Que ſa prudence vn iour embelliroit l'Hiſtoire,
Qu'il poſſedoit des fruits dont les charmes ſont tels,
Qu'elle ſe promettoit de luy voir des Autels,
Qui ne ſeroient bâtis que des mains de la Gloire.

Mais dedans ſon diſcours vn des trais le plus beau,
C'eſt la grandeur du ſang d'où vous tirez voſtre eſtre,
Que ce Diuin Soleil, aux rais de ſon flambeau,
Fit conneſtre à mes yeux la pompe du Tombeau,
Où dort ce grand Heros ſous qui Dieu vous fit naiſtre.

Ma Muſe ſans flater peut dire en ſes accords,
Qu'il ſeruit aux François de rampart & d'aſyle,
Que Mars euſt ſuccombé ſous ſes vaillans efforts,
Et qu'il fit admirer dedans vn meſme corps,
Le conſeil de Neſtor, & la valeur d'Achille.

Quand la Parque eut coupé de ſa fatale main,
Son fil d'or qui ſeruoit de digue à ſa Patrie,
La France reſſentit par ce coup inhumain,
La pareille douleur qu'eût l'Empire Romain,
En la perte qu'il fit du genereux Decie.

Mais quelque cruautê d'iniuſtice & de fiel
Dont vn mauuais Deſtin ait aſſouuy ſa rage,
Plein de Gloire & d'Honneurs il boit dedans le Ciel
A la table des Dieux le Nectar & le Miel,
Qu'on ne verſe qu'à ceux qui ſuiuent ſon courage.

Vous qu'il nous delaiſſa comme vn don precieux,
Pour rendre la triſteſſe en nos cœurs diſſipée,
Qui viuez icy bas comme il vit dans les Cieux,
Et qui montrez qu'Amour a mis dans vos beaux yeux
Ce que Mars auoit mis au bout de ſon eſpée.

Ie vous offre ces vers dans l'eſpoir que le temps,
La Muſe & mon Rabot me feront vne Lire,
Sur qui ie chanteré par des ſons eſclatans,
Bien mieux que dans ces vers les fleurs & le Printemps
Dont vos rares Vertus ont orné cét Empire.

MAISTRE ADAM ALLANT A NANTES,

Paſſant par Amboiſe, vid Monſeigneur le Preſident de B qui luy fit promettre de le venir reuoir à ſon retour. Mais comme il fut preſſé de retourner à Neuers, il luy eſcriuit ce mot de Lettre de chez Monſieur l'Abbé de Ville-loing.

MONSEIGNEVR, par ces vers icy
Vous ſçaurez qu'vn faſcheux ſoucy
Qui d'heure en autre m'accompagne,
De ſçauoir que fait ma Compagne,
Me fait auec iuſte raiſon,
Retourner dedans ma maiſon;
Par ainſi ie perdray la gloire
De retourner aux borts de Loire,
Pour m'acquiter de ce deuoir
Qui m'obligeoit à vous reuoir.
Quoy qu'il en ſoit, ie vous coniure
De croire qu'en cette aduanture,
Ce n'eſt pas manque de reſpect,
Ny la crainte d'eſtre ſuſpect,
Qui me prouoque & qui m'inſpire,
A m'en aller ſans vous rien dire.

*L'Illuſtre Abbé de Vil****
Eſt irreprochable teſmoin
De la ſainte Amour que ie porte,
Aux grands hommes de voſtre ſorte,
Qui malgré le ſiecle tortu,
Font des Autels à la Vertu;
Vous ſçaurez de cét homme braue,
Comme du meilleur de ſa Caue
Nous auons mille fois porté
Des brindes à voſtre ſanté,
Que tout le monde vous ſouhaite;
Voila ce qu'vn pauure Poëte
Vous deſire d'auſſi bon cœur,
Comme il eſt voſtre Seruiteur.

A SON ALTESSE ROYALE,

ESTANT AVX BAINS DE BOVRBON

L'ARCHAMBAVT.

SONNET.

ATlas sur qui l'Eſtat fonde ſon eſperance,
Prince dont mille Roys ont eſté les ayeux,
Quelle iniuſte douleur t'oblige dans ces lieux,
A perir dedans l'eau ſa barbare licence.

Ton Frere ainſi que toy ſorty du ſang des Dieux,
Tout courbé ſous le faix des Lauriers de la France,
Par des bouches de feu maiſtriſant la ſouffrance,
Eſgalle ſon Empire à la gloire des Cieux.

Que dis-tu, ma raiſon en pareille aduanture
De voir deux Elemens de contraire nature,
Par differens accords faire vn effet ſi beau,

Ne m'accordes-tu pas, que ce qu'on peut reſoudre
Eſt qu'imitant Iupin mon Roy vit par la Foudre,
Et qu'ainſi que Neptun ſon Frere vit par l'Eau.

A MONSIEVR

EPITAPHE

Pour mettre sur le Tombeau
DE MONSIEVR BOVLACRE,
Lieutenant General au Bailliage & Pairie
de Niuernois, &c.

*CO*rruptible mortel, aprens à te resoudre
A ne point murmurer au partir de ces lieux,
Puis que l'Illustre Henry n'est plus qu'vn peu de poudre,
Luy qui fut en viuant vn miracle à nos yeux;
Croy que si les Vertus pouuoient flechir l'Enuie
Qui fait agir les Loix de la Parque & du Sort,
L'incomparable cours d'vne si belle vie,
N'auroit iamais passé par les mains de la mort.

Cette inuincible horreur qui range toutes choses
Sous la necessité de ces barbares Loys,
Et dont l'arrest sanglant en ces Metamorphoses,
Fait vne esgalité des Bergers & des Roys,
Apres auoir fillé de si belles années,
A ce corps qui parut l'ornement de nos iours;
Mourons sans murmurer contre ces Destinées,
Puis que leur inconstance en a rompu le cours.

Cher Henry, tu deuois par des droits legitimes,
Poſſeder des faueurs que nous n'eſperons pas:
Car comme tes biens-faits ont ſurmonté les crimes,
De meſme tu deuois ſurmonter le trépas.
Fameux & grand flambeau de Iuſtice & de Gloire,
Dont la ſplendeur eſteinte a fait naiſtre mes vers,
Tu deuois bien durer autant que ta Memoire,
Qui ne perira point qu'auecque l'Vniuers.

Cét Aſtre dont la flâme eſtincellante & pure,
Aueugle à ſon reſueil tous les Aſtres des Cieux,
Et ſans qui les treſors qu'étalle la Nature,
Seroient à nos regards des objets odieux.
Ce vagabond flambeau dans ſa courſe adorable,
R'animant l'Vniuers, a-t'il rien fait de beau,
Que ton Diuin eſclat ne luy fuſt comparable,
Auant qu'il fuſt eſteint par la nuit du Tombeau.

Ce miracle visible en se leuant de l'onde,
Efface de la nuit les lugubres couleurs,
Et par vn grand effet qui restablit le monde,
Rend la vie à la terre, & la naissance aux fleurs.
Il regle les saisons par l'ordre de ces veilles,
Tous les autres flambeaux vers luy n'ont point de lieu,
Et ces Diuins rayons sont autant de merueilles,
Qui montrent les effets des miracles de Dieu.

Ainsi quand tu viuois d'vne mesme puissance,
Tes iugemens perçoient dans la plus sombre nuit,
Et les fleurs qui naissoient de ta belle Eloquence,
Ne cedoient point aux fleurs que cét Astre produit;
Tes veilles n'aspiroient qu'à détruire le vice,
Ton bras parut tousiours l'appuy de l'innocent,
Et tu n'as iamais fait vn acte de Iustice,
Que pour faire esclater celle du Tout-puissant.

Mais tu n'eſt plus viuant que par ta renommée,
Qui brauant du trépas le funeſte appareil,
De tes hautes vertus ſe voyant animée,
Durera plus long-temps que le cours du Soleil:
Car dans ce dernier iour où Dieu viendra pareſtre,
La grandeur de la foy m'aprend à diſcourir,
Que le Soleil verra le retour de ton eſtre,
Alors qu'il ſe verra ſur le point de mourir.

C'eſt lors que ton eſprit ranimant cette cendre,
Dont ſe pare l'horreur de ce froid monument,
Par vn decret Diuin que Dieu ſeul peut comprendre,
Ira voir la Nature en ſon dernier moment;
C'eſt lors que delaiſſant cette demeure ſombre,
La Parque n'ayant plus que de foibles efforts,
Vers ce Iuge equitable on te prendra pour l'ombre,
Dont ſa Diuinité compoſera le corps.

RESPONSE A MONSIEVR DE GERARD,

CAPITAINE D'VN VAISSEAV du Roy dans l'Armée Nauale à Toulon.

EPISTRE.

QVe veux-tu que i'escriue en l'estat où ie suis,
Depuis que ton absence eut causé mes ennuis;
Que de nostre Couuent ie quitte la marmite
De frere Petuneur, ie me suis fait Hermite,
Ie vis dans vn climat loing du monde & du bruit,
Où Bacus seulement me conseille & m'instruit
A tirer tous les iours d'vne Pipe allumée,
L'encens que mon naseau soufle à ta renommée.
Ie n'ay point delaissé l'vsage du tobat,
Plus fumeux qu'vn Sorcier qui reuient du Sabat;
Et ce lieu solitaire où mon Destin me range,
Dedans mon souuenir tu passes pour mon Ange.
Si i'auois le pouuoir de saisir au collet
Ce cheuillu Cheual qui fut à Pacollet,

*Ie veux bien à iamais paſſer pour vn *** daſe,*
Si pour t'aller trouuer ie ne quittois Pegaſe;
Ne voulant point monter cet emplumé cheual,
Que lors que ie voudray courir à l'Hoſpital,
Où tout roſſe qu'il eſt inceſſamment il menne,
Les plus grans fauoris des Nimphes d'Hipocrene;
Ma bouche t'exprimant l'ardeur de mon eſprit,
T'entretiendroit bien plus que ne fait cet eſcrit;
Puis que le grand Abbé l'appuy de noſtre gloire,
Trouue vn crime en diſant quatre lignes ſans boire.
O que la coupe en main ie te dirois ſouuent,
Frere, pour obſeruer les regles du Couuent,
Diſons que tout l'eſclat des grandeurs de la Terre
Eſt moindre à nos deſirs que la pompe d'vn Verre,
Où Nature feconde en ſon pouuoir Diuin,
Fait briller la ſanté dans la liqueur du Vin;
Malgré l'ambition qui gouuerne ton ame,
Et qui dans le meſpris du fer & de la flâme,
Oblige ta valeur à rechercher le ſort,
Qui rend l'homme immortel par les mains de la mort;
Ie te peindrois ſi bien ma Solitude ſainte,
Où le contentement de vuider vne peinte,
Eſgale pour le moins celuy qu'en ton vaiſſeau,
Tu prends lors qu'il le faut en faire eſpuiſer l'eau;
Qu'à moins que d'auoir pris l'vſage & la fortune,
Du Batard qu'Anphitrite a conceu de Neptune,

Tu ſentirois regner en ton ame vn deſir
Qui t'y feroit venir partager mon plaiſir,
Ie connois ton humeur ſi douce & ſi charmante,
Qu'encore que celuy qui baiſa Bradamante
Dans les plaines de Mars aiſt moins que toy valut
Tu ne denirois pas ce bien à ton ſalut,
Tu trouuerois ſans doute en ce lieu ſolitaire,
Suiuant ma paßion, dequoy te ſatisfaire.
La Cour ne paroiſt point dans ce paiſible lieu,
La miſere du temps ny fait point iurer Dieu,
Et l'aueugle Fortune en ſa fatale pompe,
Ne fait point luire icy l'ardant dont elle trompe.
I'ay ſauué mon vaiſſeau de ces funeſtes vans,
Et comme i'ay le nom du premier des viuans,
De crainte d'offencer le principe de l'eſtre,
Me voulant conſeruer ce Paradis terreſtre,
I'ay banny d'auec moy d'vn effort mutiné,
La femme dont Hymen m'auoit embeguiné,
Dépeſtré des liens de ce nuiſible encombre,
Ie marche ſeulement aßiſté de mon ombre:
Encore me nuit-elle en ces geſtes diuers,
Au branle de la main dont ie t'eſcris ces vers,
Que ie deſtine au feu s'ils manquent de puiſſance,
De m'y faire joüir de ta douce preſence.
Icy l'horrible effroy de l'Empire des flots,
N'a iamais fait blemir le front des Matelots;

Et ce vaisseau fameux où ta valeur commande,
Sur le second amas d'vne argauniſte bande,
N'a rien comme ce lieu pour charmer ma raiſon,
Quand meſme tu voudrois m'en faire le jaſon.
Voila ce que ie puis pour le preſent t'eſcrire,
Vn iour que mon Phebus aura mieux dequoy frire,
Ie iure le poinſſon vers qui ie ſuis couché,
Ie iure ſa liqueur qui ma ſi bien touché;
Bref ie iure ce Dieu qui n'aquit d'vne cuiſſe,
Vn iour que Iupiter eſtoit ſou comme vn Suiſſe,
Que ie peindray ſi bien ta gloire dans mes vers,
Qu'on ne trouuera pas encore en l'Vniuers,
Dans le nombre infiny des pouſſeurs de Varlope,
Vn qui ſoit plus que moy chery de Caliope.
Adieu Frere, l'honneur de tout le genre humain,
Le ſommeil ma ſaiſi la pipe dans la main;
Et tout ce que ie puis, c'eſt d'acheuer de mettre
Tres-humble ſeruiteur au bout de cette Lettre.

A MONSIEVR

A Monſieur de Beauſonnet ſur ſes vers des grands feux de joye faits à Reims, à la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, & ſur la ſaincte Ampoulle gardée en la meſme ville.

SONNET.

CEs feux où tu depeins l'amour de ton pays,
Où Reims montre à ſon Roy le zele qui l'enflame,
N'auroient ſans la clarté des beaux feux de ton ame
Rendu comme ils ont fait cent peuples ébahis.

En admirant tes vers mes yeux ſont ébloüis,
Pour y voir deux Soleils faire vne meſme flame,
L'vn procedant du Dieu que ta Muſe reclame,
Et l'autre de l'éclat du grand fils de Louis.

Reims peut donc ſe vanter d'auoir en ſa cloſture,
De meſme que des Cieux vn don de la Nature,
Ayant l'Empoulle ſainte & tes vers pleins d'appas.

Si Reims garde à nos Rois l'Onction de leur eſtre,
Ta Muſe d'autre part fait aſſez reconnoiſtre
Qu'elle peut garantir leur renom du trepas.

A Monſieur de Marolles, Abbé de Villeloing.

SONNET ACROSTICHE.

MErueille des eſprits dont la feconde plume
Iamais ne ſe repoſe, & d'vn vol ſans pareil,
Compoſant tous les iours la beauté d'vn Volume,
Honore l'Vniuers à l'eſgal du Soleil.

Entre tous ces ſçauans qui du Dieu du ſommeil
Laiſſent aux demis morts ſon oiſiue coûtume,
De leurs trais plus diuins l'immortel apareil,
Eſgale-t'il l'ardeur du beau feu qui t'allume?

Mille caiers diuers ſont autant de teſmoins,
Auec qui ton ſçauoir d'infatigables ſoins,
Releue des defuncts la memoire abatuë.

On te voit tous les iours d'vn prodige nouueau,
Leuer à ton renom vne viue ſtatuë
En tirant vn Heros de la nuict du Tombeau.

Maiſtre Adam ayant fait vn plancher dans la Maiſon d'vne grande Dame, pour auoir mis trop de temps à la beſongne, le fit atendre long-temps au payement, dont il luy fit ces vers.

I'Accorde qu'en faiſſant trop durer voſtre ouurage
Ie vous ay fait outrage ;
Mais ce n'eſt pas auſſi me vouloir pardonner
De ne m'en rien donner.
Que ſi mon mauuais ſort empeſche voſtre Alteſſe
De me faire largeſſe,
Qu'elle me faſſe au moins ce miſerable bien
Que l'on ne m'oſte rien,
I'auois pris vn deſſein de tracer vne Hiſtoire,
Où la main de la gloire
Rendroit par mon peinceau vos atrais adorés
De mille trais dorés,
Mais le moyen de peindre vne ſi digne choſe
Comme ie le propoſe,
Veu que ie n'ay point d'or pour ces trais precieux,
Que dans le blanc des yeux,

Mais, Madame, il n'eſt pas d'aſſez bonne Nature
Pour orner ma peinture,
Il eſt trop peu luiſant, & trop ſemblable auſſi
A la fleur du ſoucy,
Il en faudroit vn peu de celuy de ce coffre,
Que fortune vous offre,
Et qui fait qu'auiourd'huy l'on fleſchy les genoux
En s'approchant de vous,
Ne trouuez pas mauuais ſi parlant de la ſorte
La fureur me tranſporte,
Le plus grand ennemy qu'aiſt la felicité,
C'eſt la neceſſité,
Le Roy va conquerir l'Empire de la terre
Par vne iuſte guerre,
Pourtant il manqueroit d'eſtre aſſez diligent,
S'il n'auoit point d'argent,
C'eſt ce traitre metail dans ce ſiecle où nous ſommes,
Qui fait priſer les hommes,
C'eſt luy qui charme tout, & ſans qui la vertu
Ne vaut pas vn feſtu,
C'eſt ce brutal Demon qui me force décrire
Pour vous prier de dire
A Monſieur l'Argentier de ne point retrancher
L'argent de mon plancher.

Maiſtre Adam ayant fait les vers d'vn Ballet, qu'vn certain Comte luy auoit commandé, qui luy auoit promis qu'à ſon retour de la campagne il ſatisferoit l'Imprimeur, luy & le violon, ce que ne faiſant pas, il leur eſcriuit cette Epigrame.

EPIGRAME.

MEßieurs, le Comte eſt arriué,
Mais pour donner de la pecune,
Il s'y connoiſt moins qu'Ariué
Ne ſe connoiſſoit à la Lune,
C'eſt à dire que l'Imprimeur,
Le violon & le rimeur
N'auront ny debat ny mécompte,
Que ſi pour viure à ſon plaiſir,
Vn homme doit trouuer ſon compte,
Nous auons ſceu fort mal choiſir.

Conſeil à vn certain Vicomte amoureux d'vne grande Dame.

Vicomte ceſſe d'eſperer
L'objet qui te fait ſouſpirer,
S'irite de la violence
Qui t'a fait rompre ton ſilence,
Tous tes deſirs ſont ſuperflus,
Si tu me croy ne parle plus,
Et pour te donner vn remede
Contre le mal qui te poſſede,
Montre par vn dernier effort,
Que le noir ſejour de la mort,
Eſt le lieu le plus ſecourable
Que puiſſe auoir vn miſerable,
Quand vn cœur eſt bien enflamé,
Qu'il aime & ne peut eſtre aimé,
Ie mepriſerois ſon courage
Si pour ſurmonter cet outrage,
(Genereux) il n'euitoit pas,
Par vne mort mille trepas,
Ce doit eſtre vn plaiſir à l'ame,
Lors que le corps eſt tout de flame,
De rencontrer ſa gueriſon
Dans le debris de ſa priſon,

Quand elle eſt par trop aſeruie,
Sous vne languiſſante vie,
Elle peut auec liberté
Sortir de ſa captiuité,
Et par vne fin genereuſe
Eſteindre ſa flame amoureuſe,
Dans les flots de ſon propre ſang,
Qui ſont à bien dire vn eſtang,
Dont elle peut rompre la bonde,
Quand elle deuient furibonde,
Ie ſçay que cent mille combats,
Où iamais tu ne ſucombas,
Sont eſcris des mains de la gloire,
Aux plus beaux endroits de l'Hiſtoire:
Mais Vicomte auſſi ie ſçay bien,
Que tous ces explois ne ſont rien,
Pour vaincre l'orgueil de la ſainte,
Qui fait le ſujet de ta plainte,
Ainſi voyant que la rigueur,
Dont elle entretient ta langueur,
Fait vanité de te pourſuiure,
Ie te conſeille à ne plus viure,
C'eſt vne impoßibilité
Que iamais ta fidelité,
La puiſſe obliger ny contraindre
De t'oſter l'vſage de plaindre,

Ton martire a beau t'exceder,
Son cœur ne ſe peut poſſeder,
C'eſt vn rocher inacceſsible
Qui d'vne Nature inſenſible,
Enuironé de mille eſcueils
Ne fait trouuer que des cercueils,
A ceux qui l'ont pris pour refuge
Dedans vn amoureux deluge,
Ces yeux diuins, & ſans pareils,
Sont pour bien dire deux Soleils,
Qui remplis de douceurs barbares,
Ont fait ſubmerger cent Icares,
Qu'amour auoit fait hazarder,
Au deſſein de les aborder,
Cette merueille ſans ſeconde,
Afin d'obliger tout le monde,
A chaque minute du iour,
Donne à mille cœurs de l'amour:
Mais contre elle-meſme cruelle,
Elle n'en prend iamais pour elle,
C'eſt pourquoy pour te conſeiller,
Dans l'ardeur qui te fait bruſler,
Souffre que ta perſeuerance
Perde auiourd'huy toute eſperance,
Et d'vn courage genereux
Deſeſperé comme amoureux,

Va chercher dans ta ſepulture
Le remede de ta bleſſure.

A vn mauuais Peintre qui faiſoit le pourtrait d'vne belle Dame, qui dit à Maiſtre Adam qu'il l'importunoit de le regarder trauailler.

EPIGRAME.

PEintre qui te dis ſans pareil
Il faut pour dauber ſur ta Malle,
Monſtrer qu'à peindre ce Soleil,
Tu n'eſt rien qu'vn Peintre de Balle,
Retire toy ſot ignorand,
Ton ſçauoir n'eſt pas aſſez grand,
Pour comprendre tant de merueilles
Chacun te donne du deſſous,
D'autant qu'vn miroir de deux ſous
Fera plus que toutes tes veilles.

CHANSON BACHIQVE.

QVe Phœbus ſoit dedans l'onde
Ou dans ſon oblique tour,
Ie Bois touſiours à la ronde,
Le vin eſt tout mon amour,
Soldat du fils de Semelle,
Tout le tourment qui me poinct,
C'eſt quand mon ventre groumelle,
Faute de ne Boire poinct.

Auſſi-toſt que la lumiere
Vient redorer les coteaux,
Pouſſé d'vn deſir de Boire,
Je carreſſe les tonneaux,
Rauy de reuoir l'Aurore,
Le verre en main ie luy dis,
Voit-on plus au riue more
Que ſur mon Nez de Rubis.

Si quelque iour eſtant yure
La Parque areſte mes pas,
Ie ne veux point pour reuiure
Quitter vn ſi doux trepas,
Ie m'en iray dans l'Auerne
Faire enniurer Alecton,
Et planteray ma tauerne
Dans la Chambre de Pluton.

Le plus grand de la Terre,
Quand ie ſuis au trepas,
S'il m'anonçoit la guerre
Il n'y gagneroit pas,
Iamais ie ne m'eſtonne,
Et ie croy quand ie boy
Que ſi Iupiter tonne,
C'eſt qu'il a peur de moy.

La nuit n'eſt poinct chaſſée,
Par l'vnique flambeau,
Qu'auſſi-toſt ma penſée
Eſt de voir vn tonneau,
Et luy tirant la bonde,
Ie demande au Soleil,
As-tu beu dedans l'Onde,
D'vn Element pareil.

Si l'humide partie
Du ſejour des poiſſons
Alloit en ſimpatie
Au ius de nos poinſons,
Sans doute mon courage
Ne pourroit s'empeſcher
D'aller faire naufrage
Contre quelque Rocher.

Diſons donc camarades,
Que le ius du Serment
Peut chaſſer des malades
L'horreur du monument,
Que la plus douce guerre
Qui flate l'inteſtin,
C'eſt le tintin du verre
Et boire le matin.

De ce nectar delectable
Les damnez eſtans vaincus,
Ie feray chanter au Diable,
La Muſique de Bacus,
I'apaiſeray de Tantale,
La grande Alteration,
Et quittant l'Onde infernale
Viendra boire à Yxtion.

CHANSON BACHIQVE.

QVitons ſe ſoin auare
De nos ans le Bourreau,
Et qui d'vn fer barbare
Nous creuſe le Tombeau,
Et n'ayons plus d'enuie,
Que d'honorer Bacus,
Puis qu'en perdant la vie
Nous perdons nos eſcus.

Si la Parque inhumaine,
Souffroit pour de l'argent,
De quinzaine à quinzaine
Comme fait vn Sergent,
Pour viure dauantage,
Ie ſerrerois du bien,
Mais nargue du meſnage,
Puis qu'il ne ſert de rien.

Vers pour vn Ballet qui fut danſé en Careſme le iour des Brandons, où eſt repreſenté des Dames qui ſortent des Enfers.

AVX DAMES.

NOus ſortons de ces lieux où la rigueur du ſort
Oblige nos eſprits aux rigueurs de la flame,
Où preſide la nuict, où le Soleil eſt mort,
Où nous ne recherchons que la fin de noſtre ame.

Nous ſommes retournez en ces terreſtres lieux
En ce temps que chacun court à la penitence,
Pour voir ſi les Damnez pourroient tirer des Dieux,
Le bien qu'ils ont promis dedans la repentance.

Mais au premier abord que vos diuins apas
Nous ont fait voir en vous les atrais de l'Aurore,
Nous nous ſommes dedis, car nous ne craindrions pas
ſçachant vous poſſeder à nous donner encore.

Nous prendrions du plaiſir au millieu de nos fers
Nos Demons quiteroient leurs fureurs & leurs rages
Si l'on voyoit pareſtre au millieu des Enfers,
La douceur que l'on voit luire ſur vos viſages.

Alors nous banirions noſtre cruel ſoucy,
Sur nous le deſeſpoir n'auroit plus de puiſſance,
Et dedans vn Ballet meilleur que celuy-cy,
Nous vous apprendrions bien vne plus belle dance.

Vers de Ballet pour les Dames.

L'ESPRIT DE TANTALE.

AVX DAMES.

IE ſuis ce deteſtable & mal-heureux Tantale,
Que l'Auarice a mis au poinct,
D'eſtre iuſqu'au menton dedans l'Onde infernale;
Qui meurt de ſoif, & ne boit point,
Mes Dames, ſi le Ciel pour finir mon tourment
Me rendoit mon humaineource,
Afin de le gagner, tout mon contentement
Seroit à remplir voſtre bource.

L'ESPRIT DE NEMBROC.

AVX DAMES.

MOn deſſein autrefois d'vn faſte audacieux,
Au plus puiſſant des Dieux voulut faire la guerre
Mais ie n'ay rencontré voulant monter aux Cieux,
Que ce que Lucifer a trouué dans la terre.

Cependant auiourd'huy que ie reuois le iour
Par l'eſclat de vos yeux que le Soleil ſurmonte,
Mes Dames vous pouuez m'obliger ſi ie monte
Sur vn lieu qui vaut bien le ſommet de ma tour.

L'ES-

L'ESPRIT DATIA SERVILIVS.

AVX DAMES.

ICi ie repreſente vn eſprit de pareſſe
Qu'on accuſe d'auoir trop aimé le repos:
Mais ſi quelqu'vne veut éprouuer ma viteſſe,
On verra que ie ſuis damné mal à propos.

CARON.

AVX DAMES.

IE ſuis ce vieux nocher dont les ſeueres lois
Font payer aux mortels le tribut de la Parque,
Qui paſſe également dans ſa fatale barque
Pour vn ſemblable prix les bouuiers & les Rois
Qui vous inuiteroit à voir nos triſtes borts
Si vous n'aimiés bien mieux voir les vis que les morts.

Maiſtre Adam ayant appris que Monſieur Ianuier ſon intime amy s'en alloit à l'armée, il luy eſcriuit cette Epiſtre.

EPISTRE.

AMY, des amis le plus digne,
Dont l'ame plus blanche qu'vn Cigne
Sans fard a touſiours combatu
Pour l'intereſt de la vertu.
Se peut-il qu'auiourd'huy ie croye
Que tu veuilles troubler ma ioye?
Qu'eſclaue du Dieu des combas
Tu ſuiues les ſanglans eſbas
Dont le Ciel afflige la terre
Par les outrages de la guerre?
D'où te peut venir ce deſſein?
Quel demon regne dans ton ſein?
Aurois-tu point bu dans la coupe
De quelque fanfaron de troupe
Qui t'auroit (en ſuçant ſon mal)
Ainſi que luy fait animal?

L'ESPRIT DE CAÏN.

AVX DAMES.

C'Eſt moy de qui jadis la deteſtable enuie
Fit voir à l'innocent ſon courage inhumain,
Et qui du coup fatal de ma barbare main
Fis vomir à mon frere & le ſang & la vie.

Auiourd'huy que Caron ma repaſſé le port
Si mon mauuais deſſein me veut touſiours pourſuiure,
Meſdames i'ay dequoy vous donner vne mort
Qui vous empeſchera le deſir de reuiure,

L'ESPRIT DE AMON.

AVX DAMES.

AMour ſe fit ſi bien de mon cœur poſſeſſeur,
Et m'enflama ſi fort de ſon feu de luxure,
Qu'il força iuſques-là ma brutale nature
Que d'aller rechercher la couche de ma ſœur,

Si jadis ce plaiſir me reſſembla ſi doux
Qu'il me fiſt trebucher dans ce poinct deshonneſte,
Je vous laiſſe à penſer ayant fait cet inceſte,
Ce qu'on ne feroit pas eſtant auecque vous.

Par des projets illegitimes,
La brutalité de nos crimes.
Quand le moteur de l'Vniuers
De mille atrais beaux & diuers,
Fit la nompareille peinture
De l'olympe & de la nature,
Je tiens que ſon intention
N'eſtoit pas que l'ambition
Rendiſt les Prouinces deſertes,
Par les irreparables pertes
Dont ce noir fantoſme d'horreur
Nourrit ſa barbare fureur.
Quand le fils de ce premier homme
Qui fit tant de mal d'vne pomme
Eut d'vne ſacrilege main
Fait vomir l'ame à ſon germain;
La nompareille intelligence
N'en prit-t'elle pas la vengeance?
Pour monſtrer qu'elle ne veut pas
Que la dure loy du trépas
Triomphe des droits de la vie
Par la puiſſance de l'enuie.
Si tu me crois retire toy
Du ioug de cette inique loy,
Et me viens voir aux bords de Loire
Où Bacchus eſtalle ſa gloire.

Sur l'aſpect d'vn côteau diuin
Qui m'a produit vn muid de vin;
Dont i'eſtime plus la fumée
Que toute celle d'vne armée.
C'eſt en ce lieu que mes plaiſirs
Auroient ſurmonté mes deſirs,
Si la paſſion inhumaine
D'vn monſtre qui dans vn domaine
Paſſeroit mieux pour laboureur
Qu'il ne feroit pour Procureur,
D'vne poſture rechignee
Et d'vne mine refrongnée
Comme vn gros Muſtapha Baſſa,
Depuis quatre ou cinq mois en ça
Ne venoit point comm' à mille autres
M'obliger à des patenoſtres,
Qui le mettront quelque matin
Entre les griffes d'vn lutin.
Ie me reſerue à le depeindre
Quand i'auray loiſir de me plaindre.
Et luy feray le meſme affront
Que reçut defunct Luſtubront.
Mais retournant à ma penſée,
Delaiſſant cette ame inſenſee,
De qui le diable puiſſe vn iour
Faire de ſon ventre vn tambour,

Et de

Mon ame oſe-t'elle bien croire
Que par vn defaut de memoire
Tu vueille fauſſer le ſerment
Que nous fiſmes enſemblement?
Lors qu'vn iour ſur les bords de Seine
Ton ame encore pure & ſaine
N'auoit pas ſuccé ce poiſon
Qui te fait perdre la raiſon?
Que nous peſtions contre les hommes
Qui dans l'affreux ſiecle où nous ſommes
Suiuent les tragiques façons
Des poiſſons contre les poiſſons?
Quelle ambition te gouuerne?
Quel noir miniſtre de lauerne
T'a mis par vne aueugle erreur
A la ſuite de ſa fureur?
Quand l'Ange qui tout me reuelle
M'eut annoncé cette nouuelle,
Ie vis naiſtre vn gouffre d'ennuis
Dans la ſolitude où ie ſuis,
Qui par leur fatale naiſſance,
Diſſiperent la connoiſſance
Des charmes, que parmy ces lieux
La nature eſtalle à nos yeux.
Vne noire melancolie
Rendit mon ame enſeuelie,

Les fleurs, les prés, les bois, les eaux;
Le doux murmure des oiſeaux,
Le ſilence, Flore & Zephyre
Ne purent finir mon martyre:
Et par cette infidelité,
Ie rompis la ciuilité
Que ie deuois à ta perſonne,
Auant que la fiere Bellonne
Euſt du venin de ſa rumeur
Empoiſonné ta belle humeur.
Pourtant ie t'écris cette lettre
Dans le deſſein de te remettre,
Et t'arracher la paſſion
Qui deſtruit l'inclination,
Où ton ame eſtoit adonnée
Pour le bien de ta deſtinée.
Ie t'aimerois mieux porte-faix
Parmy les douceurs de la paix,
Que te voir Prince de la terre,
Parmy les horreurs de la guerre
Si peu de temps que le Soleil
Nous faſſe voir ſon appareil,
Gouſtons le repos de la vie,
Loin de cette funeſte enuie
Qui s'allumant dedans nos ſens,
Peint du ſang de mille innocens,

Et de ſa teſte vne lanterne
Pour eſpouuanter dans lauerne
Comme des moineaux dans vn blé
Les traiſtres qui l'ont reſſemblé.
Ie n'ay plus de raiſon à dire
Sinon que mon cœur ne reſpire
Que le bonheur de te reuoir,
Que ſi ie manque de pouuoir
A te deſtourner de l'orage
Où tu vas chercher ton nauffrage,
Du moins ne me refuſe pas
Quelques centaines de tes pas
Pour voir Monglas l'incomparable,
Dont la table ronde admirable
Fait mieux éclater ſes vertus
Que ne faiſoit celle d'Artus.
Ie ſçay que ſon vin a des charmes
Qui peut-eſtre contre les armes
Comme moy te feront peſter
Dans la crainte de le quitter.
Or comm'il eſt d'vne humeur franche
A mettre touſiours nape blanche
Mieux qu'aucun Bourgeois de Paris
Pour feſtiner les fauoris
De ce gros fils, à qui Semelle
Laiſſa le tonneau pour mamelle.

Ie te conjure oblige-moy
D'y mener Beis auec toy,
Et ſainct Malo ce Capitaine*
Qui ſans courir la pretantaine,
Ny ſans faire rien d'inhumain
A touſiours des armes en main,
QVINET *mon Imprimeur encore*
Il merite bien qu'on l'honore,
Puiſqu'il veut traiter les Auteurs
Dont i'ay fait mes Approbateurs.
Mais ſur tout ce Chantre fidelle
Qui dedans la ſaincte Chapelle
Va par des airs melodieux
Chercher iuſques dedans les Cieux
Parmi la Muſique des Anges
L'honneur qu'on doit à ces loüanges;
C'eſt ce digne des-Aucouteaux
A qui i'ay defendu les eaux,
Auecque la meſme priere
Que ie te defends la rapiere,
Là beuuez tous enſemblement
Sans fineſſe ny compliment,
Et comme dit Scaron l'Apoſtre
Que ce ſoit à la ſanté noſtre,
Iuſqu'à vous mettre entre deux dras
Et puis fais ce que tu voudras.

* Capitaine du cabinet des Armes du Roy.

A Monſeigneur le Cardinal Mazarin ſur la mort de Madame ſa Mere.

EPIGRAME.

ATlas qui de noſtre Empire
Souſtient l'immobile faix,
Comme toy chacun ſoupire
De la perte que tu fais:
Mais de ton illuſtre Mere
La mort ſeroit plus amere
Si d'vn coup infortvné
Pour affliger noſtre vie
La Parque nous l'euſt rauie
Auant que tu fuſſes né.

Fin des Cheuilles de Maiſtre Adam Menuiſier de Neuers.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart